

Faits et situations

Mario Barra-Jover

2024

Table des matières

Introduction	3
1. La proposition : des situations aux faits	9
2. La situation	19
2.1. La situation partagée	19
2.2. Les limites de la situation	28
2.3. Les modes d'interprétation des stimuli	35
2.4. Perception directe, mémoire et témoignage	43
3. La situation n'est pas un « grand fait » composé de faits plus petits	49
4. Les faits n'existent pas indépendamment de la proposition	60
5. Le fait comme « qualité » d'une situation	77
5.1. Le problème des « faits négatifs »	78
5.2. Analogie, comparaison et métaphore	90
6. Il n'y a d'autre situation que la situation actuelle	97
6.1. Temps et situation actuelle	98
6.2. La situation et les dépendances causales	104
6.3. Les faits dans le passé et la situation actuelle	110
6.4. Les faits dans le futur et la situation actuelle	116
7. Convergence et cohérence	123
7.1. Convergence et pertinence	123
7.2. Cohérence et vérité	133
Conclusion : récapitulation des hypothèses et remarque finale sur le désaccord	149
Bibliographie	154

Introduction

« Le monde est composé de faits ». L'idée n'est pas trop difficile à admettre dans son sens le plus immédiat : pour parler du monde nous énonçons des faits. Cela dit, l'affirmation a deux facettes. La première, énoncée explicitement par Wittgenstein, oppose les faits aux objets et rejette la tradition aristotélicienne des substances comme unité ontologique de base. Ce sont les faits et pas les objets qui seraient l'unité ontologique de base, comme le confirment – pourrait-on dire – les représentations les plus récentes de la matière où il n'y aurait que des « états ondulatoires » et des relations entre ces états, pas des particules. Il y a lieu de voir ici un véritable changement par rapport à la tradition philosophique.

L'affirmation « Le monde est composé de faits » a toutefois une deuxième facette plutôt conservatrice par rapport à la tradition aristotélicienne lorsqu'elle n'est pas interprétée par opposition à « Le monde est composé d'objets » mais de façon absolue. Deux remarques de Whitehead mettent en évidence la persistance de l'ontologie aristotélicienne. D'un côté, si le monde est composé des faits dont nous parlons dans nos propositions, alors la description que nous en donnons pourrait exister sans l'intervention de la pensée, dans la mesure où nous supposons que les faits sont des unités ontologiques indépendantes des propositions les désignant. D'un autre côté, on admet que la forme de nos propositions, c'est-à-dire la relation sujet-prédicat, correspond à la forme du monde.

Les deux facettes évoquées semblent contradictoires, comme si l'on tenait à superposer deux couches ontologiques incompatibles. Je dis qu'il n'y a pas de substances mais des faits, tout en énonçant ces faits avec des propositions dont la structure implique toujours un sujet subissant un changement d'état dénoté par un prédicat. Selon la forme de nos propositions, le monde repose donc sur des objets qui subissent des processus. Autrement dit, pour faire honneur à l'assertion « Le monde est composé de faits », les physiciens devraient non seulement faire disparaître de leur vocabulaire des termes tels que « matière », « état » ou « orbital » (termes quantifiés comme des entités), mais aussi

renoncer à toute tentative de poser leurs représentations autrement qu'en langage mathématique. La ressource principale des représentations scientifiques « réalistes » consistant à traiter comme des entités (moyennant des hypostases) des états des choses serait donc à bannir.

L'origine de cette contradiction est facile à cerner. Dire que le monde est composé de faits qui seraient l'unité ontologique de base équivaut à dissocier les faits des propositions les exprimant. Il y aurait d'un côté la réalité, le monde, où les faits arrivent et, d'un autre côté, si elles sont vraies, les propositions les décrivant. Lorsque je regarde autour de moi, je « perçois » des faits et je cherche la bonne proposition pour les « désigner ». Mais une simple question naïve nous montre qu'il y a quelque chose de troublant dans l'idée que les faits sont « là dehors » et que je ne fais que trouver la proposition qui convient pour les désigner : où ce « fait » est-il en tant qu'unité ontologique de base ? Parce que dire que les faits sont « là dehors » et qu'ils composent le monde revient à dire qu'ils sont quelque chose de détachable, avec des contours, des limites, qu'ils sont une sorte de fragment spatio-temporel. Or songeons à un fait aussi banal que celui « désigné » par la proposition « Il fait 27° degrés ». Je ne saurais douter qu'il se passe dans le monde quelque chose permettant de dire qu'il fait 27° degrés et non pas 3°. Mais ce quelque chose n'est pas un composant – un fragment spatio-temporel – du monde existant indépendamment de ma proposition. Dire qu'il y a un thermomètre qui fournit cet indicateur, ne change pas les choses, puisque la même considération serait de mise pour la proposition corrélée non technique « Il fait chaud ». On a l'impression que ce « fait » est partout et nulle part. Ce qui revient à dire qu'il n'est pas une unité ontologique directe et encore moins une unité ontologique de base ou « terminale » grâce à laquelle je perçois le monde. « Là dehors » il y a des stimulations permettant de dire qu'il fait 27° degrés ou qu'il fait chaud. Je ne perçois donc pas le fait mais des choses qui me font énoncer ce fait. Le fait serait donc du côté de la proposition, dans la proposition, et non pas en dehors d'elle. Ce qui produit mes perceptions, ce que je ressens et vis ce sont des situations d'une richesse insaisissable et ontologiquement indivisibles. S'il faut proposer une unité ontologique de base, existant indépendamment de la proposition, cette unité serait donc la situation, non pas le fait censé la décrire.

Voici donc la thèse dont les arguments en faveur ainsi que les conséquences seront examinés tout au long de cet essai : l'unité ontologique terminale de l'expérience est la situation dans laquelle un agent se trouve impliqué. Cette situation n'a pas de limites intrinsèques et ne peut pas être divisée en parties. Parmi le nombre non exhaustivement parcourable des impressions qu'elle peut produire, certaines permettent de réduire la situation vécue à un ou plusieurs faits énoncés dans des propositions dont ces faits prennent la forme. Au lieu de placer d'un côté la proposition (la pensée) et d'un autre le fait (le monde), nous ferons une même chose de la proposition vraie et du fait, la perception du monde étant « composée » de situations. Le monde n'est pas, selon nous, composé de faits, parce que les faits n'existent pas indépendamment des propositions dont ils prennent la forme. Le monde et les faits énoncés par les propositions ne sont donc pas censés avoir une structure isomorphique.

Cette thèse, puisqu'elle rejette l'explication de la vérité des propositions en termes de correspondance avec des faits indépendants d'elles, peut de prime abord sembler une invitation à une forme quelconque de relativisme. Mais c'est plutôt le contraire qu'il faut y voir. Convenablement développée, elle nous permettra de mettre le relativisme et, du coup, le réalisme à leur juste place, dans la mesure où leur côté polémique nous semble être la conséquence inévitable de la confusion entre le statut ontologique des situations et celui des faits. Les positions relativistes et réalistes deviennent presque triviales dès qu'on les interprète par rapport à la perception d'une situation. On trouvera peu de gens (philosophes ou pas) pour soutenir que deux agents impliqués dans une situation partagée puissent avoir une perception exactement pareille de tous les stimuli potentiels. De même, on trouvera peu de gens pour soutenir que les sources de ces stimuli n'existent pas indépendamment des perceptions des agents impliqués. C'est pourquoi nous affirmons que, pour ce qui est des situations vécues, relativisme et réalisme sont triviaux.

Or, si au lieu d'accorder à la situation le caractère d'unité ontologique terminale de notre perception du monde, on l'accorde aux faits énoncés par les propositions, relativisme et réalisme deviennent non seulement non triviaux mais difficilement soutenables. Imaginons deux amies A et B assises le soir l'une en face de l'autre à la table d'un bar. Elles partagent la situation en tant que région spatio-temporelle mais avec des points de vue différents, ne serait-ce que parce que leur champ visuel ne peut pas être le même. A entend derrière elle,

hors de son champ visuel, des cris très forts qui la font sursauter et s'adresse à B qui a eu tout le temps dans son champs visuel la source des cris. Voici le dialogue :

A : Il y a une bagarre là.

B : Non, il ne se passe rien. Ils font la fête, c'est tout.

A : Ah, d'accord.

A énonce un fait à partir de ses perceptions et B lui dit directement que ce qu'elle dit est faux. A semble tout de suite accepter de mettre en question l'interprétation en termes de faits de sa perception. Lorsqu'il s'agit de faits, il y en a, malgré les différentes perceptions, qui sont déclarés vrais par les deux agents et il y en a qui sont déclarés faux par les deux agents. Deux perceptions nécessairement différentes peuvent donc converger sur un seul fait, puisque les différences dans la perception n'entraînent pas nécessairement de désaccord dans les jugements sur la vérité de la proposition établissant ce fait. C'est précisément la possibilité de cette convergence qu'il faut expliquer, d'autant plus que l'accord n'est pas toujours possible ou immédiat. Et ceci nous amène aux difficultés rencontrées par les thèses réalistes lorsqu'il y a désaccord sur les faits.

Si les faits existaient indépendamment des propositions les énonçant, il n'y aurait que deux raisons pour que deux personnes ne tombent pas d'accord sur la vérité d'une proposition : a) l'une des deux ignore le fait tel qu'il arrive dans le monde, b) les deux ignorent le fait tel qu'il arrive dans le monde. Ainsi, le désaccord se poserait toujours comme un problème d'ignorance touchant au moins l'une des deux de personnes impliquées. Puis, si ce n'est pas de l'ignorance, c'est de la stupidité ou de la mauvaise foi. Si je dis vrai et que l'autre n'est pas d'accord c'est nécessairement parce que « je sais » et lui non – sauf si nous ignorons tous les deux ce qui « se passe vraiment », ce qui revient à dire qu'on est trompé par les apparences.

Reprenons le dialogue précédent et voyons pourquoi les choses devraient être envisagées autrement. B dit d'emblée : « Il ne se passe rien », bien qu'elle tienne à préciser ensuite : « Ils font la fête ». En termes ontologiques et même logiques, il est en effet particulièrement difficile d'accepter que le fait « Il ne se passe rien » se produit dans le monde en même temps que le fait « Ils font la fête ». Il est en revanche facile d'accepter qu'il y ait dans la même situation des choses permettant d'énoncer ces deux faits, bien

qu'il ne soit pas facile, du point de vue logique, d'établir s'ils sont en relation de conjonction ou de disjonction.

S'il y a quelque chose dont on est sûr c'est qu'il se passe toujours quelque chose dans le monde. Pourtant, cela ne semble pas empêcher que la proposition « Il ne se passe rien » soit vraie par rapport à certaines situations et qu'elle ne soit pas ressentie comme étant en contradiction avec « Ils font la fête ». Ce qui est en revanche bien plus difficile c'est de faire correspondre la proposition « Il ne se passe rien » avec *un fait* quelconque faisant partie de la situation. Comme nous le verrons plus loin, toute proposition négative pose un problème général en termes réalistes car on a du mal à réaliser ce que serait un « fait négatif ». Le fait « Trois personnes ne sont pas venues » est-il une partie (détachable) du monde ou faudrait-il dire que c'est un « non-fait » ?

Il y a bien entendu des explications d'ordre pragmatique permettant de préserver le statut ontologique des faits en les gardant bien séparés des propositions. Des présuppositions seraient à l'œuvre dans l'échange entre les deux amies et les faits pourraient ne pas être désignés directement mais moyennant des « implicatures », c'est-à-dire des inférences non logiques spécifiques à la situation. Il y a toutefois lieu de se demander, comme nous le ferons tout au long de cet essai, si l'espace dit « illocutoire » d'interprétation des conditions de vérité (ou de leur suspension) que la pragmatique a ouvert à partir d'Austin doit rester « à côté » de ce qui est strictement propositionnel (ou « locutoire »). Supposer que l'énoncé « Il ne se passe rien » est interprété à partir d'une implicature est un bon procédé descriptif *ad hoc* pour ce qui est des interprétations possibles. Il faudrait ainsi, dans l'exemple qui nous occupe, lui attribuer l'interprétation « Ce qui se passe n'a pas d'importance et ne mérite donc pas d'être signalé ». Mais ce même énoncé pourrait aussi être interprété avec l'implicature opposée lorsqu'en essayant de réanimer une passante ayant eu un accident quelqu'un dit : « Il ne se passe rien ». Déceler des implicatures menant aux faits « vraiment désignés » pourrait n'être qu'un expédient pour contourner le problème posé par la nature ontologique accordée aux faits « désignés » par les propositions. Il ne s'agit pas, pour nous, de rejeter les résultats de la pragmatique mais de les intégrer dans notre explication de ce qui est un fait, car il nous semble que séparer les faits de ce qui est dit ne va pas de soi. Le recours à la présupposition, à l'implicature ou à la pertinence pour justifier tel ou tel énoncé

place la relation entre les propositions et le monde en deux dimensions : ce que j'ai dit et ce qui se passe vraiment. Deux dimensions qui ne semblent pas faciles à séparer.

En fait, nous retrouvons ces deux mêmes dimensions dans l'interprétation réaliste du lien entre le désaccord et l'ignorance. L'opposition établie par Platon entre la vérité et l'opinion (l'épistème et la doxa) met le réalisme à l'abri des doutes sur la correspondance entre les faits tels qu'ils sont dans le monde et nos propositions. S'il y a une idée tenace dans la théorie de la connaissance c'est bien celle qui affirme que les vrais faits seraient cachés par les apparences. Le monde est composé de faits mais ces faits ne nous sont pas directement accessibles. Cela serait la plus simple des explications à tous les problèmes posés par la vérité de nos propositions, celle qui rend compte du désaccord (sans pour autant empêcher la personne qui croit avoir raison d'affirmer qu'elle *a observé le vrai fait*). Il y aurait, pour ainsi dire, des « faits-derrière-les-faits ». Cette solution serait peut-être recevable si elle ne comportait pas toute la confusion qu'on constate chez des philosophes réalistes d'horizons très différents comme Popper ou MacDowell. Tout en postulant l'existence de faits indépendants des propositions, ils doutent que la description de ces faits (tels qu'ils sont) soit possible, sans pour autant mettre en question l'existence des propositions vraies de par leur correspondance avec les faits. Il faut dire que la différence proposée par Platon entre opinion vraie et opinion fausse n'a pas beaucoup aidé.

Toute cette confusion se dissipe si l'on réserve le statut ontologique aux situations dont nous faisons l'expérience, en faisant disparaître l'idée qu'il y aurait quelque chose « derrière » ce que nous percevons. L'enjeu est important si nous songeons que l'histoire de la philosophie de la connaissance est parsemée des plaintes sur notre ignorance du monde et des vrais faits qui le composent. Il serait là, le monde, devant nous, sans que nous ne puissions percer ses secrets dans nos descriptions si limitées, de simples approximations en révision permanente. Il nous semble plus adéquat de poser les choses à l'envers et d'éprouver plutôt de l'admiration face à l'exploit réussi par un tout petit être dans un coin insignifiant de l'univers qui est toujours parvenu, avec les moyens conceptuels disponibles à chaque époque, à produire une représentation partagée du monde. Une minuscule partie parvenant à représenter le tout.

1. La proposition : des situations aux faits

Le traitement des faits comme unité ontologique, donc comme composante de la réalité, est une prémisse largement partagée dans la philosophie de la connaissance. On a bien sûr discuté de s'il s'agit de l'unité de base ou non, mais l'idée que les faits¹ sont quelque chose qui arrive dans le monde et que les situations (ou « états des choses ») sont en quelque sorte des assemblages de faits est plus l'arrière-plan des réflexions que leur objet. Ce constat n'exclut pas l'auteur du présent essai qui a lui-même utilisé ailleurs, sans la moindre réserve, l'expression : « Une situation est composée d'événements »².

Sous cette prémisse, situations ou états des choses seraient des manifestations du monde composées de faits ; soit d'un seul fait, ce qui produit la coalescence du fait et de la situation, soit de plusieurs, soit d'un nombre indéterminé. Il ne semble pas y avoir à ce sujet de critère autre que les exigences du problème abordé.

Lorsqu'on dit qu'un état de choses ou qu'une situation (nous ne garderons que ce deuxième terme dorénavant) est composé de faits, le mot « composé » peut être interprété, pour ainsi dire, en termes physiques ou en termes chimiques, c'est-à-dire que le fait est, respectivement, soit une partie détachable de la situation, soit un ingrédient. Cela saute aux yeux que traiter le fait en tant qu'ingrédient « dissous » dans la situation, bien qu'ayant des avantages, est pour le moins embarrassant si l'on tient à ce qu'il soit directement observable. Nous sommes donc privés de choix : le fait serait une partie, dans le sens physique du terme, de la situation ou, comme le dit explicitement Lewis, une région spatio-temporelle du monde actuel ou d'un monde possible³.

¹ La seule différence claire entre les termes *fait* et *événement* étant que les événements sont des faits spécifiques, donc un type de faits, nous ne trouvons pas utile d'en faire ici deux notions distinctes.

² Mario Barra-Jover, *Sur la régularité*, Paris, PUV, 2023. Heureusement, les idées y exposées ne sont pas mises en question par la révision critique de cette prémisse proposée dans le présent essai, même si l'explication de la relation entre situation et événement gagnerait à y être reformulée.

³ "... for I see no reason to distinguish between an event and the property of being a spatio-temporal region, of this of another world", David Lewis, *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Blackwell, 1989, p. 95.

Imaginons que nous sommes dans une situation où quelque chose nous fait dire : « Une personne est tombée en traversant la rue ». Il est extrêmement difficile, surtout visuellement, de rattacher cette perception à une région spatio-temporelle de la situation ne contenant que ce fait. Nous pouvons supposer que ce fait est « enchevêtré » avec beaucoup d'autres perceptions (sont-elles d'autres faits ?) que nous parvenons à ignorer, à la façon de Bergson lorsqu'il établit la différence entre les perceptions brutes (« présentations », dans sa terminologie) et les représentations élaborées par la mémoire⁴. Le fait, pourrait-on dire, est ainsi « extrait » de la situation, ce qui nous rapproche un peu de la notion d'ingrédient.

Nous n'irons pas pour l'instant plus loin dans l'examen de ces difficultés. Il suffit de les avancer ici avec le seul but de justifier les premières réserves pouvant être soulevées par l'idée que la situation et le fait sont tous les deux des manifestations, des fragments de la réalité, et que l'une inclut l'autre. Si le fait est une partie de la réalité, il existe indépendamment de notre pensée tel qu'elle le représente. Nous aurions donc, du côté de la pensée, les propositions et les énoncés qui expriment ces propositions dans une langue donnée, et du côté de la réalité – « en face de notre pensée » – les faits qui la composent. Nous avons déjà fait allusion dans notre introduction à deux remarques de Whitehead difficiles à ignorer une fois comprises. Dans *The Concept of Nature*, il note que la description que nous faisons des phénomènes naturels est donnée et perçue comme si elle pouvait exister sans l'intervention de notre pensée⁵. Pour nous, cette observation revient à dire que nous supposons que nos propositions « désignent » les faits (ils seraient « l'extension » des propositions) alors que nous pourrions aussi supposer que les faits énoncés ne sauraient être que des représentations produites par la pensée. C'est vrai que cette première remarque n'est pas concluante, puisque l'on pourrait toujours affirmer que nos représentations (notamment lorsqu'elles sont scientifiques) *correspondent* aux faits.

⁴ « Ce qu'il faut pour obtenir cette conversion [la formation d'une représentation], ce n'est pas éclairer l'objet, mais au contraire en obscurcir certains côtés, le diminuer de la plus grande partie de lui-même, de manière que le résidu, au lieu de demeurer emboîté dans l'entourage comme une *chose*, s'en détache comme un *tableau*. » Henri Bergson, *Matière et mémoire* [1896], Paris, Flammarion, 2012, p.76.

⁵ “It means that nature can be thought of as a closed system whose mutual relations do not require the expression of the fact they are thought about”. Alfred N. Whitehead, *The Concept of Nature*, Cambridge University Press, 1920, p. 3.

Or la deuxième remarque de Whitehead nous oblige à regarder de près ce que « correspondre » implique lorsqu’il s’agit de la relation entre faits et propositions. Dans *Process and Reality*, Whitehead fait noter que, même les philosophes les moins aristotéliens, restent aristotéliens du moment qu’ils présupposent que la structure sujet-prédicat des propositions correspond à ce qui se passe dans la réalité⁶. En effet, si j’affirme que les propositions *désignent* les faits ou qu’elles parviennent à les représenter tels qu’ils sont dans le monde, de sorte qu’il y ait une relation d’isomorphisme (appelée « correspondance ») entre ce qui produit la pensée et ce qui se passe en dehors d’elle, j’affirme donc que les faits « tels qu’ils arrivent » ont la forme sujet-prédicat des propositions les désignant. D’un point de vue réaliste aristotélien cela pourrait ne pas poser de problème. Si l’on croit à l’existence des classes naturelles, des substances et des concepts capturant ces substances et ces classes naturelles, et si l’on croit que c’est justement l’atout (et le but) de la connaissance scientifique que de cerner ces classes naturelles, on peut accepter sans soucis particulier que la structure de nos propositions correspond à celle des faits dans le monde, puisque le monde peut être décrit en termes d’entités appartenant à des classes naturelles qui subissent des changements d’état. Remarquons tout de même que les doutes quant à la possibilité de correspondance entre l’organisation des langages humains (le mathématique inclus) et l’organisation des faits apparaissent aussi chez les philosophes prônant l’interprétation réaliste des descriptions scientifiques. Ainsi Popper, dans une remarque tardive à ce propos, rejetait explicitement « la thèse métaphysique [...] selon laquelle la théorie vraie de la structure de l’univers, si elle existe, est formulable dans le langage humain »⁷. Et nous avons déjà fait allusion dans l’introduction à la confusion qui se produit lorsque les faits « désignés » par les propositions scientifiques sont perçus comme étant des unités ontologiques indépendantes des propositions. Malgré sa longueur, il y a lieu de citer ici un passage dans lequel un scientifique, dans la toujours inconfortable position de donner à son savoir technique la forme d’un récit en langage ordinaire (appelons cela « vulgarisation »), tombe dans la

⁶ “Many philosophers, who in their explicit statements criticize the Aristotelian notion of “substance”, yet implicitly throughout their discussions presuppose that the subject-predicate form of propositions embodies the finally adequate mode of statement about the actual world.”. Alfred N. Whitehead, *Process and Reality: An Essay in Cosmology* [1929], New York: Macmillan, 1978, p. 30.

⁷ Karl Popper, *Postscriptum à la Logique de la découverte scientifique. I. Le réalisme et la science*, Paris, Hermann, 1990, p. 165.

contradiction la plus évidente lorsqu'il s'agit de mettre en exergue la différence entre un récit poétique et une description scientifique :

Cette légende [l'histoire scientifique de la vie] n'est pas un conte inventé de toutes pièces, sorti de l'imaginaire de poètes ajoutant chacun un épisode à une histoire peu à peu enrichie. Celle que je vais présenter s'efforce de raconter les événements dont l'Univers a été le théâtre, *tels qu'ils ont réellement eu lieu*. Certes *les faits évoqués*, les explications proposées *peuvent être différents de ce qui s'est passé*. Ils dépendent d'hypothèses parfois bien fragiles, *mais se rapprochant de ce qui est le plus plausible, compte tenu de ce que nous savons aujourd'hui*. Dans quelques années d'autres présentations nous seront sans doute fournies, car de nouvelles observations sont sans cesse réalisées. Mon récit correspond à la lucidité actuellement possible. Il se veut « scientifique ».⁸

Associer la vérité d'une proposition à sa correspondance (isomorphique) avec les faits qui se produisent indépendamment d'elle est un vrai problème pour tout scientifique conscient de l'instabilité des conditions de vérité des propositions scientifiques : tout en étant « objectives », elles peuvent être à la fois en concurrence et en évolution. En même temps, où les fondations de la description « objective » seraient-elles si les faits dont parlent les propositions ne sont pas une unité ontologique du monde ? Si elles ne parlent pas du monde, de quoi parlent-elles ?

Et c'est là qu'arrive quelque chose d'assez frappant : il semblerait que dire que les faits ne sont pas indépendants des propositions les énonçant fait perdre aux propositions la possibilité d'une relation avec ce qui se passe dans le monde. Voilà, à notre avis, ce qui sous-tend et justifie en grande partie la confusion dans les approches réalistes de la vérité, comme celle de MacDowell qui semble aussi avoir recours à deux niveaux de réalisme : celui, non questionnable, affirmant que le monde est indépendant de ma perception et celui, questionnable, prétendant que nous pouvons le représenter tel quel à travers nos propositions⁹. Il nous semble qu'il y a cependant une façon très simple de réagencer les termes du raisonnement : du point de vue ontologique on peut bien faire une séparation entre les situations dont on fait l'expérience et les faits qu'on énonce à leur propos. Au lieu de dire que nous trouvons dans le monde des situations composées de faits que nous

⁸ Albert Jacquard, *La légende de la vie*, Paris, Flammarion, 2008, p. 8. C'est nous qui soulignons.

⁹ Cf. John MacDowell, "Wittgenstein on Following a Rule", *Synthese* n° 58, 1984, p. 325–363 et l'analyse de ce texte faite par James Alexander Cross, *Rule-Following, Normativity and Objectivity. An Analysis of MacDowell's "Wittgenstein on Following a Rule"*, Thèse de doctorat, University College London, 2013.

désignons avec nos propositions, nous pourrions dire que nous nous trouvons dans des situations que notre pensée peut *réduire* à des faits ayant la forme de nos propositions. Pour faire court, du côté de la réalité il y aurait la situation S et du côté de la pensée le fait F énoncé par la proposition P lorsqu'elle est vraie (n'oublions pas que le fait est « ce qui arrive *vraiment* »). Pour pouvoir penser à une situation S et en parler il faut la réduire à un ou plusieurs faits.

Voici donc la première hypothèse proposée dans cet essai : une proposition P permet de réduire une situation S à un fait F. Cette hypothèse n'est bien entendu qu'un point de départ qu'il faut développer et étayer progressivement. Commençons par la reformuler d'une façon plus formelle et plus proche d'autres définitions générales de la proposition :

La proposition P est une fonction de la situation S au fait F

Ce qui pourrait être visualisé comme :

Situation \longrightarrow Proposition \longrightarrow Fait

Dans une forme symbolique : « étant donné S, $P = f(S) = F$ », cette définition affiche d'emblée la relation d'identité entre les propositions et les faits. Mais c'est encore plus intéressant de se demander quel est le lien entre cette définition de la proposition et d'autres définitions faisant appel à la notion de fonction, comme celles de Lewis ou de Stalnaker, et pouvant être formulées en termes de mondes possibles¹⁰ :

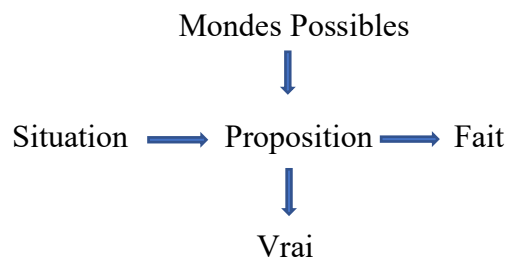
P est une fonction des mondes possibles MP aux valeurs de vérité Vrai/Faux

Ce qui pourrait être visualisé comme :

Mondes Possibles \longrightarrow Proposition \longrightarrow Vrai / Faux

¹⁰ Dans l'une des formulations de Stalnaker (Robert C. Stalnaker, *Context and Content*, Oxford, Oxford UP, 1999, p. 3) la proposition est donc une fonction "from some given domain of relevant alternative possible situations to truth-values". Quant à Lewis, il affirme de façon plus laconique : "a proposition is a set of possible worlds" (David Lewis, *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Blackwell, 1989, p. 53)

Une telle définition n'entre pas en opposition avec celle donnée en (H₁). Bien au contraire, elle nous montre les deux dimensions d'une seule opération réalisée par la proposition en tant que fonction. Lorsque nous parlons des faits, on pourrait superposer les deux définitions de la façon suivante :



Nous lisons cette figure de gauche à droite. Étant donné une situation S dont je fais l'expérience – ce qui déterminera quel est mon monde actuel, celui avec lequel j'ai une relation indexicale – pour que cette situation S soit « réduite » à un fait F il faut qu'une proposition intervienne en déterminant la relation entre S et F – la nature de cette relation reste à expliquer, bien entendu (cf. chapitre 5). De façon générale (celle représentée par la ligne verticale), la proposition relie aux valeurs de vérité ce qui peut être dit de tous les mondes possibles. Rappelons-nous que comprendre une proposition c'est pouvoir dire si elle est vraie ou fausse. Cela revient à dire, toujours de façon générale, que les propositions expriment ce dont on peut dire que c'est vrai ou que c'est faux dans un ou plusieurs mondes. Lorsque la proposition est en relation avec une situation S de mon monde actuel (une situation dont j'ai fait l'expérience), il y aura un nombre limité de propositions pouvant être vraies. Celles qui sont vraies sont les faits pouvant être énoncés par rapport à cette situation ; mais on pourrait aussi le formuler en lisant notre schéma autrement : la situation S détermine lequel des mondes possibles est le monde actuel pour une proposition donnée. Avec un exemple plus précis : je suis dans une situation S, j'observe quelque chose et je veux dire ce qui se passe. Parmi l'ensemble des propositions, en tant que fonctions des mondes possibles aux valeurs de vérité, il y en aurait quelques-unes comme : « Une personne s'est mise à gesticuler en traversant la rue », « Une personne a protesté en traversant la rue » ou « Une personne est tombée en traversant la rue ». Étant donné la

situation S, il n'y en a qu'une parmi les trois qui soit vraie, par exemple, « Une personne est tombée en traversant la rue ». Nous dirons de cette proposition que « c'est un fait », en capturant ainsi l'idée que les faits sont « ce qui s'est vraiment passé » ou « ce qui a été constaté et qu'on ne peut pas mettre en question ». Nous insistons donc sur la relation d'identité entre la proposition vraie par rapport à une situation donnée et le fait énoncé, tout en précisant qu'il n'y a pas qu'une proposition acceptable pour chaque situation. La proposition « Une voiture a failli écraser une personne » peut être considérée elle aussi comme une bonne façon de réduire la même situation à un fait. La différence entre « Une personne est tombée en traversant la rue » et « Une voiture a failli écraser une personne » n'est donc pas que l'une soit vraie et l'autre fautive ; elles peuvent être toutes les deux vraies mais, pour ce qui est des agents impliqués, elles peuvent ne pas être également adéquates (ou pertinentes) pour réduire la situation à un fait.

Il y a dans notre définition une autre implication devant être dorénavant gardée à l'esprit. Si la proposition vraie est une fonction de la situation S, il n'est pas possible d'avoir un fait F sans qu'il existe une situation S à laquelle il est rattaché. Autrement dit, tout fait présuppose l'existence d'une situation. C'est certes une affirmation qui relève du réalisme trivial dont nous avons déjà parlé, mais l'implication à une portée plus large et plus riche : dire que tout fait présuppose l'existence d'une situation, c'est dire que comprendre et accepter la vérité de toute proposition énonçant un fait entraîne par nécessité l'évocation d'une situation S permettant de l'énoncer, sans besoin d'expérience directe de la situation S ayant été réduite à ce fait F. Ce que nous appellerons dorénavant le « témoignage » en est le cas de figure le plus évident. Quelqu'un peut me rapporter à propos d'une situation que je n'ai pas vécue : « Une personne est tombée en traversant la rue ». Il s'agit, pour moi, d'un témoignage, mais je ne me borne pas uniquement à comprendre la proposition et à accepter le fait, parce que pour comprendre et accepter je dois, à partir de ma connaissance du monde, évoquer une situation de mon monde actuel permettant d'énoncer ce fait. Sans cela, je pourrais bien sûr décoder sémantiquement l'énoncé mais sans comprendre son contenu propositionnel, puisque je ne saurais lui attribuer une valeur de vérité. Si je lis, écrit sur un bout de papier trouvé par hasard : « Les massifs des fleurs s'heurtenant à une difficulté », je « comprends » les sens des termes et de leurs relations sémantiques mais je ne comprends pas la proposition dans la mesure où je ne peux pas dire

si elle est vraie ou fausse. Sauf si, bien entendu, je me mets à concevoir une situation où quelqu'un aurait pu dire cette phrase (par exemple, un jardinier qui explique les difficultés qu'il trouve pour exécuter une commande).

Cela a aussi des conséquences au-delà du simple témoignage. Lorsque je lis un roman, je n'ai affaire qu'à des « faits », mais je comprends le récit dans la mesure où j'évoque des situations par rapport auxquelles ces faits pourraient être énoncés. De même, les historiens n'ont affaire qu'à des faits consignés dans des documents, mais pour faire sens ces faits doivent être interprétés, c'est-à-dire qu'ils mènent à la reconstruction hypothétique des situations, bien que très lacunaires. De façon encore plus générale, lorsque j'énonce un « fait » d'un monde possible auquel je ne peux avoir accès qu'à travers ce fait, je comprends le fait dans la mesure où je « remplis » ce monde avec les situations évoquées à partir de mon monde actuel. Il n'y a pas de situations dans les mondes possibles ; il n'y a que des propositions pouvant être comprises comme des faits. Même si l'on me parle d'un monde où les êtres sont plats, j'accorde un sens à la proposition en l'intégrant comme fait dans un monde « meublé » comme le mien, le seul dans lequel j'ai accès à des situations. C'est pourquoi il n'y a pas de difficulté à concevoir des mondes possibles où il n'y a qu'un fait qui change par rapport à notre monde actuel.

La dernière implication directe de notre définition de la proposition comme une fonction des situations aux faits c'est que la « forme » des faits est déterminée par la forme des propositions, sans que cela n'entraîne une quelconque nécessité ontologique. La forme de la proposition étant sujet-prédicat, il est incontournable que notre représentation du monde soit construite à partir des entités dont on affirme l'existence ou le changement d'état. Cela relève des conventions sémantiques étroitement reliées à nos langues naturelles. La certitude que les situations vécues sont du pur processus¹¹, où rien n'est stable, où tout se présente comme un continuum sans entités séparables et à identité immuable, ne peut pas être répercutée dans notre description du monde en termes de faits, dans la mesure où nous

¹¹ Comme nous l'avons déjà suggéré dans l'introduction, il semble y avoir accord, dans les interprétations ontologiques des résultats de la physique moderne, sur l'idée qu'elles confortent les thèses d'une philosophie du processus. On voit l'idée revenir aussi bien dans des réflexions précises sur le fait comme unité ontologique de base (par exemple, Leemon McHenry, "Modern Physics and the Ontology of Events", dans James Bahoh (éd.), *21st-century Philosophy of Events : Beyond the Analytical-Continental Divide*, Edinburg, 2023) que dans des survols sur la philosophie du processus (par exemple, Johanna Seibt, *Process Philosophy. Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2012, révisé en 2022).

ne disposons pas d'un langage propositionnel avec lequel nous pourrions parler des états des choses sans entités. Sans aller trop loin, disons que dans ce même essai nous ne pouvons pas décrire directement des situations, puisque décrire une situation est déjà en parler en termes de faits. Mais cela n'empêche pas que l'on soit capable d'évoquer l'ontologie du pur processus à travers nos propositions, ne serait-ce qu'à l'aide des propositions négatives comme « Le monde n'est pas composé d'objets » ou métalinguistiques comme « Ce que nous appelons "électron" est en réalité un état ondulatoire ». On peut certes spéculer à propos de la possibilité de trouver un autre métalangage propositionnel, soit à travers un formalisme logique¹², soit en postulant, par exemple, que notre langage propositionnel aurait pu être bâti à partir d'une langue naturelle tout à fait différente du grec et du latin, une langue ne faisant pas la différence ni morphologique ni syntaxique entre nom et verbe, comme c'est le cas des langues munda où un prédicat (un état des choses) peut apparaître sans arguments nominaux¹³.

Il va sans dire que notre définition de la proposition ne nous apprend rien sur les conditions de vérité de prime abord. La seule chose qui en découle à ce propos c'est que la vérité d'une proposition ne peut pas se poser en termes de correspondance avec le fait qu'elle est censée « désigner ». Qui plus est, étant donné qu'une grande partie des faits que nous acceptons comme étant vrais relèvent du témoignage et non pas de l'expérience directe de la situation S à l'origine de leur énonciation, la possibilité d'une quelconque forme de vérification en observant les situations ne pourrait être que partielle, voire accidentelle. Deux notions, celle de « convergence » et celle de « cohérence » vont nous aider au fur et à mesure que nous avancerons dans cet essai à mieux comprendre ce qui nous fait dire, ou non, une proposition et ce qui nous fait dire qu'une proposition est vraie, ou qu'elle est

¹² Quine, par exemple, montre la possibilité de construire une notation logique basée uniquement sur six opérateurs et des prédicats spécifiques qui permettraient de se passer des préfixes existentiels et des variables (cf. Willard V. Quine, "Variables Explained Away", *Proceedings of the American Philosophical Society*, Vol. 104, N° 3, 1960, p. 343-347. Il va de soi que, ne s'agissant que d'un changement notational, l'interprétation du contenu des propositions produites par cette notation exige le recours à des préfixes existentiels et à des variables. Je remercie Lucas Escobar d'avoir attiré mon attention sur cet article.

¹³ La lectrice ou le lecteur curieux peut consulter N. S. Bhat D. (sic), « La polarité verbo-nominale dans les langues munda », dans *Faits de langues*, n° 101 : *Les langues d'Asie du Sud*, 1997, p. 51-55. Un locuteur du français peut se faire une idée de ce que serait une langue où l'on pourrait énoncer des prédicats sans arguments nominaux (des variables) en imaginant que ce qu'on fait en français avec les verbes dits « météorologiques », c'est-à-dire des énoncés comme « Il pleut », « Il neige », où le sujet grammatical ne fait référence à aucune entité, pourrait être fait pour tout autre prédicat. Comme lorsqu'au lieu de dire « Les gens discutent le problème entre eux », on dit : « Ça discute ».

fausse. Mais ces deux notions ne seront examinées en détail que dans le dernier chapitre, une fois que nous aurons bien étayé et développé l'hypothèse initiale. Nous pourrons alors formuler de façon précise notre interprétation de ce qui pourrait être la vérité par cohérence (opposée à la vérité par correspondance).

Nous devons au préalable bien expliquer ce qui est pour nous une situation S et montrer pourquoi elle ne peut pas être « composée » de faits. Nous devons aussi préciser la nature de la relation que la proposition établit entre la situation et le fait. Nous avons utilisé l'expression « une proposition réduit une situation à un fait », mais le sens du terme « réduire » reste encore purement intuitif. Cela nous suffit pour l'instant pour cerner l'idée que, face aux questions « Qu'est-ce qui se passe ? » ou « Qu'est-ce qui s'est passé ? » dans une situation donnée, nous énonçons un fait qui ne retient qu'une partie quantitativement insignifiante des informations pouvant être retenues. Mais il nous faut rendre explicite tout ce qui est contenu dans cette « réduction », dont la seule chose que nous avons avancée pour l'instant c'est qu'il ne s'agit pas d'une simple extraction après sélection. Enfin, nous devons aussi éclaircir le lien que les faits ont avec les situations lorsqu'on parle du passé et du futur.

Pour l'instant nous n'avons que notre hypothèse initiale qui pourrait être énoncée de la façon suivante :

(H₁)

Une proposition P permet de réduire une situation S à un fait F.

La proposition P est donc une fonction de la situation S au fait F.

La situation S détermine lequel des mondes possibles est le monde actuel pour une proposition donnée.

2. La situation

La référence à une situation comme source des expériences du monde est chose courante dans les textes philosophiques. Le terme est facile à introduire comme un primitif dont l'interprétation relèverait des connaissances sémantiques ordinaires de la lectrice ou du lecteur. En effet, nous vivons « des situations » et nous nous trouvons face à « des situations ». Cela devrait suffire pour comprendre le sens du terme dans un raisonnement philosophique ; d'autant plus qu'il y a quelque chose d'insaisissable dans l'appréhension de ce que seraient les contours d'une situation donnée. Cette façon de procéder – évoquer « la situation » sans plus – ne présente aucun inconvénient lorsqu'elle apparaît comme une sorte de cadre où se placent les unités ontologiques de base, les faits, ou comme l'ensemble que ces faits forment. Mais si l'on aspire, comme c'est notre cas ici, à faire de la situation l'unité ontologique de base et, par conséquent, la seule unité dont on peut avoir une expérience, il faut rendre explicite le contenu de la notion.

2.1. La situation partagée

Telle que nous la concevons, notre « situation » se rapproche de ce que Whitehead appelle *actual entity* ou *actual occasion*¹⁴ (le dernier terme étant plus heureux en ce qui nous

¹⁴ Alfred N. Whitehead, *Process and Reality: An Essay in Cosmology*, *op. cit.*, *passim*. Ce n'est pas la première fois (ni la dernière) dans cet essai que nous signalons les liens entre nos notions et celles de Whitehead. Il est donc temps de dire explicitement que la lecture de *Process and Reality* a été sans doute cruciale pour que certaines de nos idées trouvent une voie d'expression. En même temps, nous devons préciser que la perspective ici adoptée pour explorer ces voies est, dans sa forme (la notion d'intersubjectivité, le caractère conventionnel du langage, le lien entre langage et pensée, la vérité par cohérence, parmi d'autres) plus proche de certaines thèses de Quine et, surtout, de Davidson, comme l'on pourra le constater tout au long de l'essai.

concerne). Ces « entités / occasions actuelles », qu'il associe aussi aux expressions « réalités finales » et « *res verae* », seraient les éléments les plus concrets de notre expérience du monde (« an act of experience », *ibid.*, p. 68), derrière lesquels il n'y a rien de « plus réel » (*ibid.*, p. 18), leurs données essentielles étant une multiplicité (*ibid.*, p. 30). La notion est tout de même difficile à saisir directement, ne serait-ce que parce qu'on ne peut pas en présenter de « vrais » exemples. Ces tentatives d'exemples, étant elles-mêmes formulées en termes propositionnels, n'illustrent pas de situations mais ce qu'on peut dire d'elles. Tout au plus, on peut « nommer » les situations à travers ce qui ne serait qu'une sorte de « grand fait » composé d'autres faits qu'on introduit avec un préfixe existentiel. C'est le cas, par exemple, si je veux faire référence à la situation « (Il y a une) guerre en Ukraine ». Je ne décris pas ce qui se passe, je lui donne juste un nom. On pourrait aussi penser qu'une image pourrait montrer une situation, mais cette image aura toujours des limites imposées et ne serait qu'une capture extériorisée partielle des perceptions possibles.

La situation est ce que je vis dans un continuum, ce dont je fais l'expérience directe, moi-même (mon corps) faisant partie de la situation et produisant aussi des sensations, à moi et aux autres. La situation relèverait d'emblée de la pure expérience subjective et c'est seulement lorsque l'agent impliqué adopte une attitude propositionnelle qu'il fera ressortir les « faits ». Ainsi, je peux me trouver dans une situation où certaines parties de mon corps produisent des sensations que je peux garder comme une expérience subjective unique ou que je peux vouloir communiquer à autrui (ou la rendre explicite à moi-même). Je pourrais par exemple dire : « Je suis mal à l'aise ». J'ai ainsi réduit à un seul fait un nombre vraisemblablement incernable de sensations (qui sont des informations, des données produites par la situation). Je ne parviens donc pas à exprimer mon expérience subjective dans toute sa richesse et spécificité. Il nous semble aller de soi que l'expérience subjective n'est pas exprimable telle qu'elle est. Lorsqu'on souhaite communiquer cette expérience subjective on doit lui accorder une forme propositionnelle et cette forme propositionnelle impose ses conventions sémantiques, celles partagées intersubjectivement par une société ayant une langue commune. Dire : « Je suis mal à l'aise » peut être complètement insuffisant pour exprimer mon expérience subjective dans une situation donnée, mais c'est le seul procédé permettant de la communiquer verbalement. La situation, avant d'être

réduite à un fait par une fonction propositionnelle, relève donc de la pure subjectivité. Mais une fois réduite à un fait, les informations relèvent de l'intersubjectivité. C'est sûr que la personne qui m'écoute ne pourra jamais avoir accès à tout ce qui m'a fait dire « Je suis mal à l'aise », mais elle parviendra tout de même à viser ce qui dans la situation peut me le faire dire, étant donné qu'on a appris, moi et la personne qui m'écoute, à associer l'énoncé « Je suis mal à l'aise » à certaines situations. Cette personne me comprend et peut donc recevoir comme étant vrai ce que je dis.

Le cas précédant nous a permis de mettre en évidence le caractère subjectif de l'expérience de la situation puisque le fait énoncé parle de ce qui nous arrive personnellement. Mais nous pouvons maintenir ce même raisonnement lorsque nous voulons parler des sources extérieures (à notre corps) de la sensation. Je suis, par exemple, dans une situation où j'éprouve des sensations qui me font dire : « Une personne est tombée en traversant la rue ». À nouveau, le nombre potentiellement illimité de sensations relève d'une subjectivité qui ne saurait être explicitée telle quelle. D'autres perceptions auraient pu elles aussi donner lieu à l'énonciation d'autres faits : « Le ciel était couvert », « Les gens se sont mis à crier », « Des voitures ont pu l'écraser », « Il y avait beaucoup de bruit », « La chaussée était mouillée », « Je n'ai rien pu faire », etc. Toutes ces autres possibilités disparaissent avec la situation une fois qu'elle a été réduite au fait « Une personne est tombée en traversant la rue ». Et une question se pose : pourquoi parmi tous les faits possibles auxquels une situation peut être réduite, il y en a toujours un qui nous semble plus « pertinent » que les autres ?

Cela suppose une difficulté majeure pour une théorie de la connaissance dont l'unité ontologique de base n'est pas le fait mais la situation : la perception d'une situation relève de la subjectivité mais, lors de la réduction de cette situation à un fait, cette subjectivité ne peut pas être préservée, au moins dans toute sa richesse, parce que le fait est exprimé à travers les conventions sémantiques intersubjectivement partagées. Est-il dans ce cas justifié de faire de la situation l'unité ontologique de base lorsqu'il s'agit de communiquer des contenus propositionnels ? Est-il légitime d'affirmer que les propositions sont une fonction de la situation ? Il y a lieu de se demander si la situation joue un rôle pertinent dans les conditions de vérité de la proposition parce que, si elle le fait et qu'elle est de nature entièrement subjective, alors la vérité des propositions (des faits, donc) serait elle

aussi de nature entièrement subjective. On se trouve ainsi face au problème déjà posé par Platon dans le *Théétète*, et il vaut la peine d'en faire ici un rappel.

Socrate y examine, en orientant le raisonnement vers le problème de la vérité, l'un des fragments attribués – toujours tel que Platon l'a formulé – à Protagoras : « L'homme est la mesure de toutes choses, de l'existence de celles qui existent et de la non-existence de celles qui n'existent pas ». Pour ce faire, il attribue à Protagoras des inférences qui risquent de revenir plus à Platon qu'au propre Protagoras¹⁵. Ainsi, « L'homme est la mesure de toutes choses » est d'emblée relié à l'affirmation – que Socrate attribut à Héraclite, Empédocle et Protagoras, les « sages » donc dans le texte – qu'il n'y a pas d'être, il n'y a que devenir :

« Il ne faut donc point, si l'on veut parler comme les sages, accepter de dire ou “quelque chose”, ou “de quelqu'un” ou “de moi” ou “ceci” ou “cela” ou aucun autre mot qui fixe ; mais employer les expressions qui traduisent la réalité : “en train de devenir, de se faire, de se détruire, de s'altérer” ; car, si peu qu'une expression crée de fixité, la préférer est s'offrir à la critique ». [157b]¹⁶

De là, Socrate procède à associer ce devenir à l'exclusivité de la perception personnelle :

« Vraie donc *m'est* ma sensation, car elle est toujours de mon être à moi et c'est à moi de juger [...] de ce qui *m'est*, qu'il est, et de ce qui ne *m'est* point, qu'il n'est point » [160b] (C'est nous qui soulignons).

Et de là, il fait dire à un Protagoras qui argumente comme s'il était présent :

« D'une opinion fausse, en effet, on n'a jamais fait passer personne à une opinion vraie ; car l'opinion ne peut prononcer ce qui n'est point ni prononcer autre chose que

¹⁵ Le fragment trouvé par Gronewald en 1968 dans le commentaire sur les *Psaumes* de Didyme l'Aveugle (Michael Gronewald, « Ein neues Protagorasfragment », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 2, p. 1-2) viendrait toutefois confirmer le bien fondée de l'attribution de ces inférences à Protagoras : « Il [Protagoras] dit que l'être des choses qui sont est dans le fait qu'elles apparaissent. Il dit que pour toi qui es présent il apparaît que je suis assis, mais pour celui qui est loin il n'apparaît pas que je suis assis ; il est donc incertain [ἀδελον] si je suis assis ou si je ne suis pas assis ». Nous traduisons à partir du texte grec édité comme Fragment 2 de Protagoras par Daniel W. Graham, *The Texts of Early Greek Philosophy. The Complete Fragments and Selected Testimonies of Major Presocratics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, vol II, p. 704.

¹⁶ Nous citons dorénavant par Platon, *Parménide, Théétète, le Sophiste*, texte et traduction d'Auguste Diès, Paris, Gallimard, 1992.

l'impression actuelle¹⁷ et celle-ci et toujours vraie. Je pense, plutôt, qu'une disposition pernicieuse de l'âme entraînait des opinions de même nature ; par le moyen d'une disposition bienfaisante, on a fait naître d'autres opinions conformes à cette disposition ; représentations¹⁸ qu'aucuns, par inexpérience, appellent vraies ; pour moi, elles ont plus de valeur les unes que les autres ; plus de vérité, pas du tout ». [167b]

C'est remarquable à quel point le raisonnement que Platon attribue à Protagoras, avec les mêmes éléments de langage (« être », « devenir », « « opinion », « pour moi », « pluralité »), perdure dans les versions plus modernes du relativisme. Pour n'en donner qu'un exemple, voici ce que Nietzsche dit, orienté vers la volonté de puissance, sur le devenir et la perspective :

La question : « Qu'est-ce que c'est ? » est une façon de *poser un sens*, vu d'un autre point de vue. L'« essence », l'« être », est une réalité perspectiviste et suppose une pluralité. Au fond, c'est toujours la question : « Qu'est-ce que c'est *pour moi* ? » (pour nous, pour tout ce qui vit, etc.).

La chose ne serait caractérisée qu'une fois que tous les êtres lui auraient posé la question : qu'est-ce que cela ? et auraient obtenu une réponse. À supposer qu'un seul être manquât, avec ses relations et ses perspectives en face des choses, la chose ne serait pas encore « définie ».

Bref, l'« essence » d'une chose n'est somme toute qu'une *opinion* sur cette chose. Ou plutôt la formule « cela passe pour » est le résidu vrai de la formule « cela est » ; c'est le seul « cela est ».

On n'a pas le droit de demander : *qui donc* est-ce qui interprète ? C'est l'interprétation elle-même, forme de la volonté de puissance, qui existe (non comme un « être » mais comme un *processus*, un *devenir*) en tant que passion¹⁹.

Il semble en effet difficile de sortir de ce raisonnement : si la situation, en tant que source d'expérience, n'est que processus ou devenir et ne peut relever que du multiple et de la subjectivité, tout recours à la situation compromettrait sans remède la possibilité d'attribuer une valeur de vérité intersubjective à la proposition qui en parle. Nous ne saurions ignorer ou négliger ce qui se présente ici comme un obstacle à notre hypothèse

¹⁷ « Autre chose que l'impression actuelle » traduit ici (un peu librement, à notre avis) : ἄλλα παρ' ἃ ἂν πάσῃ, qui plus littéralement serait : « autre chose que ce qu'on ressent »

¹⁸ « Représentations » traduit ici le pluriel de φαντάσμα, qui veut dire autant « apparition », « vision », ou « apparence » que « songe ». C'est fort possible que ce passage de Platon soit précisément à l'origine de l'interprétation plus philosophique : « image de quelque chose dans l'esprit » qui lui est attribué dans les dictionnaires.

¹⁹ Friedrich Nietzsche, *La volonté de puissance* [1937-1938], texte établi par Friedrich Würzbach, traduction de Geneviève Bianquis, Paris, Gallimard, 1995, §204, p. 88.

initiale, dans la mesure où nous attribuons un rôle – encore à expliciter – à la situation S dans la constitution du fait F. Séparer la situation du fait, mettre l’une du côté du monde et l’autre du côté de la pensée, comme nous le proposons, nous sauve de tomber directement dans le relativisme, mais ce n’est pas suffisant si nous ne cernons pas la situation à travers autre chose que son caractère d’expérience subjective. C’est pourquoi nous explorerons un autre chemin pour caractériser la situation, au-delà de son caractère d’expérience subjective d’un devenir multiple, de façon à préciser son rôle dans notre première hypothèse : étant donnée une situation S, la proposition P est une fonction de S au fait F. Partons de la certitude que le langage permettant de parler des situations est une construction sociale rendue possible par le fait que deux personnes, ou plus, peuvent trouver, dans une situation donnée, les raisons qui font dire à une troisième personne quelque chose par rapport à cette situation²⁰. On accepte donc que deux personnes, ou plus, peuvent « partager une situation ». Voyons à présent ce que « partager une situation » peut vouloir dire et où cela nous mène.

La première raison pour laquelle je peux dire que deux personnes (ou plus) peuvent partager une situation c’est que ces deux personnes peuvent partager la même région spatio-temporelle, même si l’on n’est pas en mesure d’accorder à cette région spatio-temporelle des limites, ni dans l’espace ni dans le temps. Ainsi, si je suis avec quelqu’un au milieu d’une forêt, il n’y a pas d’inconvénient pour dire que nous partageons la même région spatio-temporelle. Être dans la même région spatio-temporelle implique pour ces deux personnes (ou plus) qu’elles peuvent recevoir les mêmes stimuli (acoustiques, olfactifs, visuels...). Si ces deux personnes peuvent recevoir *les mêmes* stimuli ce n’est pas uniquement parce qu’il s’agit, à la source, de *la même* chose, mais aussi parce que ces deux personnes possèdent le même dispositif cognitif, à commencer par la même perception de l’espace et du temps. Mais pas seulement. Elles doivent posséder les mêmes capacités sensorielles déterminant quels sont les stimuli pouvant être perçus et interprétés. Cette

²⁰ Il s’agit du processus que Davison (Donald Davidson, *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford, Oxford University Press, 2001, *passim*) appelle « triangulation » dans sa théorie causale de la vérité : la personne A trouve dans la situation S la cause pour dire p et la personne B accepte p comme étant vraie si elle trouve en S cette cause pour laquelle A dit p. Formulée de cette façon, cette théorie causale de la vérité est cohérente avec notre approche de la situation S puisqu’elle écarte l’explication de la vérité en termes de « correspondance avec les faits ». Qui plus est, elle permet de se passer du terme « fait » et de ne parler que de propositions et de situations.

deuxième condition pour partager la situation, dont la résonance kantienne est évidente, veut dire, entre autres choses, que tout en partageant la même région spatio-temporelle avec un chien, je ne partage pas la même situation avec lui, puisque nous ne pouvons pas toujours percevoir et interpréter les mêmes stimuli et, si nous le faisons, ce n'est pas de façon nécessairement commensurable. Ainsi, moi et mon chien pouvons être dans la même pièce d'un même appartement (nous partageons donc la même région spatio-temporelle) mais, d'un côté, un bruit qui pour moi n'est pas suffisamment net pour être identifiable ni traçable peut donner à mon chien des « informations » bien précises ; d'un autre côté, ce qui est pour le chien un stimulus olfactif net et distinct est pour moi imperceptible. Imaginons que malgré ces différences, mon chien « pense » comme moi : face à ce qui pour moi n'est que l'impression qu'il y a quelque chose qui produit un bruit confus à l'extérieur de mon appartement, le chien pourrait me dire, grâce à son odorat et son ouï qu'il y a trois personnes qui montent l'escalier de l'immeuble, que l'une d'elles n'est jamais venue chez nous et qu'elle a aussi un chien.

De même, je ne saurais dire que je partage la même situation avec une personne aveugle, dans la mesure où nous n'avons pas, entre autres, la même perception de l'espace et que l'extension de l'espace sensoriel accessible autour de lui est déterminée par son oreille, tandis que pour moi le déterminant est le regard. Une personne aveugle de naissance pourrait certes apprendre à réinterpréter ses perceptions de façon à les rendre commensurables avec celles des voyants, mais cela ne change pas la différence dans la nature des perceptions. En revanche, cela soulève la question de comment cette réinterprétation est possible, et il semble évident que la seule réponse raisonnable est : à travers le langage. Ce qui nous amène à la troisième condition pour que deux personnes, **ou** plus, puissent partager une situation : les deux personnes doivent pouvoir attribuer les mêmes représentations discontinues et structurées aux mêmes perceptions continues²¹. Par exemple, les différentes perceptions continues de la mer agitée peuvent être partagées dans

²¹ Il est toutefois possible de faire dériver cette fonction du langage d'une faculté plus large qui l'engloberait et qui ferait partie du dispositif cognitif partagé par les êtres humains (notre deuxième condition). Ainsi, Hauser et Watumull proposent l'existence d'une « Faculté générative universelle » dont le langage serait une conséquence entre autres et qui peut être réduite à trois propriétés : computation, hiérarchisation et récursivité. Cf. Marc D. Hauser et Jeffrey Watumull, "The Universal Generative Faculty: The source of our expressive power in language, mathematics, morality, and music", *Journal of Neurolinguistics*, 43, 2017, p. 78-94.

la mesure où nous disposons du terme *vague* pour représenter de façon discontinue cette perception et pouvoir ainsi dire et comprendre des choses comme *Il y a des vagues énormes* ou, de façon plus ciblée, *Regarde, quelle vague*. Ce ne peut être qu'à travers un langage partagé, c'est-à-dire à travers les mêmes conventions sémantiques lorsqu'il s'agit du langage ordinaire (nous ferons entrer en jeu les propriétés des représentations scientifiques plus loin), puisque c'est grâce à l'acquisition de ces conventions que chaque membre d'une société apprend à « découper » le monde comme le font les autres²². Qui plus est, cette condition du partage des situations grâce aux conventions sémantiques est également le pont entre la situation et le fait, étant donné que ces conventions seront les éléments permettant de produire, à partir des stimuli d'une situation donnée des propositions avec la forme sujet-prédicat.

On doit, bien entendu, assouplir un peu cette condition en admettant que les différentes langues peuvent être traduites les unes vers les autres, ne serait-ce qu'approximativement et souvent avec des périphrases. Si une Japonaise attribue à ses perceptions dans une situation donnée la représentation portée par le mot *komorebi*, je peux, même si je ne possède pas cette forme de représentation, y avoir accès grâce à une traduction qui m'apprend que la représentation portée par le mot *komorebi* est approximativement la même que celle portée par l'expression « ce que je perçois lorsque la lumière du soleil passe à travers les branches des arbres ». Autrement dit, je peux comprendre une proposition comme « On voit là un *komorebi* » dans la mesure où, une fois la traduction acquise, je peux dire si la proposition est vraie ou fausse plus ou moins dans les mêmes conditions qu'une Japonaise. Par ailleurs, les emprunts entre les langues trouvent précisément leur origine dans l'intention de cerner des aspects des situations qui sont, pour ainsi dire, découverts grâce à une autre langue que la nôtre. Mais les emprunts sont toujours approximatifs par rapport à leur source. Il se peut que, dans une situation partagée, je dise

²² Nous ne voyons pas d'inconvénient à faire un lien entre cette idée et les positions affichées par Berger et Luckmann (sauf dans leur usage du terme « objectif » là où nous dirons « intersubjectif ») lorsqu'ils affirment, de façon certes un peu plus « forte » dans la mesure où ils ne font pas intervenir les contraintes du dispositif cognitif : “It [the knowledge that is learned in the course of socialization] « programs » the channels in which externalization produces an objective world. It objectifies this world through language and the cognitive apparatus based on language, that is, it orders it into objects to be apprehended as reality”. Cf. Peter L. Berger et Thomas Luckmann, *The Social Construction of Reality* [1966], New York, Anchor Books, 1967, p. 66.

tout fier à une Japonaise que je vois un *komorebi* et qu'elle m'assure que « ça » ce n'est pas un *komorebi* mais juste le soleil derrière les arbres.

Cela dit, si nous acceptons que la langue façonne et porte les représentations du monde partagées par une société donnée, nous ne pouvons pas négliger que le partage complet des situations ne saurait être garanti lorsque les cultures sont très éloignées. Cela est parfois difficile à réaliser pour un « Occidental » ayant l'habitude de trouver ses représentations étendues, voire imposées, à d'autres cultures, mais semble bien plus clair lorsque l'éloignement est temporel. Quoiqu'il s'agisse du même mot *lumière* (étymologiquement parlant), je ne peux pas être sûr que les stimuli qui me font dire aujourd'hui quelque chose comme : « Il n'y a pas de lumière dans cette pièce » feraient dire la même chose à un Français du XVIIIe siècle²³. Pour revenir sur la possibilité de partager une situation avec un aveugle de naissance, disons que l'aveugle vivant dans une société de voyants doit apprendre à associer à des stimuli produits par les situations qu'il vit des représentations portées par les conventions sémantiques de la langue des voyants, même s'il ne reçoit pas les mêmes stimuli qui en sont à l'origine. Il se peut même qu'il arrive à comprendre, et donc à dire si c'est vrai ou faux, que « Le ciel est couvert », en faisant correspondre cette représentation à des stimuli qu'il reçoit à travers des canaux autres que les visuels²⁴, de la même façon qu'une personne sourde peut demander à une entendante, dans une situation donnée, si elle a entendu un bruit (la langue des signes française possède un signe pour « bruit »).

Nous sommes à présent en mesure d'accorder un sens précis à l'expression « partager une situation S », ce qui constitue la deuxième hypothèse proposée dans cet essai :

²³ Le sujet est bien sûr trop vaste. Le lecteur intéressé peut trouver un bel exemple convenablement développé de comment les relations entre les termes et les perceptions qu'ils façonnent peuvent évoluer avec le temps (sans que les stimuli changent, bien entendu) dans l'étude de Michel Pastoureau, *Bleu. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2000. Il vaut la peine d'en citer ici un passage (p. 25-26) :

« L'absence ou l'imprécision du bleu dans le lexique grec [classique] des couleurs doit d'abord s'étudier par rapport à ce lexique, à sa formation, à son fonctionnement, ensuite par rapport à l'idéologie des sociétés qui en font usage, mais nullement par rapport à l'appareil neurobiologique des individus composant ces sociétés ».

²⁴ Cela ne va pas sans rappeler l'expérience de pensée de Molyneux, rapportée par Locke (John Locke, *An Essai Concerning Human Understanding*, London, Bodleian Library, 1706, 5^e édition, Livre II, chap. 9, §7), selon laquelle un aveugle de naissance ayant appris à associer des stimuli tactiles à la différence entre un cube et une sphère n'aurait pas pour autant appris à les distinguer visuellement s'il trouvait la vue.

(H₂)

A et B partagent une situation S lorsque :

- a) A et B partagent une région spatio-temporelle source de stimuli.
- b) A et B possèdent le même dispositif cognitif.
- c) A et B possèdent les mêmes conventions sémantiques (ou la possibilité d'une traduction des unes vers les autres) pour associer les mêmes représentations discontinues aux mêmes stimuli.

Le lien est ainsi fait entre la situation et la proposition vraie sans besoin d'attribuer aux faits énoncés par les propositions un statut ontologique quelconque. Autrement dit, outre le caractère entièrement subjectif des perceptions de tout un chacun dans une situation donnée et outre tout ce qui « ne peut pas être dit », il y a déjà dans la situation partagée (dans le fait de partager une situation) des bases pour la construction des représentations intersubjectives énoncées dans des propositions dont les conditions de vérité ne sont pas relatives à chaque agent. C'est à notre avis la meilleure voie pour échapper au raisonnement de Protagoras, celui qui ferme la porte à toute possibilité de convergence intersubjective.

2.2. Les limites de la situation

Nous savons à présent ce que nous voulons dire par « situation partagée ». Mais il nous faut encore comprendre ce qui est partagé (et du coup ce qui ne l'est pas). Commençons par nous poser le problème des limites ou, plutôt, de l'absence de limites dans une région spatio-temporelle partagée. Il ne s'agit pas seulement du fait évident que ce que nous appelons « situation vécue » est une région dans un continuum qui ne saurait avoir des limites intrinsèques, mais aussi du fait que les limites extrinsèques lui étant imposées relèvent de facteurs d'ordre subjectif ; sans oublier que ce qui est perçu dans la situation se « dissipe » et est remplacé par de nouvelles perceptions. C'est le devenir insaisissable dont nous avons déjà accepté le caractère illimité et indivisible. Il ne s'agit pas d'y trouver une discontinuité cachée (une sorte de constante de Planck ontologique), mais de comprendre, encore une fois, comment à partir de ce devenir en continuum nous pouvons parvenir à avoir l'impression, voire la certitude, d'avoir vécu des situations détachées les unes des

autres et ayant chacune une extension limitée dans l'espace et dans le temps. Notre solution sera assez simple : la région spatio-temporelle que nous appelons « situation » ne peut pas être perçue comme ayant des limites avant d'être réduite à un ou plusieurs faits. L'impression de l'existence de limites se produit *a posteriori*, comme le résultat de l'opération qui mène à l'énonciation des faits. Tant que l'intention menant à une fonction propositionnelle ne sera pas intervenue, l'agent impliqué dans une situation ne fera que cumuler et enchaîner des perceptions multiples dont le niveau de conscience, en tant que perception, n'est pas facile à établir avant d'avoir donné lieu à l'énonciation d'un fait (Suis-je conscient de l'effet du vent sur mes cheveux avant d'avoir des raisons pour dire qu'il y a beaucoup de vent ?). Ce qui nous intéresse c'est justement que ces différences entre les niveaux de conscience disparaissent une fois que la fonction propositionnelle fait son entrée. Et c'est la fonction propositionnelle, avec ces propriétés formelles, qui introduit toutes ces limites dont je ne pourrai plus me détacher si je veux évoquer à nouveau la situation à partir du fait énoncé. En la réduisant à un fait, la proposition fixe la situation, pour ainsi dire, à jamais, ne serait-ce que parce que le fait énoncé est la seule trace partageable qui reste de tout ce que la situation offrait comme stimuli potentiels. Il reste, bien entendu, la possibilité de « revivre » des sensations produites par des situations vécues dans le passé. Nous en parlerons un peu plus loin.

Séparons pour un instant l'espace et le temps. Pour ce qui est de l'espace, les quelques exemples déjà présentés nous ont montré que la portée spatiale des perceptions peut changer d'un agent impliqué à l'autre et que, même pour un seul agent, il est difficile de savoir « jusqu'où » il arrive dans la perception des stimuli. Il suffit de songer à plusieurs personnes partageant une pièce avec des fenêtres à différents endroits et pouvant percevoir des sons qui traversent aussi bien les fenêtres que les murs. Il n'y a pas que des perspectives différentes mais aussi des degrés d'acuité variables dans chaque perspective.

La portée spatiale de la situation ne saurait donc être établie de façon intrinsèque, mais nous avons à nouveau la certitude qu'il y a quelque chose qui permet de la fixer du moment où la situation est partagée. Ce partage – la simple potentialité de ce partage – est la condition nécessaire pour que, malgré la multiplicité des perspectives, une proposition soit produite et dont l'une des propriétés est précisément *de faire disparaître la multiplicité des perspectives*.

Il y a au moins deux facteurs permettant de fixer intersubjectivement la portée spatiale d'une situation partagée. Le premier facteur relève, comme il fallait s'y attendre, des conventions sémantiques grâce auxquelles le monde est représenté de façon discontinue. La portée spatiale de la situation dans laquelle je me place avec ceux qui la partagent avec moi commence à être fixée une fois que j'introduis des termes comme *chambre*, *appartement*, *immeuble*, *quartier*, *forêt*, *vallée*, etc. Je peux sans aucun problème élargir la portée spatiale de la situation vécue au-delà des perceptions directes en faisant appel à l'espace « cartographique » établit normativement et dire, par exemple, « Il pleut à Paris » à partir des stimuli que je reçois à travers la fenêtre de mon appartement. Dans ce cas, la portée spatiale que j'ai attribuée à mes perceptions a été fixée par le terme *Paris* qui désigne une région spatiale dont je ne peux sous aucune forme avoir une perception directe. Nous reviendrons sur ces perceptions indirectes sous peu.

Outre ces conventions sémantiques, les propositions du langage ordinaire disposent de tout un répertoire d'éléments déictiques permettant de fixer un point de référence et de construire à partir de lui un ensemble complexe de repères spatiaux déterminant ce qui est et ce qui n'est pas dans la portée spatiale de la situation dont je parle. Une fois que je fixe un *ici*, je peux établir d'autres repères comme *là-bas*, *là-derrrière*, *au-delà*, etc. Dire *ici* ou un terme équivalent implique d'emblée tout ce que je laisse en dehors de la situation perçue. Dire : « Il fait froid dans cette pièce » implique que j'ai laissé en dehors de mes perceptions tout ce qui est extérieur à la pièce. Dire : « Il fait froid ici à Paris » laisse en dehors tout ce qui est extérieur à l'espace cartographique désigné par *Paris*.

Ce qui est évident pour les limites spatiales, l'est un peu moins pour les limites temporelles, ne serait-ce que par le fait que nous avons intériorisé les divisions temporelles normatives (heure, jour, etc.), à tel point qu'elles nous semblent correspondre à des perceptions du temps qui s'écoule. Mais il y a encore d'autres facteurs compliquant les choses, comme pour l'espace, il n'y a pas de limites temporelles intrinsèques, des unités de mesure naturelles au temps, dans les situations vécues. Par rapport au temps, la seule sensation découlant de l'expérience d'une situation est celle, entièrement subjective et continue, de

durée. On peut dire, en faisant écho aux formulations de Bergson²⁵, que l'impression subjective de durée est insaisissable dans nos propositions qui se doivent alors de poser des barrières, d'introduire des changements de situation. Il va sans dire que la notion de « changement de situation » est particulièrement épineuse et pourrait nous entraîner vers une certaine circularité ou vers la pétition de principe pour ce qui est des limites. Pour l'éviter, il suffit de nous tenir à la même approche que pour l'espace : les différences subjectives quant à la portée temporelle sont nivelées par les propriétés formelles de la fonction propositionnelle qui, en réduisant la situation à un fait, fixent intersubjectivement les limites de cette même situation²⁶, que l'on parle au passé, au présent ou au futur. Voyons sur quoi portent ces différences subjectives et quels sont leurs « corrélats » intersubjectifs.

L'impression subjective de durée est indissociable de l'impression, pareillement subjective, d'attente. Dans une situation donnée je peux m'attendre, notamment, à ce que quelque chose commence à se passer, continue à se passer ou arrête de se passer. C'est facile d'admettre que l'impression de durée est étroitement reliée à la nature de ces attentes. Si mon attente penche plutôt vers l'envie que quelque chose arrête de se passer, je ressentirais la durée comme étant toujours *trop* longue ; si je ne m'attends pas du tout à ce que quelque chose s'arrête, la durée peut me sembler courte. C'est pourquoi il est certain qu'il y aura autant d'impressions de durée que d'agents impliqués dans une situation. Un exemple nous aidera à mieux comprendre comment les différences subjectives qui pourraient produire des énoncés dont la vérité serait « relative » sont rendues négligeables ou non avenantes lors de l'énonciation d'un fait : je suis occupé et je reçois un appel téléphonique. La personne qui m'appelle aimerait avoir une longue conversation, pas moi.

²⁵ « S'agit-il du mouvement ? L'intelligence n'en retient qu'une série de positions : un point d'abord atteint, puis un autre, puis un autre encore. Objecte-t-on à l'entendement qu'entre ces points se passe quelque chose ? Vite il intercale de positions nouvelles, et ainsi de suite indéfiniment ». Henri Bergson, *La pensée et le mouvant* [1934], Paris, Flammarion, 2014, p. 49.

²⁶ Si l'on traite les faits comme unité ontologique et qu'on remarque cette fixation des limites dans le passé, on peut arriver à la conclusion que les faits n'existent qu'*a posteriori*, qu'une fois passés. C'est le cas, entre autres, de MacDowell (John MacDowell, "Some Remarks on Intention in Action", *The Amherst Lecture in Philosophy* 6, 201, p. 1–18, <http://www.amherstlecture.org/mcdowell2011>). Et si l'on veut réfuter cette conclusion, tout en gardant les faits comme unité ontologique, on doit partir de la prémisse que les faits occupent une région spatio-temporelle dans le monde, comme le fait Bacharach (Julian Bacharach, « Are Events Things of the Past ? », *Mind*, 130, 2021, p. 382-402). Mais la discussion ne nous semble pas bien fondée puisque les limites peuvent être aussi fixées par des faits énoncés au présent et au futur.

Mon attente se concentre ainsi à ce que la conversation s'arrête le plus tôt possible, tandis que la sienne n'envisage pas la fin. Imaginons que je fais l'effort et de bavarder un peu, mais que je parviens malgré tout à interrompre la conversation bien avant qu'elle ne l'aurait souhaité. Pour moi, la durée de la situation a tout de même été longue tandis que pour elle plutôt très courte. Mais du point de vue intersubjectif, quel serait le fait sur lequel nous serions d'accord : « Nous avons parlé longtemps » ou « Nous avons parlé un tout petit moment » ? Ce sont les mesures normatives du temps qui vont décider, indépendamment de nos impressions personnelles. Si je constate que nous avons parlé pendant cinq minutes, je ne peux pas réduire la situation à « Nous avons parlé longtemps » et si je le fais parce que je n'ai pas regardé la montre, il suffit que l'autre me signale le temps en minutes pour que je revienne sur mon énoncé en disant : « Tiens, j'avais l'impression que c'était bien plus ». Cette constatation n'est pas aussi évidente qu'elle ne le semble de prime abord, car il existe un ensemble de connaissances partagées sur ce qui est intersubjectivement long ou court dépendant de la nature de l'activité. Une minute c'est sans doute très court pour une conversation amicale mais plutôt long pour garder la tête sous l'eau.

Cela nous amène à un deuxième volet de l'attente et de la durée nous montrant comment les propriétés de la fonction propositionnelle interviennent dans l'établissement des limites temporelles. Les attentes et l'impression de durée liées à ces propriétés sont en grande partie déterminées par la différence entre la perception de ce qui se passe comme quelque chose qui peut continuer tant que rien ne l'interrompt ou comme quelque chose ayant un final inhérent et dont on attend un résultat. C'est, par exemple, la différence marquée en français entre *bouquiner* et *lire un livre*. Il n'y a pas de limites internes à l'action de *bouquiner* tandis qu'il y a un final prévu (un résultat) pour *lire un livre*, indépendamment du fait que l'on parle au présent (« Je bouquine / Je lis un livre »), au passé (« J'ai bouquiné / J'ai lu un livre ») ou au futur (« Je vais bouquiner / Je vais lire un livre »). À nouveau, il n'y a pas de nécessité ontologique imposée par la situation (« lire un livre » et « bouquiner » ne s'excluent pas) mais des attentes possibles, des impressions subjectives qui font qu'une situation donnée puisse être réduite à un seul fait par plusieurs propositions dont la forme accorde à la situation des contours temporels différents. Imaginons plusieurs personnes dans une même situation (grossièrement : « Quelqu'un est sur son lit de mort »).

L'une peut dire : « Elle s'accroche à la vie », une autre : « Elle est en train d'agoniser ». Ces deux énoncés présentent les contours de la situation d'une façon différente, mais pas contradictoire dans la mesure où les perceptions de la situation permettent que les deux soient énoncés. Ils peuvent donc être tous les deux déclarés vrais par d'autres agents impliqués, puisque la seule chose qu'y change c'est que « Elle s'accroche à la vie » présente la situation comme pouvant s'étaler sans limite interne, alors que « Elle est en train d'agoniser » la présente comme ayant des limites internes, car « agoniser » introduit de par son sens lexical l'attente d'un résultat. En revanche, si une troisième personne dit : « Elle est sur le point de mourir », le fait auquel cette personne réduit la situation n'a pas à être admis par les autres, parce qu'elle a fait bien plus que limiter (ou non) les contours de la situation tels que les deux énoncés précédents la présentaient.

Les langues naturelles disposent d'un répertoire assez hétérogène de procédés lexicaux et grammaticaux pour faire la différence (avec parfois des nuances extrêmement subtiles) entre ce qui possède un final inhérent (un résultat) et ce qui peut continuer tant que rien ne l'interrompt. Il s'agit d'informations qui ne doivent pas être confondues avec celles portées par le temps verbal et que les linguistes rangent sous l'étiquette « aspect verbal »²⁷. Bien que son incidence sur notre sujet soit cruciale, il va de soi que nous ne pouvons pas donner ici ne serait-ce qu'un petit aperçu des connaissances que les linguistes ont accumulées sur ce trait grammatical. Il suffit de comprendre et retenir ici que toutes les langues disposent de procédés – parfois très différents des unes aux autres – pour accorder une forme précise aux différents contours temporels que l'on peut attribuer à une situation, selon que ces contours soient perçus comme internes ou comme externes à la nature de ce qui se passe, et ceci indépendamment du temps présent, passé ou futur de la phrase. Voyons-en encore un dernier exemple. Je fais ma balade habituelle et mon attention est attirée par quelque chose qui me retient un bon moment (ce qui détermine ma perception de sa durée). Cette chose est devenue ainsi la cible de mon attention, au point de pouvoir l'énoncer comme un

²⁷ En tant que notion sémantique rattachée lexicalement au sens des verbes, « l'aspect » (ou *Aktionsart*) est bien connu par les philosophes depuis le classement proposé par Zeno Vendler, “Verbs and Times”, *The Philosophical Review*, vol. 66, p. 143-160. Mais en tant que notion grammaticale, matérialisant des traits comme la « perfectivité », la « résultativité » ou la « télélicité », l'aspect reste dans le domaine de la linguistique (et vient de très loin, dans la mesure où les grammairiens font depuis Priscien la différence entre le *perfectum* et l'*infectum* du latin).

fait si l'on me demande pourquoi j'ai mis si longtemps à rentrer. Je peux donner une réponse pertinente en disant : « J'ai regardé des enfants jouer un match de foot », alors que l'énoncé « J'ai vu des enfants qui jouaient au foot » ne semble pas être une réponse recevable. À chacun de ces deux énoncés correspond une description aspectuelle différente de la même situation, ce qui change la façon de cerner ses contours. Le deuxième ne présente pas la situation comme ayant des limites internes comme sait le faire le premier (on sait qu'un match impose ses limites)²⁸. Ce qui nous intéresse ici c'est que, la situation restant évidemment la *même*, chaque formulation implique des formes d'attente et donc de perception de la durée différentes. Mais lorsque l'un des énoncés est choisi, toutes ces possibilités et leurs nuances sont effacées pour ce qui est de la façon de présenter les contours temporels de la situation à mon interlocutrice. Le fait énoncé (par exemple, « J'ai regardé des enfants jouer un match de foot ») fixe « à jamais » les contours de la situation, car grâce à lui je constitue une situation avec des limites internes. Autrement dit : l'évocation de la situation « hérite » des limites tracées par la forme de la proposition puisque le fait qu'un match entraîne un début et une fin entraîne par la même occasion l'idée de changement de situation (il y aurait donc trois situations : avant, pendant et après le match). Tandis que si je dis : « J'ai vu des enfants jouer au foot », je n'avance rien sur un éventuel changement de situation dans l'ensemble de ma ballade et je n'explique pas pourquoi elle a été plus longue que d'habitude.

Ce que nous avons vu sur le rôle des conventions sémantiques, des éléments déictiques, des unités normatives de mesure temporelle et de l'aspect verbal nous permet d'affirmer que c'est la forme des propositions (donc, des faits) qui accorde des limites aux situations vécues – lorsqu'elles sont évoquées, bien entendu. Ce qui peut par ailleurs être inféré d'un constat, si fréquent chez les linguistes ayant traité le problème du continu et du discontinu (aussi bien pour les noms que pour les verbes) : on a beau trouver des critères ontologiques

²⁸ Il est vrai que dans une langue comme le français, j'oriente plus que je n'impose l'interprétation à mon interlocutrice, surtout dans le premier énoncé. Mais dans d'autres langues, comme les langues slaves, l'interprétation n'est pas ouverte puisque le verbe change de forme et donne donc des instructions aspectuelles marquées grammaticalement. Dans ces langues, il faut choisir entre deux verbes ou choisir entre mettre ou non un préfixe. Ainsi, en polonais la forme verbale pour « jouer » doit être *graly* si l'on parle au passé des enfants qui « jouent au foot » et *zagraly* si ce sont des enfants qui « jouent un match de foot ». Nous remercions Marzena Watorek de nous avoir fourni des exemples du polonais permettant d'observer nettement ce contraste.

pour fonder l'opposition continu-discontinu, ce sont toujours les propriétés formelles des énoncés qui ont – c'est le cas de le dire – le dernier mot. Nous espérons ainsi avoir justifié notre troisième hypothèse :

(H₃)

La situation S étant du pur processus, elle n'a pas de limites spatio-temporelles intrinsèques. En tant que devenir, les contours de la situation relèvent de la subjectivité (portée sensorielle et perception de la durée).

La réduction de la situation à un fait élimine la multiplicité des perspectives.

Seuls les faits énoncés peuvent imposer des limites intersubjectives et, par conséquent, des changements de situation, grâce à la forme de la proposition qui les énonce.

Une région spatio-temporelle ne peut pas être évoquée comme ayant des limites avant d'être réduite à un fait.

Les hypothèses (H₂) et (H₃) nous informent de ce que c'est que de partager une situation S et comment elle peut être évoquée comme ayant des limites partagées. Nous pouvons ainsi entrevoir ce que veut dire « changer de situation » et comprendre comment l'énonciation d'un fait F introduit avec lui les contours de ce qui est présent, de ce qui est passé et de ce qui est futur par rapport à la situation vécue, la nature continue et dissipative de la situation ne possédant pas intrinsèquement de telles limites. Nous reviendrons dans un chapitre ultérieur sur le passé et le futur. Pour l'instant, nous devons encore nous attarder sur ce que nous entendons par « stimuli ».

2.3. Les modes d'interprétation des stimuli

Nous avons accepté comme allant de soi depuis l'introduction que deux agents (ou plus) impliqués dans une situation – c'est-à-dire deux agents partageant une situation en tant que région spatio-temporelle – peuvent, au moins dans une certaine mesure, avoir accès aux mêmes stimuli. Il est temps d'affiner un peu cette affirmation.

Disons d'emblée que ce qui ne semble pas possible c'est que deux agents partagent entièrement les mêmes stimuli lorsqu'ils partagent une situation. Ni les mêmes stimuli ni, bien entendu, les sensations subjectives qu'ils déclenchent. Ce décalage inhérent à ce que c'est de vivre une situation et de la partager n'est pourtant pas un obstacle insurmontable

pour que les deux agents impliqués convergent sur tel ou tel fait auquel la situation pourra être réduite. Pourquoi ce fait et pas un autre, alors que la situation fournit un nombre illimité de stimuli potentiels, c'est sans doute la question la plus délicate à traiter et nous sommes encore loin d'avoir apporté les éléments nécessaires pour y répondre. Pour l'instant, nous éluderons ce point pour nous concentrer uniquement sur le partage des stimuli.

N'importe quel exemple, si banal soit-il, de situation partagée nous oblige à faire la distinction entre deux modes de perception et de traitement des stimuli, cette distinction étant suffisante pour comprendre comment les différentes perceptions peuvent tout de même « converger sur un fait ». Reprenons notre exemple initial des deux amies installées au bar le soir. L'une ne fait qu'entendre des cris alors que l'autre a la source des cris dans ses champs visuel et auditif. La première a un accès indirect à la source des stimuli tandis que pour la deuxième l'accès est direct. Dans le premier cas, l'information fournie par la perception des seuls sons déclenche une inférence à l'heure d'être interprétée, alors que dans le deuxième cas l'interprétation de l'information auditive et visuelle est directe. Lorsqu'une inférence est requise pour interpréter ce qui est perçu, le traitement des stimuli demande l'intervention d'hypothèses justifiées par des expériences passées ayant donné lieu à l'association régulière entre deux termes (le stimulus et la source lui étant attribuée) parce qu'ils sont soit en relation soit de causalité soit de contiguïté.

Nous appellerons dorénavant « données » les stimuli dont la source est présente et accessible dans la situation, dans le sens où la perception ne demande pas d'inférence pour être « complète », et nous appellerons « indices » les stimuli demandant une inférence de leur source pour que la perception soit complète. À ce propos, il n'y a pas grand-chose à éclaircir en termes de données. Ce sont les indices qui exigent quelques commentaires.

Sauf erreur de notre part, c'est Pierce qui a défini en premier le terme « indice » en le plaçant dans un système de relations entre les signes et leurs objets (ou référents). Ainsi, c'est lui qui a caractérisé les indices comme ayant avec leur objet une relation secondaire, spécifique à la situation et non conventionnelle. Or Pierce, dans la mesure où il parle de signes et de référents, donne une extension trop large à ce qu'est un indice. Il peut, par exemple, appliquer la notion aux interjections ou aux injonctions (voire aux

prépositions)²⁹. Si l'on tient à affiner, c'est la notion plus précise de « signification-stimuli » de Quine qui correspond le mieux à ce que nous entendons ici par indice dans une situation³⁰. Son exemple des deux chasseurs dont l'un voit l'herbe bouger et qui crie : « Un lapin ! » ne saurait être plus clair pour notre propos ici. C'est dans ce sens – restreint par rapport à celui de Peirce – de relation inférentielle entre un stimuli produisant des sensations et la source de cette sensation que nous utiliserons dorénavant le terme « indice ». Les indices ne constituent pas une classe de par leurs propriétés intrinsèques, bien entendu. Parler des indices percevables dans une situation c'est en réalité parler des stimuli interprétés comme indices, puisqu'on peut toujours les présenter comme des données directes. Rien n'oblige à interpréter des cris entendus dans un bar comme l'indice d'une bagarre ou de quoi que ce soit. Mais il y a de bonnes raisons pour le faire du moment où l'on veut énoncer des faits pertinents. Se borner à dire à quelqu'un qui a aussi entendu des cris : « Il y a des cris » n'est pas pertinent (nous reviendrons sur la notion pragmatique de « pertinence » dans les chapitres 3, 5 et 7).

La variation de l'extension spatio-temporelle chez les différents agents impliqués dans une situation partagée dépend en grande partie de la différence entre les stimuli qui sont traités comme indices et ceux qui sont traités comme données. Si ces contours étaient uniquement fixés à partir de ce qui est traité comme « donnée » (ou stimuli directement interprété) on serait tenté de dire que les limites d'une situation peuvent être fixées par la portée du champ sensoriel des agents impliqués. Mais ce que font les indices c'est précisément d'élargir les contours de la situation grâce à la dimension hypothétique de leur interprétation. Qui plus est, les indices n'élargissent pas que les contours de la situation en termes d'extension spatio-temporelle. Ils peuvent aussi élargir les contours de la situation en termes de ce que nous appellerons (faute de mieux) « complexité », puisqu'un stimulus interprété comme un indice augmente la complexité des perceptions en leur associant les informations obtenues par voie d'inférence. Si je suis dans une pièce (seul ou avec quelqu'un) et que j'entends des bruits provenant de l'extérieur, je peux interpréter cette perception comme un indice m'informant de l'approche de quelqu'un. L'indice n'a fait dans ce cas qu'élargir

²⁹ Charles Sanders Peirce, “Speculative Grammar”, dans *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, éd. Charles Hartshorne et Paul Weiss, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, vol. II, *Elements of Logic*, chap. 3.

³⁰ Willard Van Orman Quine, *Word and Object*, Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 1960, chap. 2, §8.

l'extension spatio-temporelle de ce qui est pour moi la situation dans laquelle je suis impliqué. En revanche, si je me ballade dans une pièce chez quelqu'un d'autre et que je remarque une grande quantité de poussière sur toutes les surfaces, je peux prendre ça comme un indice m'informant que la pièce n'est pas trop fréquentée. Je n'ai pas, à vrai dire, élargi l'étendue spatio-temporelle de la situation au-delà de la pièce et du moment présent, mais j'ai eu accès par voie d'inférence à des informations qui ne se manifestent pas directement et qui, en fait, ne peuvent pas l'être en tant que perceptions directes. Bien entendu, je peux toujours retenir le stimulus en tant que donnée et énoncer le fait : « Il y a beaucoup de poussière dans cette pièce », mais je peux aussi le traiter comme indice et dire (ou penser) : « On ne se sert pas beaucoup de cette pièce ». Tout stimulus traité comme indice, nous insistons, peut aussi être traité comme donnée du moment qu'on ne fait pas d'inférence. Entendre des bruits à l'extérieur d'une pièce peut donner lieu à l'énoncé « J'entends des bruits » (le problème relevant à nouveau de la pertinence de retenir cela comme un fait méritant d'être énoncé à la personne qui est avec moi). Nous rencontrons ainsi un autre facteur à ajouter à ceux donnant lieu à des différences subjectives entre les perceptions des agents impliqués dans une situation, mais ces différences sont, comme c'est toujours le cas, oblitérées par le caractère intersubjectif des faits auxquels les situations sont réduites. Les agents ne sont pas dans ce cas en désaccord sur l'authenticité du stimulus, mais sur son traitement comme indice. Autrement dit, les stimuli ne sont pas vrais ou faux mais authentiques ou inventés ; ce sont les faits énoncés à leur propos qui sont vrais ou faux. Je peux avoir la sensation imaginaire qu'une goutte d'eau est tombée sur ma tête (stimulus inventé) et dire qu'il pleut (énoncé faux) et je peux avoir la sensation authentique d'une goutte sur ma tête et dire qu'il pleut (énoncé pouvant être également faux). Nous croyons être en mesure d'affirmer, sans crainte d'aller trop loin, qu'étant donné deux agents A et B impliqués dans la même situation S, si l'agent A a accès sous forme de données à ce que l'agent B ne peut interpréter que comme des indices, A l'emporte sur B en cas de divergence dans l'attribution d'une valeur de vérité aux faits énoncés par l'un ou par l'autre. Nous l'avons déjà constaté pour ce qui est des deux amies installées à la table d'un bar. Le fait qu'il y ait une bagarre c'est pour l'une d'elles une information obtenue par inférence à travers un stimulus-indice, alors que pour l'autre qui a accès au stimulus-donnée correspondant, il ne s'agit que de gens qui font la fête. On

s'attend toujours à ce que la première accepte le fait établi par la deuxième, dans la mesure où chacune peut évaluer la portée des perceptions de l'autre dans la situation partagée. Il en va de même pour les indices élargissant la portée de la perception en complexité. Si au vu de la poussière sur les meubles j'énonce le fait : « Cette pièce n'est pas très fréquentée », la personne qui est avec moi peut avoir une perception plus étendue de la situation et rétorquer : « Non, c'est qu'il y a des travaux dans la rue et la fenêtre est restée ouverte ». Mais l'existence des stimuli pouvant être interprétés en tant qu'indices élargissant la portée de la situation en complexité ne veut nullement dire qu'il y a des « faits cachés » derrière les apparences. C'est plutôt que, lorsque nous faisons des inférences à partir des stimuli traités comme des indices, nous le faisons parce que ces indices déclenchent des analogies avec d'autres situations dans lesquelles nous les avons perçus comme stimuli-données en relation de causalité ou de contiguïté³¹ avec la source que nous leur attribuons. Des cris entendus dans un bar peuvent être interprétés comme l'indice d'une bagarre grâce à une analogie avec des situations dans lesquelles on a été directement confronté à des comportements violents associées à des cris. Il se peut certes que les deux agents impliqués divergent car ils n'ont qu'accès à des stimuli-indices et qu'ils les interprètent de façon différente (c'est-à-dire, à partir d'analogies différentes). Ainsi, dans le cas des deux chasseurs de Quine, ils se peut qu'en voyant l'herbe bouger l'un dise : « Un lapin ! » et que l'autre rétorque : « Non, c'est juste le vent », sans que l'un puisse l'emporter sur l'autre. Affirmer que c'est l'un ou l'autre qui a raison ou que les deux peuvent avoir tort ne doit pas être compris comme un argument réaliste pour dire que les faits existent indépendamment des propositions, cachés dans les situations, bref, qu'il y a un *vrai fait* derrière les apparences trompeuses. Il n'y a pas de difficulté pour nous à accepter qu'on puisse toujours imaginer – on le fait très souvent – l'existence d'une sorte de « Juge » qui voit ce qui se produit *vraiment, tel que ça se produit*. Dans le cas des chasseurs, ce Juge correspondrait à un troisième agent infallible qui aurait accès en tant

³¹ Nous arrivons donc par autre chemin au constat incontournable de Hume à propos de la causalité : elle n'est pas établie grâce à des implications logiques mais grâce à des inférences fondées sur des régularités observées. Cf. David Hume, *An Enquiry concerning Human Understanding* [1748], Oxford, Oxford University Press, 2007, section IV : “Sceptical Doubts concerning the Operations of the Understanding”. Il y a lieu aussi de mentionner la suggestion de Mackie selon laquelle il y aurait une façon « primitive » d'établir la causalité grâce à l'imagination et à l'analogie. Cf. John L. Mackie, *The Cement of the Universe. A Study of Causation*, Oxford, Clarendon Press, 1980, p. 60. Nous reviendrons dans un chapitre ultérieur sur le rôle crucial de la causalité dans la réduction des situations à des faits.

que stimuli-données à tout ce qui n'est que des stimuli-indices pour les deux chasseurs. Mais cela ne permet pas d'affirmer que dans tous les cas de désaccord, lorsqu'ils ne peuvent pas être résolus, le Juge imaginaire puisse correspondre à un troisième agent infaillible ayant accès à des stimuli-données, car les cas de désaccord surviennent et se maintiennent justement parce qu'il n'existe pas la possibilité qu'un agent puisse avoir accès à des présumés stimuli-données définitifs – tout simplement parce que ces stimuli n'existent pas en tant que tels, ou parce qu'ils peuvent être multiples. Si dans le cas de la pièce remplie de poussière, j'établis le fait « Ces gens ne voient pas la poussière » et que l'autre n'est pas d'accord, il n'y a pas moyen de rattacher l'indice à une donnée (sauf si les propriétaires sont des aveugles, bien entendu). Nous pourrions dire, par conséquent, que les indices, puis qu'ils supposent toujours une inférence causale, peuvent conduire à des hypothèses sur l'existence d'éléments qui ne sont jamais présents *en tant que données* dans des situations spécifiques. Ainsi, en examinant cette facette des indices, nous avons seulement entrevu un processus menant au désaccord, sans que cela nous oblige à accepter qu'il y ait des « vrais faits derrière les apparences ». Cela rend encore plus intéressant d'expliquer, comme nous essayerons de le faire le moment venu (cf. chap. 7), pourquoi et comment ces énoncés pouvant donner lieu à des désaccords peuvent pour autant être déclarés vrais par tous les agents impliqués.

Ce qui vient d'être précédemment décrit nous permet de regarder sous un autre jour ce que Davidson appelle « l'autorité de la première personne »³². Il s'agit sans doute d'un problème assez épineux par rapport aux conditions de vérité des énoncés, car un agent impliqué dans une situation qui dit à l'autre agent avec lequel il la partage : « J'ai peur » doit être cru, semble-t-il, uniquement parce qu'il le dit et parce qu'il est censé savoir ce qu'il dit³³. Serait-ce donc un cas de subjectivité manifeste dans l'établissement d'un fait ? Nous ne le croyons pas. D'emblée et comme nous l'avons déjà dit, parce que l'agent exprime son expérience subjective à travers des conventions sémantiques (*avoir peur*, le cas échéant) la réduisant à un fait dont la compréhension est d'ordre intersubjectif, mais

³² Donald Davidson, "First Person Authority", *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 3-14.

³³ La conclusion de Davidson est : "There is a presumption—an unavoidable presumption built into the nature of interpretation—that the speaker usually knows what he means. So there is a presumption that if he knows that he holds a sentence true, he knows what he believes" (ibid. p. 14).

aussi parce que l'interlocuteur qui partage avec lui la situation a accès à des données permettant de comprendre ce qui dans la situation partagée peut faire dire « J'ai peur ». Et surtout parce que l'interlocuteur a aussi accès à des indices produits par celui qui affirme avoir peur et qu'ils élargissent en complexité sa perception de la situation dont tous les deux sont des agents impliqués. Imaginons le cas un peu caricatural d'une soirée mondaine où je suis allé avec quelqu'un qui est resté assis dans un coin sans parler et avec le regard perdu. Si cette personne me dit le lendemain : « Je me suis beaucoup amusé hier », je peux prendre comme relevant de l'ironie comme je peux ne pas comprendre ce qu'il veut dire. De même, imaginons que lorsque j'ai appris le français j'ai confondu le mot *mollet* avec le mot *bidou* et qu'un jour, après un repas copieux, je dis à ceux qui m'entourent « J'ai mal au mollet ». C'est sûr qu'on va repérer une anomalie rendant l'énoncé faux. En effet, les énoncés de cette sorte (« Je suis agacé », « J'ai mal au dents », « Je m'en réjouis », « Je réfléchis », etc.) ont beau se rapporter à l'autorité de la première personne, leur compréhension et validation se fait, lorsque la situation est partagée, comme pour tous les autres énoncés, à partir de données et d'indices, au point qu'on peut affirmer, pour ce qui est de ces indices, qu'ils sont associés à une sorte de mise en scène validée culturellement. Et lorsqu'ils relèvent du témoignage, ils ne sont pas non plus différents de tout autre énoncé que j'accepte sans avoir partagé la situation avec la personne qui l'énonce. Nous y reviendrons au chapitre 7.

Nous devons, pour finir, nous demander si les informations fournies par des instruments de mesure doivent être traitées comme des indices élargissant en complexité la portée de la situation. Pierce les inclue dans sa liste déjà mentionnée des indices, mais ils possèdent une nature particulière. Les indications données par des instruments sont certes des indices dans la mesure où elles déterminent en étendue et en complexité l'interprétation des perceptions dans une situation donnée, c'est-à-dire les informations pouvant en être retenues. Un thermomètre connecté à l'extérieur me permet d'élargir la portée spatiale des stimuli reçus à l'intérieur de mon appartement. Un appareil mesurant l'humidité me permet d'élargir mes perceptions en complexité et savoir qu'il peut y avoir une fuite d'eau à l'intérieur d'un mur. Mais nous trouvons tout de même plus adéquat de traiter ces indices comme un cas particulier qu'il faut isoler d'un côté et généraliser de l'autre : ce sont plus des « indicateurs » que des indices. Ils ont en effet un rapport indirect avec la source des

stimuli mais ils ne sont pas interprétés sous le même mode inférentiel. Ils ne sont pas le produit des analogies avec d'autres situations car ils sont tout simplement « normatifs ». Ils fournissent des informations dont j'accepte la véracité sans pouvoir y faire intervenir mes perceptions subjectives ou les connaissances se rapportant aux conventions sémantiques grâce et à travers lesquelles je saisis et organise mes perceptions. Ces informations sont donc « objectives », ce qui pour nous revient à la même chose que « normatives » dans le sens que nous attribuons à ce terme : elles sont vraies indépendamment de tout jugement intersubjectif (et encore moins subjectif) sur la situation. La seule chose pouvant prêter à confusion est que les énoncés normatifs fondés sur des indicateurs peuvent être « traduits » en langage ordinaire. Ainsi, un thermomètre peut me faire dire qu'il fait chaud sans avoir éprouvé la sensation de chaleur, un test de QI peut me faire dire que quelqu'un est très intelligent sans avoir perçu les indices qui me font attribuer de l'intelligence à cette personne. Bref, le type d'information transmis par ces indicateurs ne relève pas des stimuli que je peux percevoir indépendamment de ce que dit l'indicateur.

Ceci nous met donc face à un sujet trop vaste pour l'aborder ici. Les appareils de mesure sont la conséquence technologique des connaissances scientifiques, les indicateurs qu'ils fournissent étant le moyen par lequel la connaissance scientifique produit des représentations générales des situations. Ces représentations réduisent les situations à des faits qui dépendent uniquement des indicateurs et des relations (algébriques ou autres) établis entre eux, le reste des informations étant ignoré. Même les indicateurs se voulant « plus subjectifs » sont normatifs, tel que celui prétendant mesurer la « température ressentie ».

Cependant, et tout en étant de nature normative, les indicateurs produisent, lorsque les unités de mesure entrent dans le langage ordinaire, un effet proche de celui produit par les indices relevant d'une inférence justifiée par l'analogie entre les situations vécues. Les représentations scientifiques ne découvrent pas pour autant les *vrais faits cachés derrière les apparences*. Ce qu'elles font c'est réduire les situations qu'ils abordent à un nombre limité et contrôlé d'indicateurs visant à les traiter comme des situations universelles

dépourvues de toute autre information spécifique. Dans ce sens, ils produisent des situations artificielles³⁴.

Ce qui nous semble pertinent de retenir des raisonnements précédents constitue la quatrième hypothèse de cet essai :

(H4)

Les agents impliqués dans une situation S peuvent interpréter les stimuli perçus :

- a. De façon non inférentielle (données).
- b. De façon inférentielle, moyennant des analogies avec d'autres situations vécues (indices).

Le traitement des stimuli comme indices a deux conséquences :

1. Étendre la situation en extension spatio-temporelle ou en complexité.
2. Produire le désaccord sur le fait auquel on peut réduire la situation.

Les stimuli peuvent être authentiques ou inventés, mais pas vrais ou faux ; ce sont les propositions énonçant des faits appréhendés par inférence qui peuvent être vraies ou fausses.

2.4. Perception directe, mémoire et témoignage³⁵

Jusqu'à présent nous avons principalement concentré notre attention sur les cas « faciles » où deux ou plusieurs agents partageant une situation S énoncent *in situ* des faits à propos de cette situation S. Nous en parlerons comme des « perceptions directes » de la situation. Ce sont ces cas de perception directe d'une situation partagée par deux ou plusieurs agents qui nous permettent de cerner le caractère ontologique de la situation ainsi que de décrire notre traitement des stimuli. Il faut toutefois reconnaître que ce n'est pas dans ces conditions (*in situ*) que la plupart des énonciations de faits se produisent. On parle souvent d'une situation après un changement de situation, c'est-à-dire lorsque la situation réduite à un ou plusieurs faits s'est déjà dissipée : on parle à des gens qui n'ont pas partagé la situation, on croit ce qu'on nous dit à propos des situations que nous n'avons pas partagées, ou encore, on répète ce qu'on entend parfois *comme si* on avait vécu la situation. Mais, tout en acceptant que les cas d'énonciation *in situ* dans des situations partagées par le

³⁴ Ces affirmations pouvant sembler expéditives et assez peu justifiées ici, nous nous permettons de renvoyer au chapitre « Énoncés normatifs » de notre essai *Sur la régularité*, Paris, PUV, 2023.

³⁵ Même s'il ne fait que la mentionner, cette tripartition revient à Lewis (David Lewis, « Elusive Knowledge », *Australasian Journal of Philosophie*, vol. 74, 1996, p. 549-567).

locuteur et l'interlocuteur ne représentent pas les conditions dans lesquelles se produisent la plupart des échanges de propositions, nous ferons l'hypothèse que c'est dans ces conditions d'« énonciation *in situ* » que les membres d'une société acquièrent les connaissances les permettant d'interpréter les stimuli à partir des conventions sémantiques et, par conséquent, à partir de la représentation intersubjective du monde que ces conventions portent et façonnent. Cela ne veut pas dire – précisons-le – qu'une enfant acquiert des représentations parce qu'à chaque fois on lui pointe « du doigt » les choses dont on parle et encore moins qu'une procédure métalinguistique du genre « Ceci s'appelle x » soit la base de l'acquisition. C'est juste que, pour que les enfants s'emparent des représentations langagières, il faut vraisemblablement qu'ils apprennent à faire le lien entre les énoncés entendus et ce qui dans la situation partagée peut être la cause de leurs énonciations. Il y a certainement une résonance empiriste dans cette affirmation³⁶, mais elle ne doit pas être interprétée comme une adhésion à tout ce qui découle de la thèse de la *tabula rasa*.

Il serait souhaitable de mettre un peu d'ordre dans ces différences entre présence ou absence de perception directe ou de partage de la situation, ne serait-ce que pour savoir à quoi nous faisons référence avec le terme « témoignage » et comment nous pouvons parler des situations lorsque nous ne le faisons pas *in situ*. Je demande, par exemple, à mon amie si elle a eu une bonne journée. Elle me répond : « J'ai été un peu débordée, beaucoup de choses à faire » et je comprends (et je crois) ce qu'elle veut dire. Elle a réduit tout ce qu'elle aurait pu dire sur la région spatio-temporelle à propos de laquelle je lui demande des informations en tant qu'agente impliquée au fait « J'ai été un peu débordée ». Je n'ai eu aucun accès direct à la situation dont elle parle mais j'accepte tout de même que le fait qu'elle énonce est pertinent (et vrai, bien entendu) pour parler de cette situation qui pour moi (et pour elle au moment où l'on parle) ne laisse que ce fait comme trace. Voilà un cas élémentaire d'un fait auquel j'accède par un témoignage que je crois avoir de bonnes raisons d'accepter.

³⁶ Avant Locke, Hobbes avait déjà formulé la thèse empiriste de la façon suivante : “The Originall (*sic*) of them [Thoughts] is that which we call Sense (For there is no conception in a mans (*sic*) mind, which hath not at first, totally, or by parts, bien begotten upon the organs of Sense). The rest are derived from that originall”. (Thomas Hobbes, *Leviathan* [1651], éd. Gaskins, John C. A., Oxford, Oxford University Press, 1998, p. 85).

Il ne semble pas y avoir de difficultés majeures dans cette notion de témoignage. Ce qui est moins simple, c'est de comprendre pourquoi je l'accepte comme étant vrai, comme si je pouvais vérifier en quelque sorte les stimuli perçus par mon interlocutrice, alors que ces stimuli n'existent plus. Disons-le plus clairement, en tant qu'unité ontologique il n'existe que la situation actuelle, celle que je suis en train de vivre et à laquelle je n'ai pas encore imposé de limites. En dehors de la situation actuelle, il n'existe que les propositions énonçant les faits auxquels les situations sont réduites (si elles le sont). Comme nous le verrons en détail plus loin (chap. 6), on ne peut pas connaître une situation passée ou future, tout simplement parce que ces situations ne sont que des entités dont on postule l'existence à partir des faits qui portent, pour ainsi dire, leurs traces. Mais cette dernière affirmation semble s'heurter de prime abord à un obstacle pour ce qui est du passé. Je demande encore à mon amie : « Et la réunion dont tu m'avais parlé ? ». Et elle me répond sans à peine réfléchir : « Ça s'est très bien passé, j'ai dit tout ce que j'avais à dire ». Une question s'impose : Où ce fait était-il avant ma question ? Existait-il déjà dans sa mémoire, en tant que fait énoncé ? Ou mon amie est-elle en quelque sorte « revenue » à nouveau dans la situation, pourtant déjà dissipée, pour le trouver ? Nous croyons que les deux processus existent dans la mesure où ils peuvent même entrer en conflit. Les affirmations suivantes de Quine – formulées dans ses propres termes, mais interprétables dans les nôtres – nous semblent, par conséquent, peu justifiées :

En effet, nos données sensibles passées sont généralement passées pour toujours, sauf dans la mesure où elles sont commémorées dans des entités physiques que l'on postule. Sans ces entités conjecturales, et toute spéculation mise à part, nous n'aurions que des données sensibles du passé ; or, *une trace mnémotechnique d'une donnée sensible du passé est quelque chose de trop pauvre pour nous servir à grand-chose. Nos souvenirs actuels sont, le plus souvent, non des traces de sensations passées, mais des traces de conceptualisations ou de verbalisations passées*³⁷.

Nous préférons poser les choses autrement, tout en gardant à l'esprit qu'ontologiquement il n'existe que la situation actuelle. Commençons par stipuler que nous pouvons parler « d'accès à travers la mémoire » à certains stimuli perçus dans une situation S lorsqu'il y

³⁷ W. O. Quine, *Word and Object* (*op. cit.*). Nous citons ici d'après la traduction de Joseph Dopp et Paul Gochet, *Le mot et la chose*, Paris, Flammarion, 1977, p. 26. C'est nous qui soulignons.

a déjà eu un changement de situation. Dit plus précisément, nous pouvons accéder à travers la mémoire à certains stimuli lorsque les faits établis ont déjà introduit des limites à la situation actuelle de façon à laisser en dehors d'elle ces stimuli (on pourrait le dire en termes psychologiques : « Lorsque ces stimuli ne sont plus dans la mémoire de travail »). Or ces perceptions, qui une fois laissées à l'extérieur de la situation sont vouées à disparaître, peuvent être de deux sortes :

1) Les perceptions peuvent avoir déjà donné lieu *in situ*, dans la pensée de l'agent impliqué, à des fonctions propositionnelles, ce qui revient à dire qu'on a déjà énoncé, même si ce n'est qu'« en tête », des faits. C'est dans ce cas que nous retrouvons les « traces de conceptualisation et de verbalisation passées » de Quine. On se souvient donc d'un fait déjà établi sans avoir besoin d'un acte de mémoire récupérant des sensations passées. Ainsi, lorsque je demande à mon amie des précisions sur sa réunion, elle peut juste se souvenir qu'elle s'est dit (avec ou sans forme phonétique) à la sortie de la réunion : « Très bien, j'ai dit tout ce que j'avais à dire » – moment auquel elle a « changé de situation » puisqu'elle a fixé des limites en énonçant le fait auquel elle réduit la situation qu'elle vient de vivre. Ce qui reste donc pour elle de cette situation c'est ce fait. Mais, et c'est le plus important pour nous ici, elle pourra énoncer le fait : « J'ai dit tout ce que j'avais à dire » cinq mois après, *même lorsqu'elle sera incapable de se souvenir* de « ce qu'elle avait à dire » ce jour-là. Nous voyons donc ici comment le fait auquel est réduite la situation est retenu en tant que contenu propositionnel et non pas en tant que souvenir de tout ce qui a été vécu.

2) Les perceptions peuvent rester au niveau des sensations éprouvées dans le continuum hétéroclite de la situation mais peuvent aussi pour autant laisser les « traces mnémotechniques » dont parle Quine, ces traces permettant – sans quitter l'analogie – de remonter l'évocation de la sensation jusqu'à la situation disparue. Nous pouvons alors dire qu'on peut « revivre » de façon partielle et lacunaire la situation visée ou, tout au moins, avoir l'illusion de le faire. Lorsque je suis parti de chez moi et que je me demande si j'ai fermé à clé, je parviens (pas toujours, malheureusement) à établir le fait « J'ai fermé à clé » lorsque j'arrive à déclencher le souvenir d'une sensation, une sorte de flash visuel (ou sonore, ou tactile), même si cette sensation est plutôt un indice d'avoir fermé la porte, comme peut l'être le souvenir visuel des clés dans ma main. Il va de soi que je n'accède

pas à une reproduction de la situation que j'ai vécue, mais je ne récupère pas non plus dans ma mémoire le fait « J'ai fermé à clé » puisque ce fait n'a pas été établi *in situ*. Ce que j'ai fait c'est de revenir, en la découpant du continuum, sur une sensation qui produit l'illusion de « revivre » la situation. Dans ce cas, le fait est constitué pour la première fois alors que la situation était déjà dissipée.

Comme nous venons de le suggérer, ces deux formes d'accès aux situations vécues dans le passé peuvent entrer en conflit, d'autant plus qu'on ne saurait anticiper quand, comment et pourquoi une sensation éprouvée dans le passé, et qui n'a pas été préalablement retenue dans l'énonciation d'un fait, peut revenir à la mémoire. Imaginons que mon amie réponde à ma question sur sa réunion : « Très bien, j'ai dit tout ce que j'avais à dire », mais que l'acte même d'évoquer le fait déjà établi *in situ* lui fait ressentir une sensation jusque-là enfouie dans sa mémoire. Par exemple, elle a accès à ce qu'elle a senti lorsque quelqu'un a fait un commentaire qu'elle a jugé très malencontreux, une sensation qui n'a pas été suffisamment isolée pour donner lieu à l'intention effective de faire une réplique. Cet acte de mémoire peut lui faire « revivre » partiellement la situation de façon à remettre en question les faits auxquels elle l'avait réduite. Mon amie peut alors s'écrier : « Mais non, je n'ai pas tout dit ». Autrement dit, elle peut soudainement trouver que le fait : « J'ai dit tout ce que j'avais à dire » n'est pas celui auquel elle peut réduire la situation³⁸.

Ce processus par lequel on peut « revivre » – toujours entre guillemets – des situations parce qu'on peut ressentir à nouveau les sensations éprouvées ne doit pas être relégué à une place secondaire comme le fait Quine. Non seulement il rend compte de la possibilité de réduire à de nouveaux faits des situations qui ne l'étaient pas et qui sont déjà dissipées

³⁸ Il va sans dire que la littérature, avec Proust en tête, a été la forme de savoir qui a le plus exploré cet aspect de la mémoire. Dans le septième volume (*Le temps retrouvé*) d'*À la recherche du temps perdu*, Proust fournit non seulement une théorie sur le processus qui déclenche l'expérience renouvelée de la sensation passée, mais aussi une théorie de comment cette sensation retrouvée permet de revivre à nouveau la situation de sorte qu'on peut mettre en question les « faits » tels qu'ils ont été retenus dans la mémoire. Du point de vue de la psychologie et des neurosciences, l'analogie la plus reçue pour représenter la mémoire (les souvenirs sont des entités à contenu propositionnel rangés dans les tiroirs d'une sorte de grand fichier à plusieurs couches) rend très difficile de faire la différence entre le souvenir d'un fait (d'un contenu propositionnel) et le souvenir d'une sensation. Il y a eu tout de même des tentatives (par ailleurs commensurables avec les hypothèses de Proust) comme celle de Fuster (Joaquín M. Fuster, *Memory in the Cerebral Cortex*, Cambridge, MIT Press, 1995) visant à réduire les souvenirs au déclenchement par un seul et simple stimulus actuel d'un état des réseaux des neurones ayant survécu dans une situation du passé où ce stimulus, parmi bien d'autres, a été perçu. Nous considérons que notre approche de la mémoire ici est commensurable (voire solidaire) avec celle de Fuster (et, bien entendu, avec celle de Proust).

mais il explique aussi pourquoi deux personnes ayant partagé une situation peuvent, des mois plus tard, être en désaccord sur sa reconstruction en termes de faits à partir des souvenirs des sensations éprouvées *in situ*. On a tous l'habitude d'entendre des choses comme « Non, non. Souviens-toi, ça ne s'est pas passé comme ça », et de voir stimulée chez nous l'évocation des sensations passées qui nous font y acquiescer. Dans ce cas de « reconstruction » – dont le plus complexe et contrôlé serait celui où un tribunal cherche à établir des faits à travers des témoignages stimulés par des questions – a lieu un processus très complexe de convergence permettant d'arriver à ce qu'on considère être « ce qui s'est vraiment passé ». Mais si nous acceptons qu'il ne s'agit que de faits et pas de situations, nous devrions nous résigner à accepter que l'expression « ce qui s'est vraiment passé » ne désigne que « le ou les faits auxquels on peut réduire ce qui s'est passé ». On peut « récupérer des faits », mais on ne peut pas « récupérer des situations ».

Nous espérons que ces quelques remarques seront suffisantes pour la bonne compréhension des notions de perception directe, mémoire et témoignage. Ce qui nous importe avant tout ici c'est de retenir que les agents impliqués dans une situation produisent des énoncés les réduisant à des faits, soit *in situ* soit par un acte de mémoire (du fait déjà énoncé *in situ* ou d'une sensation éprouvée *in situ*). Ces faits, une fois établis, sont la seule chose qui reste des situations déjà dissipées et seront acceptés comme témoignage par ceux qui n'ont pas partagé la situation. Ou, pourquoi pas, par ceux qui, tout en l'ayant partagé, ont tout oublié. Au point qu'on peut concevoir le cas de quelqu'un ayant consigné sur son journal le fait « Aujourd'hui, en réunion, j'ai dit tout ce que j'avais à dire » et de l'accepter bien plus tard comme une sorte d'auto-témoignage de « ce qui s'est passé » sans avoir le moindre souvenir de la situation.

Voici formulé comme notre cinquième hypothèse ce qui nous semble utile de retenir de cette section :

(H₅)

Les agents impliqués dans une situation S peuvent la réduire à un ou plus faits F :

- 1) *in situ*, c'est-à-dire en conditions de perception des stimuli avant qu'il y ait un changement de situation. Une fois le fait établi, la situation sera évoquée à travers et grâce à lui (appelons cela « mémoire propositionnelle »).
- 2) Par un acte de mémoire récupérant des sensations éprouvées *in situ* qui permettent de « revivre » de façon partielle et lacunaire la situation dissipée.

Les faits établis *in situ* et gardés en mémoire « propositionnelle » peuvent entrer en conflit avec les faits établis par voie de mémoire des sensations.

Lorsqu'une personne n'a pas partagé une situation ou lorsqu'elle a oublié les sensations éprouvées et qu'elle n'a pas gardé en mémoire propositionnelle le ou les faits auxquels elle a été réduite *in situ*, cette personne accepte le fait comme témoignage.

On accepte un témoignage dans la mesure où l'on peut concevoir une situation où la proposition serait vraie et l'on peut concevoir une telle situation parce qu'on a partagé des situations permettant une analogie avec celle qui n'a pas été vécue.

Nous avons l'espoir que les chapitres 1 et 2 feront une bonne base pour la suite de notre argumentation. Nous avons jusqu'à présent imposé à la personne lisant cet essai des formulations comme « réduire une situation à un fait » sans lui avoir pour autant donné de bons arguments pour l'accepter. Mais une fois dit ce que nous avons à dire sur la notion de « situation », le moment est venu de commencer à répondre aux questions les plus délicates, parmi lesquelles figurent :

- a) Qu'est-ce que « réduire » une situation à un fait ? Pourquoi « réduire » et non pas « extraire » ou « désigner » ?
- b) Si les situations ne sont pas composées de faits, quelle est donc la relation entre un fait et la situation à propos de laquelle il est énoncé ?
- c) Comment et pourquoi les agents impliqués dans une situation sont d'accord sur le fait auquel elle peut être réduite ?
- d) Comment et pourquoi les personnes prenant connaissance des faits sous forme de témoignage peuvent-elles accepter qu'ils soient vrais, alors que les situations dont ces faits parlent se sont dissipées ?

3. La situation n'est pas un « grand fait » composé de faits plus petits

Nous n'avons pas encore proposé une vraie justification à notre affirmation que le monde n'est pas composé de faits, et encore moins donné une explication à l'impression (évoquée dans l'introduction) que, par rapport à la situation, les faits sont « partout et nulle part ». Commençons par examiner dans ce chapitre l'idée opposée, à savoir, qu'il y a de bonnes raisons pour affirmer que les faits énoncés dans nos propositions sont une unité ontologique (de base, ou pas) et que ce que nous appelons « situations » ne sont que le résultat de l'addition de faits dans le temps et dans l'espace. De là, nous devrions inférer que, même si elle était d'une longueur accablante parce que les faits sont en intersection les uns avec les autres, il existerait une liste des faits contenus dans une région spatio-temporelle quelconque dont les limites, par ailleurs, ne seraient pas difficiles à cerner, puis qu'ils seraient le résultat de l'addition des limites des faits qui composent la région spatio-temporelle, les faits étant eux-mêmes des régions spatio-temporelles « plus petites ». Nous devrions en accepter, toujours du point de vue de la composition de la situation, les conséquences suivantes :

- 1) La relation entre les faits et la situation seraient une relation de partie-tout qui aurait donc les propriétés de toute relation méréologique.
- 2) On pourrait donc concevoir la situation comme une sorte de cadre qui resterait « vide » une fois que tous les faits qui le composent en sont extraits. Et il en va de même si l'on préfère traiter les faits comme des « ingrédients entremêlés ».
- 3) Tout fait figurant sur la liste des faits composant une situation pourrait être énoncé en tant que fait ayant eu lieu. Autrement dit, pour une situation donnée il y aurait une liste de faits, tous énonçables, parmi lesquels on choisirait ceux que sont énoncés.

En réalité, ces trois points feraient de la situation quelque chose de superflu, juste un cadre *ad hoc* pour parler des groupements de faits et dont on pourrait se passer. Mais il se trouve que, même en considérant que les faits sont l'unité ontologique du monde, on ne peut pas

se passer de la référence à une situation. Il se peut que la vérité d'un fait puisse être établie sans besoin de le placer dans une situation, mais ce qui pose un problème insurmontable c'est de comprendre et de justifier, sans faire appel à la situation, pourquoi il y a des faits qui peuvent être énoncés et d'autres dont l'énonciation ne fait pas de sens. Certes, le recours à l'intentionnalité, à l'inférence et à une notion large de « contexte » peut permettre d'établir la « pertinence » de tel ou tel énoncé. Mais pour placer et établir les relations entre le fait énoncé et les intentions, les inférences et le contexte, on présuppose l'existence d'une situation bien plus complexe que la simple addition des faits énoncés ou énonçables. C'est pourquoi nous disons que ce n'est pas simple de se passer de la situation.

Il nous semble aller de soi qu'une fois qu'on adopte notre hypothèse (H₁), c'est-à-dire une fois qu'on accepte qu'un fait n'existe pas en tant que tel avant d'être énoncé, les points (1-3) ci-dessus ne sont pas recevables, puisqu'ils présupposent que les faits sont des régions spatio-temporelles du monde préexistant, en tant que faits déjà constitués, à leur énonciation. Mais ceci n'empêche pas qu'il soit utile de consacrer un chapitre à montrer les faiblesses et les contradictions que ces trois affirmations peuvent produire (même pour ce qui est des conditions de vérité d'un énoncé), d'autant plus que cette discussion constitue le premier des trois pas nous amenant à une définition précise de ce qui est un fait par rapport à une situation et, par conséquent, à la bonne compréhension des propriétés de la fonction propositionnelle qui réduit une situation S à un fait F.

Revenons sur la prémisse sous-tendant l'idée que le monde est composé de faits. Pour l'avancer il faut accorder aux faits un statut ontologique, une place propre dans le monde. Nous avons déjà vu que Lewis ne « voyait pas d'inconvénient » à traiter les faits comme des régions spatio-temporelles. On peut être encore plus explicite et affirmer, comme le fait Bacharach, que les faits occupent le temps d'une façon *grosso modo* analogue à celle des objets matériels occupant l'espace. Ce qui est solidaire avec l'idée que les faits maintiennent une relation partie-tout avec d'autres faits et que l'intervalle de temps qu'ils occupent est une partie du temps occupée par le fait le plus large³⁹.

³⁹ “Events occupy time in a manner at least roughly analogous to how material objects occupy space. They are not, for instance, related to the times or intervals of time at which they occur by containing those times as constituents, or by being true at those times, or ‘obtaining’ at those times (in the way that states or facts may be said to obtain at times or over intervals of time).”

Dans ce raisonnement, il n'y a certainement pas de place justifiable pour notre notion de situation, puisqu'elle n'y serait que « le fait le plus large ». C'est comme dire que la différence qualitative que nous faisons entre fait et situation est dégradée à une simple relation quantitative, d'autant plus que nous ne voyons pas de raison pour supposer, dans cette forme de raisonnement, que « le fait le plus large » possède une quelconque structure. On est donc dans la plus simple des relations méréologiques. Il suffirait par conséquent de trouver des arguments montrant que la différence entre situation et fait est d'ordre qualitative pour mettre en question l'approche méréologique. Pour ce faire, nous allons nous servir d'un critère très simple : étant donnée une situation S, quel est l'énoncé qui peut répondre à la question « Que s'est-il passé ? » (ou « Que se passe-t-il ? »). Ce critère à l'avantage, pas du tout anodin, d'avoir une double portée : l'énoncé répondant à cette question doit être vrai et doit être pertinent, la différence entre vrai et pertinent étant cruciale pour notre sujet. Par exemple, une étudiante à laquelle on poserait la question « Que s'est-il passé ? » à la sortie d'un cours ne va pas répondre « Le prof a parlé » ou « Ma voisine prenait des notes » même si « c'est vrai » que le professeur a parlé et que la voisine prenait des notes. Dans nos termes, seuls les énoncés respectant ce critère à double portée peuvent réduire les situations à un fait.

Nous ne nous attarderons pas trop ici sur la question de la relation partie-tout entre fait et situation dans sa dimension proprement ontologique. C'est un problème qui ne survient pas dans notre approche et qui ne nous semble pas, par ailleurs, avoir de solution. Imaginons des situations à propos desquelles il y a lieu d'énoncer des faits comme « De toute la journée, j'ai croisé trois personnes », « J'ai suivi le cours de la rivière » ou « Tes conseils m'ont beaucoup aidé ». Est-il possible d'extraire ces faits comme parties (en termes méréologiques) de la situation préexistant à leur énonciation en tant que faits ? Cette question nous fait songer à ce qu'on pourrait appeler la « boutade » attribuée à Michel-Ange⁴⁰ : face aux éloges provoqués par son Moïse, il aurait dit : « Je n'ai fait

Events stand in part-whole relations to other events; and, if an event is a proper part of some larger event, the interval of time it occupies is a proper part of the interval of time occupied by the larger event".

Julian Bacharach, "Are Events Things of the Past?", *op. cit.*, p. 385. Comme nous l'avons dit dans une note précédente, l'objectif de cet auteur est de réfuter l'idée que les faits n'existent qu'une fois passés.

⁴⁰ Afin d'éviter un quelconque malentendu, précisons que cette réplique attribuée à Michel-Ange pourrait n'être qu'une déformation de ce qu'il a dit, selon Panofski, à propos de son œuvre *La Nuit* : qu'en réalité, il ne l'avait pas faite mais qu'il l'avait seulement libérée de la pierre (cf. Edwin Panofski, *Idea. Contribution à l'histoire du concept de l'ancienne théorie de l'art* [1924], Paris, Gallimard, 1984, p. 117)

qu'enlever ce qui était de trop ». On ne peut pas nier que ce qui est matériellement le Moïse était déjà dans le bloc de marbre, mais en même temps on sait que le nombre de Moïses pouvant être taillés dans ce bloc était infini. Il en va de même pour le fait comme partie méréologique d'une situation qui, comme le bloc de marbre, aurait été limitée artificiellement. Dans la mesure où l'on n'ajoute rien à la situation, le « fait était déjà là », mais dans la mesure où le nombre de faits qu'on peut énoncer à propos de cette situation est illimité on ne peut pas dire qu'ils occupent tous une place dans une région spatio-temporelle limitée. D'autant plus que des faits différents peuvent être, pour ainsi dire, en intersection les uns avec les autres. Par exemple, le fait « J'ai suivi le cours de la rivière » peut être en « intersection » avec « J'ai fait une balade dans la forêt », « J'ai emprunté un petit chemin à côté de la rivière » et autres.

Vu que le problème de Michel-Ange n'a pas de solution facile et que nous devons avouer qu'il est difficile de parvenir à se représenter mentalement ce que veut dire qu'un fait occupe dans le temps la même place qu'un objet matériel dans l'espace, nous allons nous contenter ici d'aborder deux types de problèmes où la supposée relation partie-tout sera plus facile à cerner de façon intuitive dans l'espace et dans le temps. Autrement dit, des cas pouvant être posés naïvement en termes de partie-tout et qui produisent néanmoins des anomalies du point de vue méréologique.

1. « Parties spatiales » : l'unité et l'ensemble

En termes de relation partie-tout, on doit accepter que le fait « Il pleut » est un fait « large » qui contient un nombre n de fois le fait « Une goutte d'eau est tombée » ; que « Il y a eu un bombardement » est un fait large qui contient n fois le fait « Une bombe est tombée » ou que « La chambre est remplie de mouches » contient n fois le fait « Une mouche est entrée ». Or, on sait bien que dans ces situations (de pluie, de bombardement, d'une pièce remplie de mouches) il n'y a pas lieu d'énoncer comme étant des faits : « Une goutte m'est tombée sur la tête », « Un avion a lâché une bombe » ou « Tu as laissé entrer une mouche ». Cela relève sans doute de la platitude, mais si la relation entre les « petits faits » et les « grands faits » qui en sont composés était strictement méréologique – c'est-à-dire si les faits occupaient une place dans le temps comme un objet dans l'espace –, on devrait pouvoir énoncer les « faits plus petits » en réponse à la question « Que s'est-il passé ? ».

Or, la réponse pertinente s'avère être uniquement celle contenant le terme qui désigne l'ensemble (le fait le plus « large ») : « Il a plu », « On a bombardé la ville », « La chambre est pleine de mouches ». Ce qui nous intéresse ici c'est que du point de vue méréologique on pourrait s'attendre *logiquement* à une sorte de « transitivité » dans les conditions de vérité : ce qui est vrai pour le tout est vrai pour une partie du tout, donc s'il est vrai qu'il a plu, il est vrai qu'il est tombé une goutte d'eau. Cependant, le langage ordinaire ne semble pas accepter cette propriété logique lorsqu'il s'agit des faits énoncés par rapport à une situation donnée. Ce qui ne poserait aucun problème du moment où nous considérons que la différence entre fait et situation n'est pas d'ordre quantitatif mais d'ordre qualitatif, pose un problème si l'on se tient à la dimension quantitative. Face aux trois énoncés prédisant quelque chose de l'unité, on rétorquerait avec une négation : « Non, ce n'est pas une goutte, il pleut », « Non, ce n'est pas une bombe c'est un bombardement », « Non, ce n'est pas qu'une mouche est entrée, il y en a plein ».

Il est par ailleurs facile de réaliser que le problème vient du fait que l'énoncé avec l'unité est interprété comme s'il contenait la quantification « Il existe un seul x » puisque les trois négations précédentes sont apparemment équivalentes à « Non, ce n'est pas une seule goutte », « Non, ce n'est pas une seule bombe », « Non, ce n'est pas une seule mouche »⁴¹. Mais ceci n'est pas une explication, c'est plutôt le problème à expliquer : pourquoi ces énoncés ne peuvent pas être interprétés comme portant la quantification existentielle « Il y a au moins un x » ? En fait, il est extrêmement difficile de trouver, sans introduire des changements substantiels dans la situation, un scénario où les énoncés avec le terme désignant l'unité et seulement l'unité puissent être acceptables, c'est-à-dire vrais et pertinents⁴². Même la théorie pragmatique de la pertinence, telle que Wilson et Sperber l'ont formulée, ne peut pas rendre compte du fait que ces énoncés soient déclarés faux. Leur maxime de la pertinence optimale prévoit certes que dire « Il pleut » donne une

⁴¹ On peut proposer dans la composition formelle de ces propositions (avant d'entrer dans des opérations pragmatiques) une sorte « d'opérateur d'exhaustivité » qui détermine s'il faut interpréter « seulement » ou non. Si l'opérateur est « nié » alors l'interprétation qui s'impose est la plus exhaustive. C'est l'explication avancée par Gennaro Chierchia, Danny Fox et Benjamin Spector, "Scalar Implicature as Grammar Phenomenon", dans Claudia Maienborn, Klaus von Stechow et Paul Portner, *Semantics*, Berlin, De Gruyter, 2012, vol. 3, p. 2297-2331.

⁴² On peut envisager, par exemple, le cas où il pleut, je suis chez moi, avec la fenêtre un peu ouverte, et je dis à quelqu'un dans la même pièce : « Une goutte d'eau est tombé ici (sur mon bureau) ». Dans le chapitre 6, consacré à la « convergence », nous expliquerons la pertinence de ces cas et bien d'autres à partir d'un seul critère général.

information optimale par rapport à « Il est tombé une goutte d'eau », puisque le premier implique le deuxième et pas l'inverse⁴³, mais elle ne prévoit pas que l'énoncé soit traité comme étant faux.

D'autres cas de la sorte sont très faciles à trouver (par exemple, je ne dirais pas « Je vois un arbre » dans une forêt) et, comme nous l'avons dit, ils relèvent plutôt de la platitude. Mais il est possible de trouver des situations un peu plus complexes qui, tout en correspondant au problème de l'unité et de l'ensemble, affichent des facettes plus subtiles et plus révélatrices. Imaginons que j'entre dans une salle où circulent pas mal de personnes et que je vois une (seule) flûte à champagne, placée juste au coin d'une table. L'ensemble des stimuli perçus produisent alors des sensations suffisamment nettes et fortes pour me faire dire : « Cette flûte est au bord de la table, elle risque de tomber ». Mais imaginons à présent exactement le « même fait » comme partie d'un tout et plaçons-le dans une autre situation pareille en tout sauf pour ce qui est de la grande table qui à présent est *toute couverte* de flûtes à champagne. Notre flûte de la première situation est exactement au même endroit, ce qui revient à dire que, en tant que petit fait « occupant une place » dans l'espace et dans le temps, c'est le « même fait ». Or, les stimuli présents dans cette deuxième situation sont bien différents, au point qu'on aimerait dire que je ne vois pas la flûte au bord de la table et que je ne ressens pas le risque qu'elle puisse tomber. Dans les termes strictement méréologiques que nous mettons ici en question, on aurait du mal à affirmer que le fait « Cette flûte est au bord de la table » a disparu. Mais dans nos propres termes, nous n'avons aucun problème pour dire que dans la deuxième situation la flûte ne fournit ni données ni indices permettant d'établir un fait, tandis qu'elle le faisait dans la première.

Ces premiers exemples se rapportant à l'unité isolable dans l'espace et à l'ensemble dont elle serait une partie nous semblent déjà présenter un bon argument pour accorder à la situation des caractéristiques qui ne relèvent pas de la simple addition des faits y occupant une place. La situation ne semble donc pas être un « grand fait » composée méréologiquement de faits plus petits, elle n'est pas divisible en parties portant en elles-mêmes des informations dont l'addition donnerait lieu aux informations fournies par la

⁴³ Deirdre Wilson et Dan Sperber, "Relevance Theory", dans Laurence R. Horn et Gregory Ward (dir.), *Blackwell's Handbook of Pragmatics*, Malden, MA & Oxford: Blackwell, p. 607-632.

situation « en tant qu'ensemble ». Nous constatons, notamment, que les stimuli produits par une situation sont toujours dépendants de tout ce qui est présent dans la situation en tant qu'unité indivisible pour ce qui est de sa réduction à un fait. Nous venons de voir cela pour des cas où l'on pouvait procéder à une division intuitive dans l'espace, sans tenir compte du temps. Les cas suivants, où la division se fait uniquement dans le temps, nous aiderons à consolider et à affiner cette idée.

2. « Parties temporelles » : l'intervalle et l'ensemble

De la même façon que nous pouvons diviser artificiellement une situation en parties spatiales ou « en faits plus petits » que l'ensemble, nous pouvons la présenter comme une succession d'intervalles pouvant être conçus comme des faits plus petits composant un grand fait. Rien ne s'oppose, du point de vue logique, à cette division en parties, mais nous allons voir deux cas qui nous montrent à nouveau que ces faits plus petits peuvent « apparaître » et « disparaître » en fonction de la situation dont ils seraient toujours « une partie ».

Supposons que deux gendarmes surveillant le virage d'une route départementale se trouvent impliqués dans une situation menant l'un d'eux à répondre « Une voiture vient de franchir la ligne continue » à la question « Que se passe-t-il ? ». Ce n'est pas difficile de concevoir quelles sont les données permettant d'établir ce fait de façon claire et nette, d'autant plus qu'il s'agit d'une infraction passible d'amende. Mais prenons à présent ce fait, vrai et pertinent pour ce qui est de cette situation spécifique et faisons de lui l'un des intervalles d'une situation plus complexe quant aux données pouvant être perçues (ou, en termes méreologiques, plaçons-le dans le temps comme un petit fait faisant partie d'un fait plus grand). Les gendarmes assistent à une situation qui, divisée artificiellement en intervalles, serait : une voiture se rapproche du virage, elle fait une petite embardée à droite, puis à gauche, ensuite elle fait encore la même chose mais cette fois l'embardée à gauche et plus forte et la voiture franchit la ligne continue, puis revient à droite, sort de la chaussée et s'arrête au bout de dix mètres. Les gendarmes courent vers la voiture et constatent que la femme qui conduit fait vraisemblablement une crise cardiaque. Nous venons ainsi de diviser la situation vécue par les gendarmes en intervalles pouvant chacun être un petit fait composant un grand fait. Si nous concevons la situation comme la liste

des faits qui la composent, chacun de ces « petits faits » occuperait une place dans le temps, et ceci indépendamment du fait d'être énoncé ou pas. Cela reviendrait à dire : a) que chacun de ces faits peut être énoncé comme réponse à la question « Que s'est-il passé ? », b) que chacun de ces faits, pris isolément, ne peut pas être une bonne réponse à cette question si l'on tient à décrire l'ensemble ou le « grand fait » et c) que l'on ne peut pas répondre à la question avec quelque chose qui ne fasse pas partie de cette liste de faits, sauf s'il s'agit du « grand fait » contenant tous les autres. Or, il est facile de constater qu'aucune de ces trois suppositions n'est correcte.

Ainsi, a) l'un des gendarmes ne peut pas décrocher la radio et dire : « Une voiture a franchi la ligne continue » ou « Une voiture a fait des embardées » bien que ces « faits » sont censés occuper une place dans le temps ; b) Le gendarme peut néanmoins répondre : « Une voiture est sortie de la chaussée » ou « Une femme a fait une crise cardiaque », bien que ces faits ne soient qu'une partie du grand fait ; c) Il peut aussi dire : « Il y a eu un accident », bien que l'on ne puisse pas trouver parmi les intervalles un fait qui pourrait correspondre à l'idée d'accident, ni même trouver les éléments typiques d'un accident. Autrement dit, dans la liste supposant contenir les petits faits composant le grand fait, non seulement il y en a qui ne peuvent pas être énoncés tandis que d'autres peuvent l'être, mais ceux qui peuvent être énoncés ne le sont pas en tant qu'intervalles mais en tant que bonnes réponses à la question « Que s'est-il passé ? » à propos de la totalité de la situation. En termes méreologiques faisant de la différence entre fait et situation quelque chose de quantitatif cela relève presque du paradoxe, notamment parce qu'un petit fait comme « Une voiture a franchi la ligne continue », tout en occupant un intervalle dans le temps, ne peut pas être énoncé. Au point qu'on aimerait dire – si l'on songe à la situation évoquée en tout premier lieu où son énonciation implique une infraction et une amende – que ce fait n'a pas eu lieu. On ne retiendra pas que la femme au volant a commis une infraction et il est fort possible que les gendarmes ne gardent même pas le souvenir du franchissement de la ligne continue. C'est comme si, dans l'ensemble de la situation, ce « fait » restait inobservable.

Voyons, pour finir, un dernier exemple de la même sorte mais encore plus frappant si on l'examine en termes strictement méreologiques. Je prends un vol pendant la période où le port du masque est obligatoire pour des raisons sanitaires, le respect de la norme étant

strictement surveillé par l'équipage de l'avion. Je tiens à suivre la consigne et je mets le masque dès que j'entre dans l'appareil. Or, il se trouve qu'à un moment donné j'ai très chaud et je veux enlever mon pull. Ce faisant, le col entraîne le masque qui reste attrapé à l'intérieur du pull. Juste au moment où je le réalise et que je me hâte de récupérer le masque pour le remettre, un membre de l'équipage passant à hauteur de ma rangée de sièges me regarde et me dit, l'air contrarié : « Monsieur, vous ne portez pas le masque ». Et moi de répondre aussi contrarié que lui : « Mais oui, je porte le masque, c'est que... ». En termes méréologiques, le fait « Vous ne portez pas de masque » a une place dans la situation et devrait donc être déclaré vrai. Et toujours en termes d'un grand fait composé d'intervalles (de petits faits), l'on ne devrait pas pouvoir dire : « Je porte le masque (tout le temps) ». Or, c'est précisément ce que je veux dire, que je porte le masque *tout le temps*. Et il se peut que mes voisins de rangée me soutiennent et disent (pendant que je remets mon masque, par ailleurs) : « C'est vrai, il porte le masque depuis qu'il est entré, je l'ai vu ». Si tout se passe bien, le membre de l'équipage va « revenir » sur les stimuli qu'il a perçus à la lumière de la situation. Mais « revenir » ne veut pas dire qu'il va nier ses perceptions ou se dire qu'il a eu des hallucinations. « Revenir » veut dire que le membre de l'équipage peut arriver (disons pour l'instant, « par cohérence ») à la conclusion que les stimuli perçus ne permettent pas d'établir le fait « Ce monsieur ne porte pas de masque ». Il va sans dire que cette sorte de cas, source facile de quiproquo est souvent exploité dans les fictions pour produire l'effet « Ce n'est pas ce que tu crois ». Nous voyons bien pourquoi.

Ce dernier exemple nous montre que la pertinence et même la vérité de l'énonciation d'un fait n'est pas fondée sur la possibilité de l'isoler comme intervalle faisant partie d'une situation. Le membre de l'équipage a tout d'abord interprété à un moment donné quelques-uns des stimuli qui lui étaient présentés comme étant des données lui permettant d'énoncer un fait qui se rapporte à la totalité d'une situation pouvant être nommée « Ce vol ». Or, il se trouve que ces stimuli (qui, certes, « existent » en tant que stimuli potentiellement perceptibles) ne sont pas interprétables comme information pour énoncer un fait vrai et pertinent. Pour ce qui est de cette situation S, « Vous ne portez pas de masque » n'existe pas en tant que fait, le seul fait pouvant être énoncé étant : « Je porte le masque (tout le temps) ».

Ainsi, l'ensemble des exemples examinés tout au long de ce chapitre, même s'ils peuvent recevoir au cas par cas des explications logiques ou pragmatiques différentes, nous montrent tous la même chose : la situation partagée par les agents n'est pas composée de faits pouvant être isolés en tant que parties. Le ou les faits énoncés pour dire ce qui se passe dans une situation donnée sont vrais et pertinents seulement s'ils capturent la situation en tant que tout indivisible et homogène. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre qu'une proposition réduit la situation S au fait F. Et c'est la raison pour laquelle les faits sont « partout et nulle part » dans une situation, comme nous l'avons suggéré à propos de « Il fait 27 degrés ».

Nous retiendrons cette conclusion comme la sixième hypothèse de cet essai :

(H₆)

Les situations ne sont pas composées de faits. Faits et situations ne sont pas dans une relation tout/partie.

Une situation étant indivisible, elle ne peut être réduite à un fait que si ce fait est vrai et pertinent pour la situation S en tant que tout indivisible et homogène.

Évidemment, cette hypothèse soulève encore des interrogations sur comment et pourquoi cette réduction est possible. Ce n'est qu'au chapitre 5 que nous parviendrons à établir la nature de la relation entre fait et situation et il nous faut, avant ça, consolider une autre conséquence de l'hypothèse initiale.

4. Les faits n'existent pas indépendamment de la proposition

Nous allons à nouveau aborder le problème de façon à éviter la « boutade de Michel-Ange », c'est-à-dire en adoptant un angle que nous pouvons contrôler à travers les conditions de vérité des propositions et la pertinence de leur énonciation et non pas à partir d'une argumentation ontologique. Cet angle sera celui de la performativité, mais en accordant à la notion une extension plus large que celle qui lui est normalement attribuée. Ce faisant, nous visons deux objectifs : le premier, c'est de montrer que la performativité des énoncés ne saurait être limitée aux actes dits « illocutoires », car elle peut aussi se manifester dans leur contenu strictement propositionnel. Le deuxième, c'est de nous servir de ce premier constat comme argument contre l'idée qu'il y aurait dans les situations des faits « objectifs » non formulés derrière l'apparente variété de faits que nous énonçons à propos d'elles. Si nos arguments sont recevables, nous aurons réussi à montrer que les propositions « façonnent » les situations, ce qui revient à dire que les faits que les propositions énoncent ne préexistent pas à leur énonciation.

La notion de performativité introduite par Austin et affinée par Searle⁴⁴ vise ce que nous pourrions appeler la « force illocutoire » des énoncés, quelque chose de différent des contenus propositionnels. Une phrase comme « Je te promets que ça ne se reproduira plus jamais » n'est pas censée décrire ce qui se passe dans le monde indépendamment du locuteur qui l'énonce. L'énoncé même est *ce qui arrive*. Le fait de promettre n'existe que du moment où telle ou telle personne produit l'énoncé, tandis qu'un énoncé comme « Je prends ce sac » fait référence à des éléments présents dans la situation : on peut me *voir* prendre le sac même si je ne dis rien. Ainsi formulée, la notion de performativité trouve naturellement sa place dans notre façon de raisonner puisque, pour nous, l'agent impliqué dans une situation fait lui-même partie de la situation et il n'y a rien de particulier à ce qu'il réduise cette situation à l'énoncé « Je promets... ». C'est déjà une bonne raison pour s'interroger sur le bien-fondé des limites habituellement établies entre ce qui est

⁴⁴ John L. Austin, *How to do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press, 1962 (trad. *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970). John R. Searle, *Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969 (trad. *Les actes de langage*, Paris, Hermann, 1972) et *Expression and Meaning. Studies in the Theory of Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

performatif et ce qui ne l'est pas. Ces limites sont tracées à partir de la différence entre acte illocutoire et acte locutoire. « Acte locutoire » fait référence à l'information que le contenu propositionnel d'un énoncé apporte à l'acte de communication, tandis qu'« acte illocutoire » fait référence à la force que l'énoncé possède pour exprimer, pour ainsi dire, certaines attitudes propositionnelles du locuteur, telles que « croire », « vouloir », « garantir », etc. Austin et Searle donnent chacun un classement apparemment fermé de ces attitudes assorti d'une liste de verbes les exprimant. Or, le propre Austin suggère, dans les deux derniers chapitres de son texte fondateur, que les limites de ce qui est performatif ne sont pas du tout claires. Nous allons creuser un peu cette suggestion dans nos propres termes.

Partons de l'idée déjà évoquée qu'un énoncé performatif introduit dans la situation des éléments qui n'existeraient pas sans l'introduction des intentions de l'agent qui l'énonce, ce qui fait que le contenu propositionnel est seulement interprétable, par rapport à la situation, dans la mesure où l'acte illocutoire est accepté. Ce contenu n'est donc pas vrai ou faux, mais accepté comme élément de la situation, ou pas. C'est pour marquer cette particularité qu'Austin introduit les termes « heureux » et « malheureux » comme termes alternatifs corrélés à « vrai » et à « faux ». Ainsi, l'exemple particulièrement illustratif de Searle « Tu es viré »⁴⁵ nous permet de constater qu'il y a deux façons de l'interpréter selon les éléments présents dans la situation. Soit comme un contenu propositionnel « pur » si, par exemple, l'employée d'une entreprise apprend à l'un de ses collègues – qui reste encore dans l'ignorance – qu'il a été congédié ; soit comme un acte illocutoire si, par exemple, la directrice de l'entreprise fait venir un employé à son bureau et lui dit : « Tu es viré ». Dans le second cas, celui de l'acte illocutoire, le contenu propositionnel « Tu es viré » est contrôlé par une expression tacite (pouvant bien entendu être explicitée) telle que « [Je déclare que] tu es viré ». Le contraste entre les deux situations semble net. Dans le cas « locutoire » (le premier), la proposition « Tu es viré » est vraie ou fausse en fonction des éléments présents dans la situation et qui sont indépendants de l'intention de la personne qui le dit. Dans le second cas, la proposition « Tu es viré » n'est « vraie ou fausse » qu'à partir des intentions (et le pouvoir de les mettre à l'œuvre) de la personne qui la dit. Ainsi, nous pourrions dire que la proposition est rendue vraie parce que la personne le dit et

⁴⁵ *Expression and Meaning, op. cit.*, p. 16.

qu'elle a le pouvoir de la dire. Le plus important c'est qu'il n'y a dans la situation rien d'autre que la force de l'acte qui puisse être, pour le dire en termes classiques, la « dénotation » de la proposition. C'est pourquoi on ne peut pas dire que le contenu propositionnel soit, à proprement parler, vrai ou faux ; il est recevable ou pas. Dans ce cas et en reprenant nos propres termes, l'intention du locuteur est bien plus qu'une donnée de la situation, c'est la seule donnée de la situation rendant possible l'énonciation du fait. Si tous les énoncés répondaient à l'une ou à l'autre de ces deux possibilités les choses seraient plus simples et l'on pourrait toujours dire si un acte de communication relève du locutoire ou de l'illocutoire. Or, il n'est pas particulièrement difficile de se heurter à des cas qui gommement complètement les limites entre les deux choses telles que nous venons de les décrire.

Imaginons la situation suivante : ma femme et moi sommes en train de planifier une sortie au théâtre. Elle me dit : « J'ai acheté quatre entrées : pour nous deux et pour ta mère et la mienne ». Et elle ajoute : « Tu me donneras la moitié, soixante euros ». J'accepte volontiers tout en précisant : « D'accord, comme ça j'invite ma mère et toi la tienne ». Il y a lieu de se poser la question suivante : ce dernier énoncé, « J'invite ma mère et toi la tienne », qui établit sans aucun doute un fait, est-il performatif ou pas ? S'agit-il d'un acte locutoire « désignant » quelque chose « qui arrive » en dehors des conséquences sur la situation de l'acte d'énonciation lui-même ; ou s'agit-il d'un acte illocutoire « produisant » lui-même le référent du prédicat ? Le souci c'est que, d'après les critères établis un peu plus haut, l'on peut répondre affirmativement aux deux termes de l'alternative. Il s'agit d'un énoncé performatif parce que j'ai fait de mes intentions une donnée de la situation dont la force illocutoire est le facteur requis pour pouvoir énoncer « J'invite ». Si je ne le dis pas, ce fait n'arrive pas à exister en tant que fait accompli. Mais en même temps l'énoncé n'est pas performatif, son contenu propositionnel possède une dénotation dans les éléments de la situation puisque, à la limite, on peut « inviter » sans rien dire du tout. Il peut être donc déclaré vrai ou faux, car si l'on regarde de près, il n'y a pas de différence « performative » entre moi qui dit : « J'invite ma mère » et ma femme qui dit à ma mère : « C'est ton fils qui t'invite ».

Qui plus est, sans besoin d'ajouter ou de changer quoi que ce soit dans les éléments de la situation dans laquelle nous sommes impliqués, d'autres énoncés alternatifs sont possibles,

tous illocutoires et locutoires en même temps. Au lieu de « J'invite ma mère et toi la tienne », je peux dire :

- J'invite ta mère et toi la mienne.
- Je t'invite et tu invites nos deux mères.
- J'invite nos deux mères et tu m'invites.

Dans les quatre cas, le contenu propositionnel décrit ce qui se passe dans la situation. Il fait référence à des données présentes dans la situation (c'est donc vrai ou faux) en même temps qu'il introduit dans la situation une force illocutoire qui est le facteur déterminant la forme de ces prédicats. Nous dirons donc que c'est la forme de la proposition qui « façonne » la situation. Mais ce que cet exemple nous pousse à discuter va bien au-delà du problème de la distinction performatif et locutoire. Il nous montre comment le *fait* « Un tel invite un tel » n'existe pas avant d'être énoncé, puisque les mêmes données présentes dans la situation peuvent être « façonnées » comme des faits différents.

Il nous semble incontournable d'examiner la chose un peu plus formellement, même si cela alourdit un peu l'exposé. Et la meilleure façon de s'y prendre c'est de réagir face à une possible objection à notre approche en termes de performativité. Oubliions, pourrait-on nous dire, pour un instant la force plus ou moins illocutoire des quatre énoncés ayant la forme « Un tel invite un tel » puisque l'on pourrait avancer qu'en réalité il s'agit d'un seul « fait » donnant lieu à des versions différentes ; une sorte de « fait-derrière-les-faits » dont l'existence « objective » pourrait être postulée, en confortant donc l'idée que le monde cache sa vérité derrière les différentes versions que nous en énonçons. L'observation semble, tout au moins pour ce cas précis, intuitivement acceptable et met directement en question notre idée que les faits n'existent pas indépendamment des propositions. Raison de plus pour montrer que l'argument est mal fondé.

On pourrait certainement envisager que derrière les quatre faits répertoriés (« J'invite ma mère et toi la tienne », « J'invite ta mère et toi la mienne », « Je t'invite et tu invites nos deux mères », « J'invite nos deux mères et tu m'invites »), il n'y ait qu'un seul fait, celui qui arrive vraiment et qui n'est pas soumis aux variations introduites par l'acte illocutoire puisqu'il n'est même pas soumis aux variations de la forme sujet-prédicat du contenu propositionnel. Un fait existant, donc, indépendamment de la forme des propositions, puisqu'il serait indépendant de leur énonciation. Admettons que ce « fait-derrière » peut

être, de façon approximative : « Deux personnes a payé deux entrées » et que les quatre autres faits en sont, pour ainsi dire, des interprétations performatives superficielles. Une première remarque vient à l'esprit : rien ne garantit que ce soit le « fait-derrière ». Il peut être à son tour l'une des versions superficielles d'un autre « vrai fait » indépendant de toute proposition « A a payé 60€ et B a payé 60€ ». Mais rien n'empêche d'à nouveau chercher un « fait-derrière » que l'on tiendrait pour encore plus « objectif », plus indépendant de celui utilisant le terme *payer*, puisqu'au moment de l'énonciation le prédicat « payer » n'est applicable *sensu stricto* qu'à l'un des agents. Bref, nous nous retrouverions vite dans une régression à l'infini. Mais cette réplique n'est pas concluante, car il suffit de postuler l'existence de ce fait en termes de réalité vs apparence, en assumant que le vrai fait objectif est inatteignable, ce qui ferait de n'importe quel fait énoncé un terme de plus dans la série des versions du « fait-derrière ».

Il vaut mieux aborder la discussion à partir de la réflexion suivante : s'il y a un « fait-derrière », il doit y avoir une relation logique (ou au moins logiquement exprimable) entre le « fait-derrière » et les faits qui apparaissent « en avant ». Quelle serait donc cette relation ?

Admettons, ne serait-ce que par besoin méthodologique, le tableau suivant : le vrai « fait-derrière » dans notre exemple serait « Chacun des deux agents a payé deux entrées ». C'est donc le fait qui arrive « vraiment » (« objectivement », si l'on préfère). Les quatre énoncés contenant le prédicat « inviter » ne seraient que les interprétations performatives superficielles et contingentes que l'on peut faire de ce fait, comme s'il s'agissait de quatre faits différents parlant d'un même fait les précédant dans le temps. Pour qu'un fait comme « Chacun des deux agents a payé deux entrées » puisse être reformulé comme le fait « J'invite ta mère et toi la mienne » ou comme les trois autres possibilités, il doit y avoir quelque chose faisant office de lien, de relation entre les deux propositions, celle avec « payer » et celle avec « inviter ». Ce lien donnant lieu à une sorte d'inférence pourrait être une relation de contiguïté, d'identité ou de causalité. La relation de simple contiguïté est à exclure parce que l'acte de payer et l'acte d'inviter n'apparaissent pas, en termes de nécessité sémantique (« inviter » serait une partie du sens de « payer »), l'un à côté de l'autre comme ils le feraient s'ils étaient dans une relation de partie-tout. On le voit aisément si l'on compare la relation existante, par exemple, entre « marcher » et « bouger

les jambes » ou « être debout ». Une relation d'identité ne serait-ce que partielle est à exclure parce que les actes d'inviter et de payer ne sont ni équivalents ni coalescents. On peut inviter quelqu'un à quelque chose sans payer, et payer quelque chose à quelqu'un sans l'inviter. La seule relation qui nous reste est, en conséquence, la causalité. Et, en effet, c'est toujours possible d'établir intuitivement un lien causal entre payer et inviter. Une inférence comme « C'est moi qui t'invite parce que j'ai payé » semble acceptable. On peut même inverser la relation et dire « J'ai payé parce que c'est moi qui invite » mais cette inférence a une lecture plus précise (payer c'est la conséquence de vouloir inviter) qui ne change pas l'ordre logique selon lequel payer est la condition pour inviter. Quoi qu'il en soit, la relation causale entre payer et inviter qui nous intéresse ici semble être étayée par le contrefactuel correspondant : « Si je n'avais pas payé je ne t'aurais pas invité » et il n'est pas nécessaire d'encombrer davantage l'exposé avec plus de détails.

En reprenant les exemples précis qui nous occupent, il ne semble pas y avoir de difficulté à accepter une inférence causale comme « J'invite ma mère parce que j'ai payé deux entrées », « J'invite ta mère parce que j'ai payé deux entrées », et ainsi de suite. La possibilité de déceler cette relation causale pourrait nous autoriser à associer la relation entre nos deux propositions avec celle pouvant exister entre, par exemple, « Le sol est mouillé » et la cause accessible par inférence « Il a plu » (cf. « Le sol est mouillé parce qu'il a plu » et « S'il n'avait pas plu le sol ne serait pas mouillé »). Une fois admis le bien-fondé de ce parallélisme nous pourrions le mettre *mutatis mutandi* au service de l'argumentation en faveur d'un seul fait (« payer ») derrière les différentes conséquences (« Un tel invite un tel ») qu'on peut lui attribuer. Nous pourrions donc conclure : de même que les propositions comme « Le sol est mouillé », « Le trottoir est glissant » ou « Il y des flaques » ont toutes les trois un « fait-derrière » (« Il a plu ») accessible par voie d'inférence et avec lequel elles ont un rapport causal, nos propositions « J'invité ma mère et toi la tienne », « J'invite ta mère et toi la mienne », etc., ont toutes un « fait-derrière » accessible par voie inférentielle, c'est-à-dire « Chacun des deux agents a payé deux entrées ». Cela reviendrait à réfuter l'idée ici soutenue, à savoir, que nos exemples de « Un tel invite un tel » sont la preuve qu'un fait n'existe pas dans la situation *avant* et indépendamment de la proposition qui l'énonce, puisque le fait « Chacun a payé deux entrées » serait le « vrai fait » dans la situation.

Mais la possibilité de ce parallélisme est fort trompeuse, car une différence majeure sépare la relation établie par voie d'inférence entre « Le sol est mouillé » et « Il a plu » et la relation pouvant être établie entre « Un tel invite un tel » et « Chacun a payé deux entrées ». Une différence qui rend impossible toute comparaison et qui montre que les quatre variations au tour de « Un tel invite un tel » n'ont pas de lien avec un fait-derrière unique. En termes logiques, si « p alors q », si « p alors r » et si « p alors s », il s'en suit que q, r et s peuvent apparaître en relation de conjonction (« q et r et s » est vrai) ou de disjonction inclusive. Ainsi, si « Il pleut » alors « Le sol est mouillé », si « Il pleut » alors « Le trottoir est glissant » et si « Il pleut » alors « Il y a des flaques », il peut être vrai que « Le sol est mouillé et/ou le trottoir est glissant et/ou il y a des flaques ».

Or, si nous procédons de la même manière avec nos propositions répondant à la forme « Un tel invite un tel », il arrive justement l'inverse. Apparemment je peux faire les inférences (en version courte) « Si je paie deux entrées, j'invite ma mère », « Si je paie deux entrées, j'invite ta mère » et « Si je paie deux entrées, je t'invite ». Mais au lieu d'avoir la relation logiquement attendue : « q et r et s » est vrai, on a affaire à une relation de disjonction exclusive : « q ou r ou s » est vrai (étant donné que si « J'invite ma mère et toi la tienne » est vrai, alors « J'invite ta mère et toi la mienne » est faux). Autrement dit, c'est uniquement *le fait de dire* l'une qui rend fausse l'autre, car l'une établit un fait qui ne peut pas être vrai en même temps que l'autre. Il n'y a rien d'autre dans la situation (« derrière » elle) qui détermine le caractère vrai ou faux de chaque proposition. Ce constat nous semble être un argument suffisant pour montrer que les quatre faits « Un tel invite un tel » sont complètement indépendants les uns des autres et qu'ils ne sont pas autant de variations quant à leur « fait-derrière ». Tout simplement, ce « fait-derrière » n'existe pas, comme le prouvent les quatre faits qui sont dans une relation de disjonction exclusive. Le fait apparemment non performatif « J'ai invité ma mère et toi la tienne » n'existe que dans la mesure où il est énoncé. Il est donc performatif.

On peut évoquer, sans trop s'y attarder, d'autres exemples de la sorte. Lorsque je rencontre une personne dans le couloir et que je lui dis « Je t'accompagne », « Je te suis » ou « Je viens avec toi », c'est la proposition formellement locutoire qui détermine comment certaines données présentes dans la situation (dont l'intention) sont énoncées en tant que fait avec des prédicats très différents. De même, si un père dit à sa fille : « Je t'ai acheté

un pantalon » ou « Je t'offre un pantalon » les données présentes dans la situation sont les mêmes, mais l'acte d'acheter et l'acte d'offrir sont bien différents (si je t'achète quelque chose je ne te l'offre pas). Songeons enfin à la situation, si galvaudée dans les fictions, où après quelques échanges l'un des personnages dit : « C'est une menace ? » et l'autre rétorque : « Non, c'est un conseil / un constat / une annonce / un avertissement ».

Toutefois, dire que tout énoncé est performatif, puisque tout énoncé aurait une force illocutoire qui introduit des données explicitement intentionnelles dans la situation, ce serait trop dire ou pas assez. Cela reviendrait à postuler pour tout énoncé n'ayant qu'un contenu propositionnel locutoire l'existence d'une sorte de marque illocutoire tacite du genre « [J'affirme que] p ». Tout compte fait, c'est déjà une porte ouverte par Austin et Searle puisque tous les deux ont respectivement inclus dans leurs classements des actes illocutoires le tiroir « expositif » et le tiroir « assertif ». Cela ne nous apprend pas grand-chose sur le sujet qui nous intéresse ici, puisque c'est comme dire que tout énoncé est le résultat d'une attitude propositionnelle. Il vaut peut-être mieux détacher l'idée de performativité de l'idée d'illocutoire ; la performativité (dans le sens : outre que *dire*, les énoncés *font* quelque chose) aurait alors un sens plus large car elle ferait référence à la possibilité qu'a tout énoncé d'introduire dans la situation des éléments déterminants à l'heure d'établir ce qui arrive, c'est-à-dire à l'heure d'établir les faits. Dans ce sens, tout énoncé « intervient » dans la situation, mais il peut le faire à deux niveaux différents. Dans l'un, l'intention du locuteur d'agir avec son énoncé *intervient comme une donnée (observable) de la situation* et est visée comme l'élément déterminant le fait énoncé à propos de cette situation. Nous avons dans ce cas un acte illocutoire comme celui qui survient lorsque quelqu'un fait intervenir sa volonté de faire une promesse dans une situation qu'il réduit au fait « Je te promets que p ». Les conditions de vérité sont ici particulières, puisqu'elles ne s'établissent qu'à partir de la légitimité accordée à l'énonciateur. Dans l'autre niveau, l'intention du locuteur *n'intervient pas comme une donnée (observable) de la situation*. L'intention ne fait qu'agir sur la réduction des données et des indices de la situation à tel ou tel fait. Dans ce dernier sens, toute proposition peut façonner intentionnellement les éléments de la situation, notamment dans des situations comme celles traitées précédemment où les limites entre le locutoire et l'illocutoire ne sont pas faciles à déterminer. Il faudrait alors parler de performativité « locutoire » dans la

mesure où les conditions de vérité sont toujours établies en termes de vrai ou faux à partir des éléments (autres que l'acte d'énonciation) présents dans la situation. Ainsi, je ne peux pas dire à quelqu'un au téléphone « Je te suis » comme je peux le lui dire en le croisant dans un couloir.

Accepter l'existence de cette performativité locutoire dans l'établissement des faits c'est accepter que les faits – non pas les données ou les indices, mais bien *les faits* – n'existent pas dans les situations avant d'être énoncés, c'est-à-dire que les faits ne peuvent pas exister indépendamment des propositions. Et cela peut soulever une question (voire une protestation) tout à fait justifiée : si tous les énoncés sont, à un certain degré, performatifs et que les intentions des locuteurs agissent sur la façon d'interpréter les données et les indices présents dans les situations partagées, où seraient donc les limites vériconditionnelles de cette capacité performative ? Cela ne reviendrait-il pas à dire qu'un agent impliqué dans une situation peut toujours la présenter « comme ça lui chante » ? Cette question ne sera convenablement traitée qu'au chapitre 7. Contentons-nous pour l'instant du constat que les agents impliqués dans une situation peuvent avoir une connaissance intersubjective très nette de ces limites (nous venons juste de l'entrevoir avec le cas de « Je te suis » dit au téléphone). Rien ne le montre mieux que l'histoire (ou plutôt, la blague) suivante où l'on voit que la performativité peut aller loin, mais pas trop loin :

Un client entre seul dans un bar, s'installe au comptoir et demande au serveur deux whiskies. Le serveur sert les deux whiskies en supposant que le client attend quelqu'un. Mais il voit, assez surpris, que le client boit alternativement des gorgées de chacun des deux verres. Lorsqu'il les a finis, il demande encore deux autres whiskies. Le serveur, avec une pointe d'agacement, lui dit :

– Excusez-moi, monsieur, mais je peux vous servir autant de verres que vous le souhaitez l'un après les autres. Vous n'avez pas à me les demander deux par deux.

– Ah, pardon – réagit le client –, je vous ai peut-être choqué, mais je vais vous expliquer. C'est que j'ai un ami de longue date avec qui je sortais deux ou trois fois par semaine boire quelques verres. Mais le boulot nous a séparé. Je suis venu m'installer ici et on s'est dit que, même si on sortait chacun de notre côté, on ferait un peu comme si on sortait encore ensemble. Donc, dites-vous que c'est comme si je demandais à chaque fois une tournée pour moi et mon ami.

Le serveur, qui non seulement comprend, est touché par le geste et fait même des excuses pour sa réaction. Le client finit par être un habitué et la cérémonie des deux whiskies devient quelque chose de normal.

Au bout de trois mois, le client habituel arrive un soir, s'installe et, anticipant l'action du serveur, lui demande l'air un peu contrit :

- Vous me donnez *un* whisky, s'il vous plaît.

Le serveur ne dit rien d'emblée et sert le whisky. Le client le boit et en demande un autre. Là, le serveur ne peut pas cacher son inquiétude et parle :

- Excusez-moi, monsieur, mais je vous vois demander un seul verre et je ne peux m'empêcher de me faire du souci. Est-ce qu'il est arrivé quelque chose avec votre ami ?

- Ah, non, non. Pas de soucis. C'est que, moi, j'ai arrêté de boire.

Cette histoire montre comment les données présentes dans une situation peuvent être, moyennant le pouvoir performatif d'un énoncé, interprétées autrement que comme des données immédiates. Le premier acte performatif du client fait que le serveur accepte de réinterpréter l'un des deux verres comme un indice de la présence « symbolique » de l'ami du client. Disons que le serveur a assez de connaissances sur les situations symboliques pour accepter qu'un individu puisse agir « au nom de quelqu'un ». Il accepte donc le fait énoncé par le client comme étant une « description » possible de la situation « Il boit deux verres dont un au nom de son ami ». Or, ni le serveur avec toute sa sympathie envers le client, ni personne d'autre peut accepter la seconde tentative performative du client qui prétend qu'il ne boit pas d'alcool tout en buvant le whisky de son copain. On a beau accepter des cérémonies symboliques, cette interprétation ne passe pas et le seul fait acceptable c'est « Il est en train de boire ». Nous voyons ici à l'œuvre la cohérence dont nous parlerons au chapitre 7 et nous voyons, avant tout, comment cette cohérence, tout en tolérant une certaine souplesse pour réinterpréter les données d'une situation, pose des limites intersubjectives nettes à la performativité des énoncés. L'existence d'une performativité locutoire des énoncés n'entraîne donc pas une sorte de toute-puissance de la subjectivité. Tout fait énoncé est contrôlé par l'intersubjectivité, par la force des conventions sémantiques qui la sous-tendent et qui fonctionnent parce que chaque personne peut se mettre à la place de son interlocuteur de façon à anticiper si ce qu'il dit est compréhensible et recevable. Il n'est donc pas question de conclure : « Chacun sa vérité ».

Nous avons ainsi avancé une première réponse à la question des limites de la performativité, mais dans un seul sens. La question complémentaire serait : y aurait-il des énoncés dépourvus de toute sorte de performativité, des situations où l'agent impliqué deviendrait un observateur complètement neutre ne faisant que des constats non intentionnels, *sans aucune conséquence sur la situation elle-même* ? Plus précisément,

peut-on parler de performativité dans le cas des énoncés scientifiques dont la propriété distinctive est justement l'objectivité ?

Notre réponse est la suivante : l'objectivité des énoncés scientifiques ne vient pas de leur capacité à décrire les situations telles qu'elles sont – ce n'est pas envisageable, à notre avis, ne serait-ce que parce que cela voudrait dire d'emblée que ces énoncés peuvent capturer *tout ce qui se passe* dans un instant t – mais des propriétés vériconditionnelles de leur forme. Comme nous l'avons dit au chapitre 2, les énoncés scientifiques réduisent les situations spécifiques à des situations générales où la seule information qui compte est celle fournie par un nombre limité et contrôlé d'indicateurs observables et mesurables entre lesquels on établit un système de relations, si possible algébriques. Vu de cette façon, les énoncés scientifiques, de par leur caractère normatif qui superpose une situation artificielle à celle accessible intersubjectivement, devraient avoir une dimension performative. Et nous ne parlons pas uniquement de la performativité « illocutoire » évidente pour ce qui est des énoncés comme ceux de la macro-économie, qui sont vrais dans la mesure où ils donnent lieu aux actions qui les rendent vrais et qui, si jamais ces actions n'obtiennent pas les résultats escomptés, ne mettent pas en question leur vérité mais leur bonne application. Des exemples comme « La réduction des dépenses publiques est source de croissance » ou « L'augmentation des salaires est cause de chômage » sont assez éloquentes. Il s'agit de cas évidents de performativité illocutoire car leur énonciation découle d'une volonté politique. Il est bien plus intéressant de remarquer que les énoncés scientifiques ont tous une dimension performative *locutoire* dans le sens que nous avons accordé ici à la notion. Les propositions scientifiques façonnent les éléments présents dans une situation donnée de façon à se superposer aux représentations intersubjectives des situations spécifiques de tout un chacun. Leur objectivité réside précisément dans leur pouvoir de façonner les situations pour les rendre « objectives ».

Nous allons le voir à deux échelles. Dans la première, il est question des énoncés scientifiques comme ceux des sciences humaines et sociales qui, tout en représentant des situations de façon générale, ne peuvent pas les réduire à des pures abstractions hors du temps en raison d'une causalité historique dont on ne saurait se dispenser. Nous allons en viser un seul aspect nous semblant suffisamment révélateur de leur dimension performative. La simple énonciation d'un fait historique à partir des indicateurs entraîne –

comme cas particulier de ce que nous avons vu en général au chapitre 2 – un certain découpage des situations. Et les faits entraînant un découpage différent de celui établi par d'autres faits tenus pour vrais peuvent rendre la proposition qui énonce ces derniers fausse, de sorte qu'il ne s'agit plus de faits. Il y a des exemples notables dans l'historiographie, comme les thèses qui s'opposent à voir des changements (plus ou moins abrupts) de situation entre l'Empire Roman et le Moyen Âge et qui prônent plutôt l'évolution graduelle d'une seule situation, sans qu'il y ait, par conséquent, d'événements agissant comme « barrière » entre deux situations qualitativement différentes. Ainsi, Werner⁴⁶ rejette l'existence des faits tels que « La chute de l'Empire Roman » ou « Des invasions barbares » et propose l'existence d'un processus graduel d'implantation et d'ascension sociale dans les provinces de l'Empire des peuples germaniques se percevant eux-mêmes comme « romains ». En refusant qu'il y ait eu un changement de situation à tel ou tel point du temps, il fait « disparaître » de nombreux faits établis à partir de l'hypothèse traditionnelle qui oppose le monde romain au monde du Haut Moyen Âge. Veyne⁴⁷ procède de la même façon lorsqu'il propose un empire « gréco-romain » comme un continuum.

On pourrait s'attarder sur d'autres exemples de « gommage » des limites entre les situations et leurs conséquences sur ce qui peut être gardé ou rejeté en tant que « fait »⁴⁸, mais nous trouvons plus illustratif de nous attarder sur un exemple qui met en évidence de façon limpide le cas opposé, à savoir, comment l'introduction d'un découpage en plusieurs situations là où l'on n'en voyait auparavant qu'une seule peut changer la vérité des propositions énoncées. Dans son livre *The Entrepreneurial State*, Mazzucato⁴⁹ cherche à montrer que la proposition « C'est l'investissement privé qui rend possible l'innovation technologique » est fausse et que c'est la proposition opposée « C'est l'investissement public qui rend possible l'innovation technologique » qui est vraie. Son approche du

⁴⁶ Karl Ferdinand Werner, *Naissance de la noblesse*, Paris, Fayard, 1998.

⁴⁷ Paul Veyne, *L'empire gréco-romain*, Paris, Seuil, 2005.

⁴⁸ Sans oublier des expériences de pensée comme celle proposée par Patrick Boucheron dans *Léonard et Machiavel*, Paris, Verdier, 2008 : si le début de l'ère chrétienne avait été fixé par la passion du Christ au lieu de par son incarnation, les 33 ans de décalage des siècles « produiraient des faits » comme : « Le XIXe siècle devient le grand siècle moderniste et révolutionnaire, englobant largement 1848 et 1917, faisant la part belle aux avant-gardes politiques et esthétiques » (p. 108).

⁴⁹ Mariana Mazzucato, *The Entrepreneurial State: Debunking Public vs. Private Sector Myths*, Anthem Press, 2013. Précisons que l'analyse vise uniquement les États-Unis.

problème peut être aisément formulée dans les termes que nous avons introduits tout au long de cet essai. La proposition « C'est l'investissement privé qui rend possible l'innovation technologique » est la réduction à un fait d'une situation dont la seule limite spatio-temporelle est celle établie par ce qui est vu comme le résultat d'un seul processus. Il est facile de comprendre que les seuls éléments retenus comme indicateurs sont les brevets déposés par les entreprises privées – ce qui se passe avant n'étant pas observé. Présentés de cette façon, comme le résultat (la limite finale, donc) d'une seule situation générale dont on n'envisage même pas l'existence de limites pour ce qui est de son origine, ces indicateurs (les brevets déposés par des entreprises privées) semblent permettre d'énoncer le fait « C'est l'investissement privé qui rend possible l'innovation technologique ».

Or, il suffit de rejeter que les seuls indicateurs pertinents soient ceux de la limite finale d'une seule situation pour que toute la description change. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, toute proposition énonçant un résultat introduit un changement de situation. Et Mazzucato propose d'observer d'autres indicateurs préalables qui imposent, de par leur simple observation en tant que résultats de quelque chose, le découpage de la situation « Apparition des innovations technologiques » en plusieurs situations se succédant chronologiquement, le résultat de chacune étant la condition nécessaire pour l'apparition de la suivante. Pour faire simple, nous pouvons dire qu'il y a au moins, pour ce qui est des innovations technologiques, trois situations qui s'enchaînent : la première situation est délimitée par les indicateurs mesurant les investissements en recherche fondamentale (cela concerne, entre autres, l'aérospatial, l'informatique et la pharmacologie) que seul l'État met en place ; la deuxième situation est délimitée par les indicateurs de l'investissement public et privé sur les premiers projets d'application des résultats obtenus dans la première étape de recherche fondamentale ; la troisième étape est délimitée par les indicateurs mesurant les brevets sur des produits spécifiques commercialisables que les entreprises privées déposent en profitant des résultats obtenus dans les deux étapes précédentes. La relation entre ces trois situations étant causale, il va de soi que sans les résultats de la première il n'y aurait pas de troisième étape. Autrement dit, sans la première phase d'investissement publique il n'y aurait pas de brevets déposés par les entreprises privées. Donc, la proposition « C'est l'investissement privé qui rend possible l'innovation

technologique » est fausse . On ne peut énoncer ce fait – parce ce n’est pas finalement un fait, le seul fait énonçable étant « C’est l’investissement publique qui rend possible l’innovation technologique ». L’aspect le plus frappant de la démarche de Mazzucato est que les éléments qu’elle a retenus comme indicateurs « étaient déjà là », visibles et disponibles pour qui voudrait les voir. Mais la simple disposition à présenter la situation comme étant la seule, au lieu de trois, empêchait de les faire apparaître comme des « faits ». Car pour « les voir », pour les constituer en faits, il fallait envisager *la possibilité* du découpage en plusieurs situations qu’ils introduisent dans le processus menant à l’exploitation commerciale des innovations technologiques. Plus remarquable encore : cette nouvelle façon de présenter les faits semble, même pour ceux qui tiennent à défendre l’hypothèse contraire, difficilement rejetable. On a la certitude que Mazzucato a dit « ce qui arrive vraiment » parce que, pour ainsi dire, la cohérence est de son côté.

Si nous acceptons que la performativité locutoire des propositions réside dans leur pouvoir de façonner les situations (et donc leurs limites) à travers la sélection des éléments permettant de les réduire à des faits, nous devons accepter que les énoncés scientifiques fondés sur des indicateurs comme ceux que nous venons d’examiner sont performatifs, mais aussi, nous devons accepter que cette performativité, comme dans le cas de Mazzucato, peut permettre de façonner les situations en vue de construire des raisonnements plus solides que ceux qui en sortent invalidés. Ce qui est sûr c’est qu’on ne peut pas énoncer un fait lorsqu’on a fait disparaître la situation qu’il est censé décrire.

Il peut sembler toutefois plus difficile de garder la même position par rapport aux énoncés des sciences (de la nature, ou autres) ayant toujours recours à des situations artificielles générales en dehors de toute contingence historique. Ou, dit autrement, par rapport à des propositions qui sont par principe vraies indépendamment de toute contingence matérielle, telles que celles énonçant des « lois de la nature ». Prenons le cas d’une proposition de la mécanique classique décrivant sous la forme d’une équation du deuxième degré la trajectoire parabolique d’un objet ; et, à juste titre, on pourrait nous demander : « En quoi cette proposition (cette équation) serait-elle performative ? ». Si j’observe un mortier lancer un projectile d’un point A à un point B et que je fais les calculs nécessaires pour décrire la trajectoire parabolique du projectile sans besoin de la « mesurer » matériellement, où le côté performatif du calcul serait-il ? En quoi la proposition

scientifique façonne-t-elle la situation du moment où elle est énoncée ? Il va de soi que nous ne parlons pas de la performativité de l'équation du deuxième degré en soi-même, en tant qu'objet mathématique, mais de son utilisation pour décrire une situation spécifique, le tir d'un mortier, à partir d'une situation « abstraite » générale permettant de faire des prédictions sur ce qui arrivera dans tel ou tel cas spécifique.

Appliquée à une situation spécifique comme le tir d'un mortier, l'équation réduit tous les éléments présents dans la situation spécifique aux quelques indicateurs nécessaires pour faire le calcul, le reste des éléments ne comptant plus. Imaginons que je veux toucher avec un projectile un point B à partir d'un point A. Les indicateurs initialement retenus seront la masse du projectile, la force lui étant appliquée, la force gravitationnelle et la distance entre le point A et le point B. Ces quatre indicateurs permettent de calculer le cinquième indicateur, à savoir, l'angle nécessaire pour atteindre le point B. Jusqu'ici, on pourrait dire que les calculs ne font que décrire ce qui se passe lorsque les cinq indicateurs sont mis en relation algébrique. Mais la vérité de la proposition en tant qu'équation dépend uniquement de l'exécution correcte des calculs, et ces calculs dépendent de la possibilité de mesurer correctement les indicateurs. Les calculs dans le cas du projectile sont possibles dans la mesure où l'un des indicateurs, la masse du projectile, est traité *comme s'il s'agissait d'un point*. Ainsi, on ne calcule pas la masse du projectile en tant qu'objet matériel tridimensionnel du monde, puisque ce calcul ne semble pas accessible (on ne peut pas calculer la masse du projectile comme si elle était le résultat de l'addition de la masse de chaque « point » qui la compose, puisque les points mathématiques n'ont pas d'étendue). La conséquence en est que la friction telle qu'elle se produit dans la situation spécifique n'est pas dans l'équation. Cela revient à dire que la proposition mathématique est vraie, telle qu'elle se présente, dans un monde possible où il n'y a pas de friction (et encore moins de vent et de pluie). Pour qu'elle soit vraie dans notre monde actuel – celui où il y a, en outre, du vent et de la pluie, des frictions différentes en fonction de la surface et de la densité de chaque corps –, il faut que je rapproche les conditions du lancement au plus près des conditions de ce monde possible, composé uniquement des indicateurs retenus, où la proposition est vraie. Pour ce faire, il faut que le projectile soit conçu de façon à se rapprocher le plus possible du comportement d'un point possédant sa masse. Plus le rapprochement sera fait, plus les calculs seront « exacts » pour atteindre le point B ; et il

va de soi que j'aurai très peu de chances de réussir les calculs d'une trajectoire parabolique avec une brique ou avec un morceau de bois, malgré la bonne exécution des calculs.

Dans ce sens, toute proposition formelle énonçant des faits du mode actuel, celui rempli de contingences ne pouvant pas être capturées par les indicateurs inclus dans les calculs, est performative dans la mesure où elle entraîne, pour être vraie, des modifications dans la situation spécifique permettant de la rendre vraie. Cela semble par ailleurs aller de soi lorsque l'on accepte que les conditions expérimentales d'un laboratoire, où le nécessaire est fait pour que les indicateurs retenus dans les représentations soient les seuls éléments présents dans la situation, permettent de valider les hypothèses exprimées formellement. Mais c'est moins évident de bien comprendre le lien entre les indicateurs et les situations spécifiques du monde actuel, au point qu'il peut se produire une certaine confusion entre les résultats obtenus par les manipulations permettant d'obtenir les indicateurs et la nature même des situations de notre monde actuel qu'ils décrivent. Cette confusion peut être, certes, naïve mais elle peut aussi être malveillante lorsqu'elle aspire à « changer la réalité » en changeant les indicateurs techniques censés la décrire⁵⁰. Imaginons que quelqu'un conçoit un long entraînement permettant d'obtenir de très bons résultats dans les tests de QI et qui se vante de fournir une méthode pour devenir plus intelligent. Serait-il vu comme un génie ou comme un arnaqueur ? Nous nous trouvons à nouveau face à la question des limites de la performativité, mais dans sa dimension la plus délicate.

Nous espérons avoir donné dans ce chapitre suffisamment d'arguments pour rendre acceptable ce que nous retenons comme notre septième hypothèse :

(H7)

Les faits ne sont pas dans la situation S indépendamment de la proposition qui les énonce. Toute proposition a une dimension performative qui façonne la situation S lorsqu'elle la réduit à un fait.

Cette performativité locutoire est limitée par la cohérence imposée par les connaissances intersubjectivement partagées.

Nous sommes conscients que l'affirmation sur les limites de la performativité ne sera entièrement justifiée que lorsque nous aurons abordé le problème de la cohérence au

⁵⁰ Il est difficile de ne pas songer ici au cas du fabricant de voitures diesel qui « voulait croire » et donc faire croire que ses voitures ne contaminaient pas parce qu'il était parvenu à trafiquer en conditions de laboratoire les indicateurs mesurant les gaz émis.

chapitre 7. Et nous sommes aussi conscients qu'il est temps d'accorder un sens autre que l'intuitif à l'expression « réduire une situation S à un fait F ». C'est le but du prochain chapitre.

5. Le fait comme « qualité » d'une situation

Nous avons déjà reconnu à plusieurs reprises que le terme *réduire* dans l'expression « Une proposition réduit une situation à un fait », c'est-à-dire notre (H₁), exige une explication pour être acceptable. Notre idée que la proposition est une fonction de la situation S au fait F ne sera adéquate et complète que si nous accordons à cette fonction une propriété spécifique autre que celle strictement formelle d'avoir une structure sujet-prédicat qui façonne nos représentations. Bien que le titre même de ce chapitre 5 « vende la mèche », il nous semble souhaitable de reproduire ici le raisonnement qui nous a amené à la conclusion – pas du tout évidente au départ, pas du tout facile à accepter d'emblée – que traiter le fait comme une « qualité » de la situation ou, plus précisément, la qualité à laquelle on peut réduire une situation est la seule façon de surmonter les problèmes posés par les énoncés négatifs et du coup, la seule façon de proposer une alternative à la définition du fait comme région spatio-temporelle du monde. Dans un premier temps, les énoncés négatifs n'étaient pour nous que l'argument définitif – et ils le sont encore – pour montrer que les faits ne sont pas des composants des situations. Mais l'examen des énoncés négatifs nous a montré que pour rejeter définitivement l'idée qu'un fait est une région spatio-temporelle du monde, il fallait expliquer de façon positive ce qu'il était par rapport aux situations. Il ne suffisait pas de dire ce que le fait n'était pas, mais aussi ce qu'il était. C'est à partir de là que l'idée du fait en tant que qualité de la situation a été conçue et c'est pourquoi nous allons attribuer dans ce chapitre aux propositions négatives le rôle d'argument majeur et de fil conducteur à ce propos. Nous verrons ensuite que l'approche des faits en tant que qualités des situations s'avère d'autant plus recevable qu'elle permet de présenter sous un autre jour la question toujours épineuse des conditions de vérité des métaphores. Les énoncés métaphoriques occupent une place quantitativement débordante dans notre façon de parler du monde, alors qu'ils sont souvent traités comme une déviation ornementale par rapport aux énoncés qu'on appelle, sans justification quantitative, « conventionnels ».

5.1. Le problème des « faits négatifs »

Le problème posé par les faits dont les énoncés sont l'expression d'une proposition négative est double. Voici ses deux volets :

1. Le premier se manifeste si nous nous demandons quelle serait la région spatio-temporelle du monde « dénotée » par un énoncé aussi banal que « Ce livre n'est pas à sa place » dit dans une situation où les données accessibles permettent de repérer aussi bien le livre que l'endroit où il est placé. La question est simple à poser : existe-t-il dans la situation des données ou des indices « négatifs », c'est-à-dire qui sont « absents » et dont je parle ?

2. Le deuxième volet apparaît si nous nous demandons comment est-il possible qu'à la question « Que s'est-il passé ? » posée par rapport à une situation spécifique on puisse répondre « Il ne s'est rien passé » et être compris. Il va sans dire qu'il se passe toujours quelque chose dans le monde ou, mieux dit, qu'il se passe toujours un nombre potentiellement infini de choses. Or, une étudiante peut sortir d'une salle de cours et répondre « Rien » à la question « Que s'est-il passé ? ». Il ne suffit pas, nous semble-t-il, d'expliquer en termes d'intentions pourquoi l'étudiante le dit (une affaire de pragmatique, dirait-on). Il faut avant tout expliquer comment est-il possible de le dire et d'être compris.

Il serait souhaitable de trouver une seule solution à cette sorte de double paradoxe touchant aux « faits négatifs » : ils peuvent dire qu'il arrive ce qui n'arrive pas, mais aussi, ils peuvent dire que rien n'arrive alors qu'il arrive beaucoup de choses. Commençons par le premier volet du problème et voyons si ce que nous retenons comme conclusion est directement adéquat pour expliquer le deuxième.

Nous disposons d'un instrument logique, les mondes possibles, et d'un instrument pragmatique, la présupposition, pour expliquer comment les énoncés négatifs peuvent être produits. Ainsi, à la question, bien plus énigmatique qu'elle ne le semble au prime abord : comment puis-je parler de ce qui « n'est pas » ? Nous pouvons répondre :

a) Ma connaissance du monde, mes expériences passées ainsi que les attentes découlant de cette connaissance et de ces expériences me fournissent assez d'éléments pour réaliser qu'une situation spécifique dans laquelle je suis impliqué ne comporte pas les données (ou les indices) que je pourrais y trouver. Voilà ce que nous entendons de façon informelle comme les symptômes de l'existence des présuppositions⁵¹.

b) Ces attentes relevant des présuppositions me permettent d'accéder à un monde possible où, pour ainsi dire, les choses arrivent telles que mes attentes les prévoient. C'est par rapport à ce monde possible que je peux concevoir une proposition « affirmative ». Ensuite, je décris la situation du monde actuel comme celle où la proposition validée pour décrire ce monde possible est fautive. J'énonce donc la négation de la proposition pour qu'elle soit vraie dans le monde actuel.

Sans ces deux « opérations », il n'y a pas de quoi produire un énoncé négatif. Si nous reprenons l'exemple de la situation où je dis « Ce livre n'est pas à sa place », nous verrions que ma connaissance de la disposition des livres – obtenue par expériences spécifiques passées ou par des connaissances générales sur la façon d'organiser les bibliothèques – fait que je m'attends à trouver le livre dans un endroit déterminé. Lorsque je vois le livre ailleurs, ces attentes ne sont pas satisfaites ce qui fait que je conçois de façon automatique un monde possible où le livre est à l'endroit attendu. Dans ce monde possible la proposition « Ce livre est à sa place » est vraie. Ensuite, j'énonce la négation de la proposition « Ce livre n'est pas à sa place » pour décrire le monde actuel (la situation dans laquelle je me trouve impliqué). Il va de soi que les présuppositions peuvent être de nature très différente, ce qui rend l'énoncé négatif plus ou moins accessible à tel ou tel agent impliqué. Si les livres sont placés sur l'étagère par ordre alphabétique, tout un chacun aura la possibilité de dire ou de comprendre que tel livre n'est pas à sa place. Si le classement est, par exemple, par genre, le nombre d'agents en mesure de le dire ou le comprendre se réduit. Si les emplacements obéissent à des critères idiosyncratiques (par exemple, la date de l'achat du

⁵¹ Les définitions formelles proposées pour la présupposition dans la bibliographie sont presque excessives en nombre comme l'on peut le constater à la lecture du chapitre 4 de Stephen C. Levinson, *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge UP, 1983. Nous trouvons particulièrement simple celle de Stalnaker qui envisage la présupposition en tant qu'attitude propositionnelle : “Sentence S presupposes that P iff the use of S would be inappropriate in a context in which the speaker was not presupposing that P” ((Robert C. Stalnaker, *Context and Content*, Oxford, Oxford UP, 1999, p. 7). Par ailleurs, cette définition est à demi formelle puisque, comme le propre Stalnaker le reconnaît, *inappropriateness* n'est pas une notion théorique.

livre), il n'y aura que le propriétaire qui pourra produire l'énoncé. Ce qui compte c'est qu'en absence de toute présupposition personne ne pourra « trouver » l'énoncé : « Ce livre n'est pas à sa place ».

L'explication en termes de mondes possibles et des présuppositions les rendant accessibles est, aimerait-on dire, satisfaisante dans la mesure où elle rend compte de la « source » de l'énoncé négatif, de l'endroit où nous allons « le trouver ». Nous savons au moins comment je peux parler, dans une situation donnée, de ce qui n'arrive pas : je le fais « arriver dans un monde possible » pour pouvoir ne pas le trouver dans le monde actuel. Il n'y a rien à critiquer, d'autant plus que nous n'avons rien dit que l'on ne sache pas déjà. Nous avons ainsi compris comment un énoncé négatif est conçu, ce qui est déjà beaucoup puisqu'il ne va pas de soi que l'on puisse parler de ce qui n'arrive pas. Toutefois, en ce qui nous concerne ici, la difficulté initiale reste la même puisque nous pouvons encore et malgré tout nous poser la même question : la proposition « Ce livre n'est pas à sa place » est *un fait* ? Car un fait c'est quelque chose qui arrive dans une situation. Est-ce que l'on peut dire par rapport à une situation « Il arrive que ce livre n'est pas à sa place » ?

Si un fait était quelque chose occupant une place quelconque dans une situation, quelque chose *qui est* d'une façon ou d'une autre dans une situation, nous arriverions à une sorte d'impasse qui, malheureusement, ne relèverait pas du jeu de mots ou de l'artifice sophistique, même si certaines phrases de Parménide peuvent résonner dans nos questions. Il nous semble certain qu'il ne peut rien y avoir de « négatif » dans une situation spécifique. Une situation est, par définition, ce qui *est*. On ne saurait concevoir dans une situation spécifique des données négatives dans le sens de « absents ». On ne peut pas voir l'absence de quoi que ce soit comme la donnée d'une situation. Imaginons que je cherche une amie dans une soirée et qu'à la suite de plusieurs explorations obstinées je dise, convaincu : « Laura n'est pas là ». Je l'énonce comme un constat, comme un fait qui arrive, alors qu'il n'existe pas la possibilité d'observer de données correspondant directement à « Laura n'est pas là ». Ce que j'ai fait c'est plutôt de voir beaucoup de personnes ou d'endroits vides. C'est cela mes données et mes indices, tous présents dans la situation. Forçons un peu l'exemple afin de mieux étayer l'idée : je veux être sûr et certain du fait que « Laura n'est pas là ». J'attends donc à la porte du local pendant des heures. Je vois des gens qui y entrent et je vois des gens qui en sortent jusqu'à ce que les lumières soient éteintes et les portes

fermées. Je me déclare alors pleinement convaincu que « Laura n'est pas là ». Or, pour être convaincu je n'ai fait qu'observer chacune des personnes qui étaient là et constater que si le local est fermé c'est parce qu'il ne reste personne à l'intérieur. Autrement dit, tout ce qui peut faire dire un énoncé négatif vient des données qui sont traitées dans la situation comme des indices permettant une inférence. Il n'y a rien dans la situation qui soit « négatif ». Qui plus est, une situation ne peut être que « complète ». Entrer dans une pièce vide pour confirmer qu'il n'y a personne ne veut pas dire que j'ai vu l'absence de cette personne dans la pièce. Et il n'est pas simple de se contenter de dire qu'il y a des « vides ». Imaginons que ma salle de cours a la capacité d'accueillir quarante personnes, j'arrive pour faire un cours, je trouve vingt-cinq étudiantes présentes et je dis, sans avoir compté : « Il manque trois personnes » alors qu'il y a quinze chaises inoccupées. Il n'y a pas trois des quinze chaises qui indiquent quoi que ce soit de particulier. C'est à nouveau ce que je vois qui me permet de dire ce que je ne vois pas.

Nous pouvons ainsi dire que ce sont les propositions qui sont négatives, sans qu'il n'y ait rien dans les situations qui corresponde directement (en tant que donnée) au contenu négatif des propositions⁵². Cela consolide, nous l'espérons, notre idée que les faits ne font pas partie des situations mais ne manque pas de soulever encore une question : de quoi parlent les énoncés négatifs, et comment peut-on « voir » dans la situation les faits qu'ils énoncent ? On pourrait envisager la réponse suivante : les énoncés négatifs énoncent des « non-faits » (façon courte de dire « ce qui n'est pas un fait qui arrive »). On aurait donc des propositions correspondant à des faits et des propositions correspondant à des non-faits. Autrement dit, l'énoncé « Laura n'est pas là » ne veut pas dire « Il arrive que Laura n'est pas là » mais « Il n'arrive pas que Laura soit là ». Or, cette réponse, nous semble plus être un expédient contre-intuitif qu'une solution satisfaisante. Tous les usages langagiers manifestent que les énoncés négatifs nous parlent de « ce qui arrive ».

Qui plus est, attribuer cette caractéristique aux énoncés négatifs, dire qu'ils parlent de « non-faits », nous entrainerait à un véritable borbier notationnel. La négation n'est pas uniquement marquée dans les prédicats, elle peut être aussi marquée dans le lexique.

⁵² Les différences qualitatives entre la situation et le fait que nous faisons ici correspondent aux différences faites par Ned Block (*The Border Between Seeing and Thinking*, Oxford, Oxford University Press, 2023) entre « perception » et « cognition ». En général, tous les arguments de Block nous semblent étayer les nôtres même si l'angle d'approche n'est pas le même.

Autrement dit, il y a autant de contenu sémantique « négatif » dans « Il manque trois personnes » ou « Il y a trois absents » que dans « Trois personnes ne sont pas venues » ; dans « Ce livre est mal rangé » que dans « Ce livre n'est pas à sa place ». De même, on dire la même chose avec « Laura est introuvable », « Laura a disparu » ou « Laura est déjà partie » qu'avec « Laura n'est pas là ». Nous ne sommes pas en mesure de démontrer que toute proposition négative (dans le sens de non-p) peut être exprimée par un énoncé ayant une forme affirmative (c'est-à-dire sans l'intervention de l'index négatif *ne...pas* pour nier le prédicat) où le contenu sémantique négatif est uniquement logé dans la forme de certains des mots qui le composent (par exemple, *introuvable*) ou, tout simplement, dans leur interprétation (par exemple, *absent* ou *manquer*). En fait, nous ne voyons pas comment l'on pourrait vérifier une telle généralisation. Mais le simple constat qu'il est apparemment très facile de trouver un équivalent « affirmatif » de n'importe quel énoncé comportant une négation de prédicat (*ne...pas, ne... rien, ne... jamais, etc.*) est raison suffisante pour rejeter la possibilité de faire la différence entre deux types de propositions : celles énonçant des faits (« Il arrive que...) et celles énonçant des non-faits (« Il n'arrive pas que... »). Le seul critère stable serait formel (l'énoncé exprimant la proposition comporte une négation de prédicat) et il n'est pas fiable. De plus, il est facile de trouver des énoncés sémantiquement négatifs comme « Il me manque trois votes » auxquels on ne saurait attribuer la forme « Il n'arrive pas que j'aie trois votes ». Comme nous l'avons dit, l'idée des non-faits est tout simplement contre-intuitive car elle s'oppose aux pratiques du langage ordinaire.

Nous admettons donc que toutes les propositions vraies, qu'elles contiennent ou pas une négation, sont des faits qui arrivent, que les propositions négatives comme « Trois étudiantes ne sont pas venues au cours » veulent dire « Il arrive que... » et que l'usage de la négation pour exprimer ce que les stimuli (données ou indices) présents dans une situation nous poussent à dire relève d'un choix intentionnel. Autrement dit, et telle sera notre hypothèse, face à des données et des indices qui ne peuvent être que positifs (dans le sens qu'ils sont existants et présents) on peut choisir une proposition négative ou une proposition affirmative pour réduire cette situation à un fait.

Cela admis, nous avons fait le dernier pas pour séparer définitivement en termes ontologiques le fait de la situation, pour confirmer que le fait et la proposition vraie sont la même chose et que, par conséquent, le monde n'est pas composé de faits mais de

situations pouvant être réduites à des faits par des propositions. Nous resterions, cependant, dans une position encore fragile si nous ne trouvions pas une solution claire au problème suivant : si, comme le prouvent définitivement les énoncés négatifs, le fait énoncé peut ne correspondre à rien qui *soit* dans la situation, on doit renoncer à l'idée que, d'une façon ou d'une autre, le fait soit « extrait » de la situation ; si nous renonçons (et il le faut si nous ne voulons pas nous contredire) à l'idée que le fait est « extrait » de la situation, nous serons amenés à la conclusion si malencontreuse qu'il n'y a pas de relation entre fait et situation. Comme si la situation, une fois qu'elle a fourni des stimuli, se détachait des faits énoncés à cause d'elle. Nous ne pourrions pas expliquer autrement que par le bon sens pourquoi il y a des limites si évidentes à ce qu'on peut dire ou ne pas dire à propos d'une situation, au moins si l'on veut être compris. Expliquer, par exemple, pourquoi la personne examinant la bibliothèque peut dire « Ce livre n'est pas à sa place » mais pas « Je n'y trouve pas d'annuaire téléphonique ». Une telle conclusion n'étant pas recevable, il nous faut chercher un lien, le type de relation existant toujours entre le fait établi par la proposition et la situation. Une relation nous permettant d'expliquer les particularités des énoncés négatifs mais qui serait aussi valable pour les énoncés de toute sorte.

Nous avons évoqué un peu plus haut la résonance parménidienne de certaines de nos questions. En effet, lorsque nous disons que la situation *est* et que l'on ne peut voir dans la situation que ce qui y *est*, nous sommes en train de dire que la situation ne peut pas *non être*. On peut alors se souvenir des propos bien connus de Parménide : « Tu ne peux, en effet, ni connaître ce qui n'est pas – parce que ce n'est pas accompli –, ni le montrer »⁵³. On est tenté de dire que Parménide avait finalement raison pour ce qui est des situations, bien qu'il confonde malheureusement les situations et les faits. Mais nous sommes loin de vouloir entrer ici dans cette sorte de spéculation. En revanche, l'évocation de Parménide n'est pas inutile si nous songeons à la possibilité d'interpréter « être » comme prédicat existentiel ou comme copule attributive. Cela permet – Platon aurait bien pu le faire – de répliquer que l'on peut bien parler de ce qui n'est pas comme de quelque chose qui est lorsqu'on dit : « Ceci n'est pas blanc ». On y vise une qualité. Et une qualité peut être

⁵³ Ce sont les deux derniers vers de ce que Daniel W. Graham (*The Texts of Early Greek Philosophy*, *op. cit.*, vol. I, p. 212) présente comme le Fragment 2 : οὔτε γὰρ ἄν γνοίης τό γε μὴ ἔδν, οὐ γὰρ ἀνυστόν, οὔτε φράσαις.

énoncée de façon négative si les intentions du locuteur l’y poussent. On peut dire « Tu n’as pas tort » au lieu de « Tu as raison » ou « Ce n’est pas mauvais » au lieu de « C’est bon ». Le plus important c’est qu’une qualité négative comme être « non-blanc » possède une extension cernable, c’est-à-dire qu’elle fait référence à quelque chose qui, d’une certaine façon, appartient à l’objet auquel la qualité est attribuée et qui permet donc de constituer une classe. Ainsi, la qualité « non-blanc » a pour extension potentielle tout objet matériel auquel l’on peut attribuer une couleur, cette couleur étant différente du blanc. Ce qui revient à dire que je peux savoir s’il y a lieu d’utiliser l’expression « non-blanc » pour tel ou tel objet, parce que je peux savoir si l’objet appartient à l’extension de l’expression « non-blanc ». Je peux donc *désigner* ce qui *est* en disant une qualité qu’il ne possède pas, c’est-à-dire ce qu’il n’est pas.

Serait-il adéquat de voir sous cet angle la relation entre une situation et le fait ou les faits énoncés à leur propos ? Tout au moins, il n’y a rien qui semble s’y opposer. À commencer par la simple raison qu’il n’y a pas de définition évidente de ce qui est une qualité, ne serait-ce parce que l’approche à la notion peut être aussi bien relationnelle que substantielle. Le maître incontesté des définitions qu’est Aristote s’en sort passablement bien à l’heure de définir le terme, lorsqu’il dit que « la qualité indique, d’emblée, la différence de la substance » (τὸ ποιὸν λέγεται ἓνα μὲν τρόπον ἢ διαφορὰ τῆς οὐσίας)⁵⁴. Une petite considération linguistique s’avère ici pertinente pour mieux comprendre la définition d’Aristote : ποιὸν est, comme le calque latin *qualitas* introduit par Cicéron, un dérivé nominal de l’adjectif correspondant au français (*le*) *quel*. Littéralement les termes latin et grec veulent donc dire quelque chose comme la « quelle-ité ». Remarquons que la notion de « qualité » est, dans ce sens, relationnelle et non pas substantielle. De même, lorsqu’il s’agit d’en donner une définition générale, Locke se borne à dire que la qualité est le pouvoir de produire une idée dans notre esprit⁵⁵, ce qui relève plus de la relation que

⁵⁴ Livre Δ, chap. 14. [1020a]. Nos citons par Aristote, *Métaphysique*, texte établi par Werner Jaeger, Oxford, Oxford University Press, 1957. Dans la traduction de Jules Barthélemy-Saint-Hilaire revue par Paul Mathias (Paris, Presses Pocket, 1991) on lit : « Le mot de Qualité, en un premier sens, indique *la différence essentielle* ». Le problème de cette traduction, malgré son apparente justesse, c’est que le terme « essentielle » est chargé d’un contenu pouvant être anachronique.

⁵⁵ “Whatsoever the mind perceives in itself, or is the immediate object of perception, thought, or understanding, that I call *idea*; and the power to produce any idea in our mind, I call quality of the subject wherein that power is”. John Locke, *An Essai Concerning Human Understanding*, London, Bodleian Library, 1706, 5^e édition, Livre II, chap. 8, §8.

de la propriété substantielle. Les choses deviennent moins claires, car orientées vers l'approche substantielle, une fois que Locke introduit la plus que glissante différence entre qualités primaires (comme l'étendue) et secondaires (comme la couleur) ou qu'Aristote cherche à préciser en disant : « On entend, dans un second sens, par Qualités les modifications des substances mises en mouvement : je veux dire, la chaleur, le froid, la blancheur, la noirceur, la légèreté et la pesanteur », pour après y inclure aussi la vertu et le vice, le bien et le mal⁵⁶.

Ce qui est pertinent pour nous, outre l'approche relationnelle de la notion de « qualité » (la « quelle-ité », « ce qui fait la différence entre une chose et les autres), c'est que certaines caractéristiques triviales de la relation entre une qualité et l'objet auquel elle est rattachée se retrouvent dans la relation entre un fait et la situation à laquelle il est rattachée :

1. La qualité ne peut pas être considérée comme une partie de l'objet auquel elle est attribuée. Une fois que l'on attribue la qualité, elle porte de façon homogène sur l'objet en tant que totalité et caractérise la totalité de l'objet et non pas des parties pouvant en être extraites. Lorsque je dis que les plantes sont vertes, je leur attribue la qualité d'être vertes sans qu'il soit nécessaire que chaque partie d'une plante donnée soit verte. Il en va de même, lorsque je dis que quelqu'un est chauve ou qu'un fruit est abîmé. Cela correspond visiblement à ce que nous avons exposé dans notre chapitre 3 à propos des situations et des faits (cf. l'exemple du masque dans l'avion et celui de la ligne jaune dans l'accident) et, plus précisément, à ce qui a été établi dans la deuxième partie de notre (H₆) : « Une situation étant indivisible, elle ne peut être réduite à un fait que si ce fait est vrai et pertinent pour la situation S en tant que tout indivisible et homogène ».

De façon encore plus générale, rappelons-nous l'idée intuitive qu'un fait est « partout et nulle part » dans la situation, idée évoquée à propos d'énoncés comme « Il fait 27 degrés » et qui convient parfaitement aux énoncés négatifs comme « Laura n'est pas là » ou « Il manque trois personnes ». Songeons, par exemple, à la situation suivante : je suis en train d'écrire un livre et je constate qu'au bout de trois mois j'en ai écrit 90 pages. Je peux réduire la situation au fait : « J'ai écrit une page par jour » alors qu'il n'y a pas un seul jour où j'ai écrit une et seulement une page. Il y a des jours où je n'ai rien écrit et d'autres où

⁵⁶ *Ibid.* [1020b].

j'ai écrit trois ou cinq pages. Voir ce fait comme une qualité concernant la situation de façon homogène est la façon la plus raisonnable d'expliquer pourquoi l'énoncé est vrai, sans besoin de faire appel aux spécificités référentielles des énoncés statistiques. Il en va de même pour les qualités des objets. On n'a qu'à observer la « distribution » sur l'objet concerné des qualités comme « C'est carré » ou « C'est grand » ou, de façon encore plus claire, à des exemples comme « C'est important » ou « C'est solide », pour constater qu'il s'agit de la même sorte d'homogénéité.

2. La qualité peut être tenue pour plus ou moins « objective ». Nous retrouvons ici la différence faite par Locke et souvent mentionnée entre qualités primaires, comme l'étendue ou la composition, et qualités secondaires, comme le goût ou la couleur. Les qualités primaires seraient inhérentes aux objets et indépendantes des perceptions qu'elles déclenchent (ou des idées qu'elles produisent, dans les termes de Locke), tandis que les secondaires sont des sensations produites par les qualités primaires sur la sensibilité particulière de l'observateur. Il va de soi qu'une telle différence est fragile ; distribuer les étiquettes « primaire » et « secondaire » entre les qualités n'est pas une tâche facile. Mais ce n'est pas le problème du classement qui nous intéresse à l'heure d'établir le parallélisme entre la relation qualité-objet et la relation fait-situation. Nous visons plutôt l'intuition sous-jacente qu'il y a des qualités plus ou moins évidentes, ce qui les rend plus ou moins indiscutables.

Nous voudrions attirer l'attention sur le constat que les faits, mais aussi les qualités, se prêtent à cette évaluation en termes d'évidence. De même que nous avons l'impression que la forme carrée est dans l'objet même et qu'elle n'est pas soumise à discussion, nous avons l'impression que le fait « Une personne est tombée en traversant la rue » est une évidence hors discussion. En revanche, nous avons l'impression que pour un objet la qualité d'être fragile n'est pas en elle-même dans l'objet, dans le sens où la fragilité n'a pas de correspondant directement observable. Elle se base sur des inférences faites à partir d'autres caractéristiques. De même, nous rencontrons des faits comme « Les voisins sont de retour » établis parce qu'on entend des bruits dans l'appartement d'à côté. Nous voyons ainsi que tant les qualités que les faits peuvent susciter soit un accord complet soit un désaccord plus ou moins tranché.

Dans notre chapitre 2, nous avons avancé l'explication –encore partielle, bien sûr – de l'accord et du désaccord comme la conséquence de traiter les stimuli comme des données dont l'interprétation est directe ou comme des indices dont l'interprétation exige des inférences. Si deux personnes entendent des bruits à l'extérieur de leur appartement et qu'elles traitent toutes les deux ces stimuli comme des données, cela peut faire dire à l'une d'elles : « Il y a des bruits à côté », fait sur lequel l'accord sera vraisemblablement complet. Mais si l'une d'elles interprète ces stimuli comme des indices, elle pourra dire, par exemple : « Les voisins sont de retour », fait pouvant susciter le désaccord. Il suffit, par conséquent, que ce qui est traité comme donnée par tout un groupe soit traité par quelqu'un en particulier comme un indice déclenchant une inférence fantasque pour qu'un désaccord se manifeste par rapport à ce qui semble le plus « évident » du monde. Par exemple, quelqu'un peut se croire très perspicace et interpréter certains stimuli d'une situation comme indices lui permettant de dire, à l'encontre de tout le monde : « Non, cette personne n'est pas tombée, elle s'est jetée exprès par terre parce qu'elle voulait se faire écraser par une voiture ». De même, quelqu'un peut manifester le désaccord face à l'attribution de la qualité « être carré » à un objet en alléguant qu'il s'agit d'une illusion optique, qu'il y a toujours un biais dans le point de vue ou que ce n'est pas le cas dans une géométrie sphérique. Ces désaccords quant aux faits nous semblent excentriques parce que nous y voyons une interprétation détournée de certains stimuli pour en faire des indices permettant des inférences extravagantes, c'est-à-dire des inférences que les connaissances partagées par notre société rejettent. En revanche, d'autres cas de désaccord nous semblent plus acceptables, voire difficiles à trancher. Ainsi, rien de plus acceptable que la réaction « Non, ce ne sont pas les voisins qui sont de retour, le bruit vient d'ailleurs ». Ou, pour ce qui est d'une qualité, « Non, ce n'est pas fragile, c'est bien plus résistant que tu ne le penses ». Autrement dit, nous acceptons plus facilement le désaccord lorsque nous traitons nous-mêmes les stimuli comme des indices que lorsque nous les traitons comme des données. Nous trouvons donc les mêmes manifestations d'accord et désaccord dans les qualités et dans les faits. Et nous pouvons fournir, grâce à la différence entre données et indices, une explication valable tant pour les faits que pour les qualités sans faire appel aux notions d'objectivité et de subjectivité, toujours confuses lorsqu'elles aspirent à capturer ce qui existe ou non « dans la réalité », indépendamment du sujet qui perçoit. Nous nous

permettrons par ailleurs d'insister sur l'idée que la différence entre données et indices réside uniquement dans l'accès à l'interprétation des stimuli : direct pour les données, inférentiel pour les indices.

3. Lorsque l'on attribue une qualité à un objet, on cherche à caractériser cet objet en choisissant la qualité qui nous semble la plus pertinente pour cette caractérisation (cf. la « différence essentielle » dont parlait à juste titre Aristote). Dire qu'un objet est fragile ou qu'il est carré entraîne un choix, une sorte de hiérarchie tacite, entre beaucoup d'autres qualités pouvant lui être attribuées. Il en va de même lorsque nous voulons dire ce qui arrive dans une situation spécifique. Les faits et les qualités ne sont pas exclusifs et ne comportent pas non plus une liste fermée par rapport à la situation ou à l'objet dont ils sont énoncés. La liste est potentiellement infinie, ce qui n'est que la conséquence logique de ce que nous avons vu dans les chapitres précédents.

Parmi tout ce que nous pourrions énoncer comme fait par rapport à une situation, nous retenons le fait qui nous apparaît comme le plus adéquat pour répondre à la question « Que se passe-t-il ? ». Il peut y avoir entre les agents impliqués une convergence complète quant à la pertinence de choisir telle ou telle qualité pour décrire un objet ou tel ou tel fait pour décrire une situation, bien que cette convergence ne soit jamais acquise puisqu'une situation peut être réduite à plusieurs qualités. Expliquer cette convergence nous semble, par ailleurs, bien plus difficile que d'expliquer le désaccord et nous y reviendrons dans le chapitre 7. Pour l'instant, nous nous contenterons de signaler ici ce troisième parallélisme.

Comme nous l'avons dit, rien ne semble s'opposer conceptuellement au traitement des faits comme qualités. Et les trois arguments favorables que nous venons de présenter nous semblent suffisamment convaincants pour accorder au terme *réduire*, de notre expression « Une proposition réduit une situation à un fait », le sens : attribuer à la situation une qualité qui semble être la plus pertinente pour répondre à la question : « Que se passe-t-il ? ». Un fait est donc la qualité à laquelle on peut réduire une situation grâce à une proposition qui donne au fait sa forme sujet-prédicat. « Réduire » n'entraîne donc pas l'idée d'« extraction » ou de « suppression » mais plutôt l'idée de « sélection » parmi la liste potentiellement infinie des autres qualités que l'on pourrait attribuer à une situation

spécifique et que l'on exclut, par conséquent, comme qualités pertinentes pour être énoncées. Il ne serait pas trop difficile de donner un air plus formel à cette hypothèse en concevant, par exemple, une notation traitant toute situation comme un objet S auquel on attribue une qualité F (pour *fait*) pour un intervalle de temps T, dans la mesure où rien ne stipule que les qualités soient permanentes dans les objets qui les possèdent, ni que les objets qualifiés ne soient pas eux-mêmes éphémères. Mais nous appesantir sur une telle notation n'apporterait rien de plus.

Nous devons encore vérifier si le raisonnement précédent et la conclusion à laquelle il nous a amené nous permettent de mieux comprendre le deuxième volet du problème posé par les énoncés négatifs, à savoir, la possibilité de répondre « Rien » à la question « Que s'est-il passé ? », alors que nous savons qu'il se passe toujours quelque chose. Si nous acceptons que le fait ne soit pas quelque chose que l'on extrait d'une situation, mais une qualité que l'on retient comme celle qui nous semble la plus pertinente pour caractériser la situation en tant que tout homogène, nous ne voyons plus de paradoxe quant à la possibilité de dire « Il ne s'est rien passé » à la sortie d'un cours, ou « Il ne se passe rien » lorsque l'on tente de réanimer une personne qui est en train de mourir. C'est comme si l'on disait, formulé directement en termes de qualité, dans le sens le plus trivial du terme : « Ce qui se passe n'est rien ». En revanche, ces énoncés posent encore un problème quant à leur « source » et à l'accord qu'ils peuvent trouver pour être retenus comme la chose la plus pertinente à dire par rapport à une situation donnée. Il n'est pas toujours aisé d'expliquer en termes de mondes possibles et de présuppositions rendant ces mondes accessibles comment et pourquoi l'énoncé « Il ne s'est rien passé » est conçu. Tout au moins, les éléments que nous avons avancé un peu plus haut pour les propositions négatives comme « Laura n'est pas là » n'y sont pas facilement retrouvables. Quelles seraient les présuppositions fournissant les éléments nécessaires pour produire par rapport à un monde possible la proposition « Il se passe quelque chose » pour ensuite énoncer sa négation dans le monde actuel ? Nous pouvons certes entrevoir une réponse pour tel ou tel cas. Par exemple, je suis en train de regarder un match de football et à la question « Que se passe-t-il ? » je réponds « Il ne se passe rien » parce que j'ai conçu dans un monde possible que l'une des équipes marque un but. Mais cette explication est trop partielle et lacunaire car elle ne rend pas compte de toutes les informations pouvant être décelées dans l'énoncé « Il ne se passe

rien ». Il nous manque quelque chose de plus général dont découlerait ces justifications ponctuelles. Mais ce n'est qu'au chapitre 7, celui sur les notions de convergence et de cohérence, que nous proposerons une explication générale pouvant répondre notamment à la question : Comment se fait-il que plusieurs personnes, avec des attentes et des présuppositions différentes, puissent s'accorder pour dire « Il ne s'est rien passé » à propos d'une situation donnée ?

Ce qui nous reste à faire dans ce chapitre c'est de montrer que l'hypothèse du fait en tant que qualité d'une situation a des extensions intéressantes.

5.2. Analogie, comparaison et métaphore

Je lis qu'un soldat a dit : « Nous savons qu'un missile peut avoir notre nom écrit sur lui ». Il semble avoir établi un fait : ce qui arrive selon lui au combat. Il l'a fait à travers un énoncé qu'on dira « métaphorique ». Si l'on me pose la question de s'il dit vrai, je peux répondre oui ou non, puisque je comprends parfaitement ce qu'il dit. Je pourrais répondre qu'en ce qui me concerne l'énoncé est faux, mais je ne le trouve pas faux parce que je sais que les missiles ne portent pas écrit sur eux le nom des personnes qu'ils tuent ; je le trouve faux parce que je ne crois pas à cette sorte de déterminisme relevant du *fatum*.

Un médecin me dit : « Votre maladie dépend en grande partie de la loterie génétique ». Il énonce aussi un fait en se servant d'une métaphore et je peux trouver, cette fois, qu'il dit vrai, même si je sais bien que je n'ai pas participé à une loterie pour gagner mon ADN.

Nous pouvons donc accorder une valeur de vérité à un énoncé métaphorique selon qu'il nous semble adéquat ou non pour être dit par rapport à une situation donnée, et ceci indépendamment des particularités ou originalités qu'il peut manifester quant à la sélection des termes qu'il contient. En réalité, ce qu'à notre avis on appelle, à tort, le « sens littéral » d'un mot ou d'une expression n'entre pas en ligne de compte pour ce qui est de la vérité d'un énoncé. Si pour « sens littéral » on entend quelque chose comme « le vrai sens hors contexte » d'un terme ou d'une expression, le respect ou non de ce sens littéral n'y est pour rien à l'heure de trouver un énoncé vrai et pertinent par rapport à une situation. Si en revanche, le sens littéral d'un terme c'est ce que le terme veut dire (par contraste avec un autre terme), tout usage d'un terme est littéral.

Il nous semble ainsi que Davidson a tout à fait raison lorsqu'il affirme que la métaphore « est quelque chose qui est produit par l'emploi imaginatif des mots et des phrases et elle dépend des significations ordinaires de ces mots et par conséquent des significations ordinaires des phrases dont elles font partie »⁵⁷ – ce qui revient à dire que l'énoncé métaphorique veut ni plus ni moins dire ce qu'il dit « littéralement »⁵⁸. Dans nos propres termes, nous dirons que ce que nous appelons « métaphore » n'est qu'une possibilité, parmi d'autres, pour formuler la qualité à laquelle réduire une situation. Comme nous l'avons déjà dit à plusieurs reprises, la situation fournit les données et les indices qui sont à l'origine de la proposition qui énonce le fait mais, la relation entre le fait et la situation étant celle d'une qualité, il n'y a rien qui impose que la proposition contienne des termes correspondant directement aux données et aux indices agissant comme stimuli. Ce que nous avons bien constaté pour les énoncés négatifs est ainsi directement applicable aux métaphores qui ne font que renforcer l'idée qu'énoncer un fait c'est énoncer une qualité de la situation, celle qui nous semble représenter le mieux la situation comme un tout homogène. Les métaphores ne sont pas un cas périphérique ou différent ; si elles ont une particularité, ce serait celle de montrer mieux que tout autre énoncé la nature qualitative de la relation entre le fait et la situation⁵⁹. Cela fait, du coup, des énoncés métaphoriques quelque chose de trivial : des énoncés affichant les caractéristiques inhérentes à tout usage du langage pour parler du monde et non pas celles d'un usage « dévié »⁶⁰.

Mais il serait tout de même utile de trouver une façon de nous représenter, dans les termes de cet essai, ce qui fait des métaphores quelque chose d'inhérent au fonctionnement du langage tout en affichant des particularités qui ont davantage poussé à les traiter dans leur dimension artistique que dans celle qu'elles occupent dans le langage ordinaire. D'autant plus que cela nous permettra de faire la différence entre les métaphores et une autre forme

⁵⁷ Donald Davidson, « Ce qui signifient les métaphores », dans *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation* [1984], traduction de Pascal Engel, Paris, Jacqueline Chambon, 1993, p. 352.

⁵⁸ « Les métaphores signifient ce que les mots, dans leur interprétation la plus littérale, signifient, et rien de plus » (*ibid.* p. 350).

⁵⁹ Nous tenons à remercier Bianca de Peppo, étudiante du cours du Master de Philosophie de l'université Paris 8 où nous avons exposé pour la première fois les idées de cet essai, d'avoir attiré notre attention sur l'importance des métaphores pour l'hypothèse du fait comme qualité.

⁶⁰ Cette position n'a rien d'original notamment depuis l'apparition du livre de George Lakoff et Marc Johnson, *Metaphors We Live By*, Chicago, The Chicago University Press, 1980.

de rendre compte d'une situation : la comparaison – les comparaisons et les métaphores étant pour nous (comme pour Davidson) deux choses différentes⁶¹.

Lorsqu'un agent est impliqué dans une situation, cette situation est, par nécessité, quelque chose de nouveau, puisque chaque situation est unique ; elle ne peut pas se répéter telle quelle. Or, l'agent, pour pouvoir en avoir une représentation, projette sur la situation actuelle les connaissances qu'il a acquises grâce à d'autres situations vécues. Ces connaissances seront fixées notamment grâce au vocabulaire de sa langue de sorte qu'il peut savoir si une expression utilisée dans telle ou telle situation déjà vécue peut être utilisée par rapport à la situation actuelle, celle qu'il est en train de vivre. Les différentes situations vécues formeraient ainsi des « familles de situations » pour lesquelles il y a lieu d'utiliser telle ou telle expression (mot ou phrase). Le lien entre les membres d'une famille de situations ne peut être qu'une relation d'analogie. Étant donnée la situation actuelle, pour la réduire à un fait, je l'associe par analogie à d'autres situations déjà expérimentées moyennant les expressions que j'ai déjà appris à utiliser pour produire des propositions, que ce soit en pensée ou en discours⁶².

Cela veut dire que l'analogie entre situations est toujours à l'œuvre et que nous pouvons supposer que, étant donné le caractère indivisible de la situation en tant que telle, l'analogie se produit entre des situations perçues comme un tout homogène. Autrement dit, le rapport analogique entre situations est qualitatif et pas quantitatif. Il va nous falloir simplifier un peu les choses pour mieux suivre le raisonnement : lorsque je me trouve dans la situation actuelle S_{ACT} , je cherche une situation déjà vécue me permettant d'avoir une représentation de S_{ACT} , cette situation vécue faisant partie d'une famille de situations. Chaque fois que ce processus a lieu, une fois la S_{ACT} dissipée (ce qui arrive du moment où il y a un changement de situation) sa représentation s'ajoutera à cette famille de situations qui a servi à la représenter.

⁶¹ Plus précisément, Davidson s'oppose à l'interprétation des métaphores comme des comparaisons elliptiques (*op. cit.*, p. 362).

⁶² Nous ne trouvons pas utile de nous attarder ici sur ce qui arrive comme état mental non propositionnel lorsqu'un agent « se sent dans la même situation » parce qu'il est dans une même région spatiale (par exemple, tous les jours chez lui) où il y a une certaine permanence des choses et une certaine routine. Mais il nous semble clair qu'il ne s'agit pas du tout d'une relation d'analogie, mais de ce qu'on appelle « habitude » et qu'on peut aussi trouver chez les animaux. Dans ce sens, l'habitude entraîne l'absence de réaction à tout ce qui pourrait être un stimuli pour quelqu'un qui n'est pas « habitué » à la situation.

Imaginons à présent que je me trouve dans une situation S et que lorsque je cherche la qualité permettant de la capturer de façon à pouvoir la réduire à un fait, je ne trouve pas directement une famille de situations me fournissant la qualité que je cherche à rattacher à la situation S. Je peux, cependant, trouver une autre famille de situations qui, tout en étant différente, me fournit la possibilité d'exprimer approximativement la qualité me semblant la plus adéquate pour réduire S à un fait. Je fais à ce moment-là une comparaison. Par exemple, lorsque Karl Otto Pöhl, ancien président de la Banque Centrale d'Allemagne a dit « L'inflation, c'est comme le dentifrice, une fois sorti du tube, on peut difficilement l'y remettre », il préserve nettement la différence entre la famille de situations où l'on peut parler de dentifrice et la famille de situations où l'on peut parler d'inflation. Mais il profite d'un fait pouvant être énoncé pour une situation « dentifrice », pour avoir une intuition sur une situation « inflation ». Nous voyons ainsi que la comparaison, tout en se fondant sur des ressemblances, marque la dissemblance essentielle. Pour ainsi dire, la comparaison emprunte la qualité la plus apte à caractériser la situation S à une autre famille de situations. C'est pourquoi la comparaison n'énonce pas un fait à propos de S et c'est pourquoi on peut faire une mauvaise comparaison mais pas de fausse comparaison. On ne peut pas répliquer à M. Pöhl : « C'est faux, l'inflation n'est pas du dentifrice », mais lui expliquer pourquoi on n'accepte pas sa comparaison.

En revanche, il se peut que la situation S déclenche une analogie avec des situations vécues où les données ou les indices ne sont pas de la même sorte, sans que cela n'empêche d'attribuer à S la même qualité que l'on peut attribuer à la famille de situations. Ce que je fais alors c'est ajouter à la famille de situations cette situation nouvelle qui, tout en comportant des stimuli nettement différents, peut être réduite à la même qualité ; je suis donc en train de produire une métaphore. Lorsque quelqu'un me décrit une situation comme relevant de la loterie génétique, c'est parce qu'il a trouvé que la meilleure façon de se représenter S et d'énoncer la qualité à laquelle il veut réduire la situation S c'est de l'inclure dans la famille de situations où il y a lieu de parler de loterie. Il ne dit pas que la génétique est comme la loterie, mais qu'elle fait partie des situations où l'on peut parler de loterie. Appartenance que l'on peut refuser d'admettre en répliquant : « C'est faux, il n'y a pas de loterie génétique » sans pour autant vouloir dire qu'on n'organise pas de loteries d'ADN.

Il y a deux bons arguments, étroitement connectés entre eux, en faveur de cette caractérisation de la métaphore comme étant l'incorporation, malgré les différences entre les stimuli présents, d'une situation S à une famille de situations qui fournit une représentation de cette situation S et, en conséquence, qui fournit l'expression de la qualité qui lui est attribuée :

1. Comme tout énoncé, les métaphores peuvent être paraphrasées, mais lorsque l'on choisit une métaphore c'est parce que ce qu'on dit ne saurait être dit autrement. Elles ne sont pas une autre façon, plus jolie et imagée, de dire, mais la seule et la meilleure façon de dire exactement ce que l'on veut dire.

Imaginons que je regarde par le hublot d'un avion volant à 11 km au-dessus des nuages. Ce que je vois, ce n'est plus un ciel couvert, c'est un « paysage enneigé » – je ne saurais le dire autrement – avec des lacs, des vallées, des rivières, des plateaux et des montagnes. Ce que je désigne comme étant une montagne ou une rivière dans ce paysage « atmosphérique » n'a pas d'autre nom venant de sa propre famille de situations, parce qu'il n'existe pas pour notre vocabulaire une famille de situations pour les choses qui se passent dans cette autre surface des nuages. La seule façon de représenter cette surface et de pouvoir en parler c'est de l'ajouter à la famille de situations qu'on pourrait nommer « paysage ».

Ce qui arrive exceptionnellement lorsqu'on survole les nuages, arrive de façon récurrente lorsqu'on veut parler du temps. Pour dire ce qu'on veut dire par rapport à une situation où le temps est la chose visée, on ne peut que se servir des métaphores. Ainsi, Magris a recours aux termes propres aux changements dans les corps solides et aux termes propres aux chemins : « Le temps s'amenuise, s'allonge, se contracte, se regroupe en grumeaux qu'on a l'impression de toucher du doigt, ou se dissout comme des nappes de brouillard qui s'éclaircissent et s'évanouissent dans le néant ; c'est comme si on se trouvait en présence de plusieurs voies ferrées qui s'entrecroisent, bifurquent, et sur lesquelles le temps file dans des directions différentes, voire opposées »⁶³.

⁶³ Claudio Magris, *Danube* [1986], traduction de Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Paris, Gallimard, 1988, p. 35.

Tandis que Gospodinov a recours à des termes propres pour des situations où l'odorat est impliqué : « Les temps passés sont volatils, ils s'éventent facilement, comme un flacon de parfum ouvert, mais si l'on a du nez, on peut toujours choisir un peu de leur arôme »⁶⁴.

2. Que la métaphore ne puisse pas remplacer quoi que ce soit, mais qu'elle occupe sa propre place a une conséquence majeure sur le lexique des langues. Ce qui est, au cas par cas et synchroniquement, un choix individuel et peut-être sans suite, peut devenir une convention sémantique étendue à tous les locuteurs d'une langue. Pour parler du temps, Magris choisit à titre individuel des termes comme « maigrir » et Gospodinov des termes comme « volatil ». Mais dans le vocabulaire du français (et de bien d'autres langues), c'est-à-dire pour tout francophone, des termes comme « passer », « courir », « s'en aller », « s'envoler », se rapportant tous « étymologiquement » à des situations concernant l'espace, sont la seule façon de parler des faits concernant le temps.

Il n'y a pas, à notre avis, de preuve plus éloquente du processus d'intégration des situations traitées métaphoriquement aux familles de situations qui fournissent les termes utilisés pour produire les métaphores. Seulement, on parle dans ce cas de « polysémie ». Mais la polysémie n'est que le résultat de l'intégration des usages d'abord vus comme originaux et donc métaphoriques (ou métonymiques⁶⁵) à l'usage courant d'un terme. Si chaque locuteur d'une langue connaissait l'étymologie de chaque mot qu'il utilise, il réaliserait qu'il ne fait que des « métaphores ». Qui dirait de prime abord, par exemple, que les mots *instant*, *minute* et *seconde* si spécifiquement temporels, sont des « métaphores » d'origine spatiale ?

⁶⁴ Guéorgui Gospodinov, *Le pays du passé* [2020], traduction de Marie Vrinat, Paris, Gallimard, 2021, p. 57.

⁶⁵ Aborder en détail la métonymie nous écarterait de notre objet. Nous nous bornerons à dire qu'il y a aussi des métonymies plus ou moins « idiosyncrasiques », comme lorsqu'une serveuse dit : « La table quatre est partie » ; et des métonymies intégrées dans le vocabulaire comme « Je suis au bureau » où la pièce est désignée grâce au meuble qui la caractérise le mieux. La métonymie provient d'une relation de contiguïté « nécessaire » entre deux données d'une situation. Pour établir le fait, on focalise sur une donnée contiguë à la donnée qui sert à construire le prédicat parce que la donnée contiguë capture le mieux la qualité de la situation qu'on veut cerner. Ainsi, la serveuse vise les personnes pour sélectionner le prédicat « partir », mais elle vise ensuite une donnée contiguë aux personnes (la table) pour produire son énoncé parce que c'est la meilleure façon, étant donnée son point de vue et son intention, d'exprimer toute la richesse de la qualité qu'elle veut attribuer à la situation. Il va de soi que quelqu'un qui a eu à la maison des invités à dîner ne dira pas « La table est partie ». La qualité visée de la situation ne saurait être la même.

Notre huitième hypothèse fera office de conclusion à ce chapitre :

(H₈)

Un fait F est une qualité à laquelle on réduit une situation S. En tant que qualité de la situation, le fait capture la situation comme un tout homogène et pas comme une description de ses parties. C'est pourquoi :

- a) la proposition énonçant le fait peut ne pas inclure de termes se rapportant aux données ou aux indices présents dans la situation ;
- b) on peut réduire une situation à un fait avec une proposition négative ou avec une métaphore.

6. Il n'y a d'autre situation que la situation actuelle

Nous avons fait dépendre la possibilité de cerner la notion de situation de la certitude qu'une situation peut être partagée par deux ou plusieurs agents impliqués. Le cas le plus simple de situation partagée et réduite à un fait par une proposition serait celui où deux ou plusieurs agents impliqués répondant à la question « Que se passe-t-il ? » peuvent énoncer le même fait. Or, nous avons admis depuis le chapitre 2 que les choses ne se présentent pas toujours d'une façon si simple. Il se peut qu'il n'y ait qu'un agent impliqué dans une situation et qu'il énonce le fait auquel elle est réduite devant quelqu'un qui n'a pas été impliqué dans la situation, ce qui n'empêche pas ce dernier de décider si la proposition est vraie ou fausse. Cela veut dire, entre autres choses, que celui qui parle de la situation en parle lorsqu'elle n'existe plus, puisqu'elle s'est déjà dissipée. Nous avons décrit cela comme un cas de témoignage où intervient la mémoire. Il va de soi que quelqu'un peut recevoir un témoignage, croire à sa vérité et le transmettre à un tiers, ce qui revient à dire que deux personnes peuvent parler d'une situation qu'aucune d'entre elles n'a vécue. De même, on peut parler d'un fait placé dans le futur, ce qui revient à dire que l'on peut parler d'une situation que personne n'a pu vivre. Bref, on peut placer des faits dans le passé et dans le futur. Et la question se pose de savoir si ces faits gardent avec une situation la même relation que les faits énoncés par rapport à des situations vécues.

Une fois que l'on a accepté qu'un fait est une qualité d'une situation, on doit accepter qu'il ne soit pas possible de concevoir un fait sans qu'il y ait une situation dont il énonce la qualité. Cela saute aux yeux si l'on considère qu'une proposition n'est interprétable comme un fait que si elle permet de concevoir une situation qui, pour ainsi dire, la sous-tend. Si je trouve écrit sur un bout de papier « Le déménagement a été très accidenté », malgré la carence absolue d'informations, j'arrive à faire de cette proposition l'énonciation d'un fait dans la mesure où je parviens à imaginer, ne serait-ce que vaguement, à partir de mes expériences passées et de ma connaissance des conventions sémantiques, une situation dont quelqu'un – moi inclus – pourrait dire cela. Sinon, je resterais dans la compréhension

superficielle des mots et de leurs rapports syntaxiques, comme lorsque n'arrivant pas à percevoir l'intention ironique d'une phrase dans une langue étrangère que je ne maîtrise pas bien, j'interprète la phrase sans la relier à la situation. Or, on peut bien évoquer une situation à partir d'un fait énoncé en cherchant par là à comprendre le fait, mais on ne parviendra jamais à reconstruire la situation dans toute sa richesse. Comme nous l'avons déjà indiqué au chapitre 2, sauf si quelqu'un l'ayant vécu y accède de façon partielle et lacunaire à travers les souvenirs des stimuli perçus, la situation ne laisse, une fois dissipée, que le ou les faits auxquels elle a pu être réduite.

Ainsi, la seule situation dont nous pouvons *sensu stricto* parler c'est celle qui est vécue et pendant qu'elle est vécue. En dehors des limites de cette situation, c'est-à-dire une fois qu'il y a eu un changement de situation, l'on ne peut qu'évoquer de façon lacunaire, comme s'il s'agissait de silhouettes, les situations dont on parle. Si nous appelons la situation dans laquelle un agent est impliqué la « situation actuelle » et que nous acceptons que l'on puisse évoquer à travers des faits et seulement à travers des faits des situations dans le passé et dans le futur, nous pouvons conclure que celles que nous appellerons par commodité « situation passée » et « situation future » sont toujours conçues à partir de la situation actuelle, la seule dont nous pouvons avoir une expérience. Voyons ce que cette dernière affirmation veut dire et ce qui la justifie, tout en gardant à l'esprit que l'expression « situation actuelle » n'est qu'une redondance servant à marquer le contraste avec des prétendues situations passées et futures.

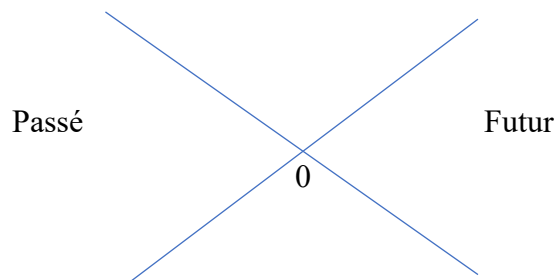
6.1. Temps et situation actuelle

« Quid est ergo tempus? Si nemo ex me quaerat, scio; si quaerenti explicare velim, nescio »⁶⁶. On ne peut qu'être d'accord avec cette belle phrase de Saint-Augustin : « Qu'est-ce que le temps ? Si personne ne me le demande, je sais ; si je veux l'expliquer à celui qui me le demande, je ne sais pas ». Bien que l'on puisse dire la même chose à propos d'autres notions, comme celles de « justice » ou de « vie », le problème semble

⁶⁶ Saint-Augustin, *Confessiones*, Livre XI, §14 (nous citons par l'édition de L. Verheijen, Brepols, Turhout, 1981).

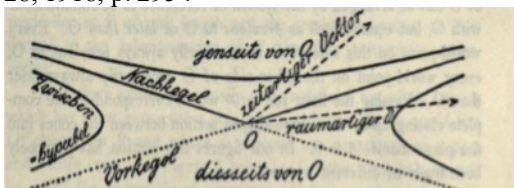
particulièrement frappant dans le cas de ce que nous appelons « le temps ». Et la question d'Aristote : « Le temps doit être rangé parmi les choses qui sont ou celles qui ne sont pas ? »⁶⁷ reste toujours de mise, au moins pour ce qui est de la connaissance ordinaire. Il va sans dire que nous n'oserions pas nous attaquer ici à la notion de temps en elle-même, puisque nous éprouvons à sa simple évocation la même perplexité que celle que Aristote et Saint-Augustin ont si bien exprimée. Et ce n'est pas la lecture des explications physiques contemporaines sur la matière-temps qui vont nous en sortir.

En revanche, nous voudrions aborder ici le lien entre nos hypothèses sur la situation et une observation partagée, et bien connue par ailleurs, par Aristote et Saint-Augustin : ce que nous appelons « le présent » ne semble pas être appréhensible ontologiquement, puisque à tout instant ce qui est en train d'arriver est déjà passé ou encore futur. Le présent ne serait que le point de rencontre entre le passé et le futur, pour ainsi dire. Le présent ne serait donc qu'un point, et un point n'a pas d'étendue. La représentation de l'espace-temps relativiste qu'a proposée Minkowski sous forme de coordonnées sert à capturer cette intuition et peut être ici convenablement altérée et simplifiée en deux dimensions de façon à nous montrer le temps comme des espaces tracés par l'intersection de deux lignes⁶⁸:



⁶⁷ Aristote, *Leçons de physique*, Livre IV, Chapitre XIV [217b], traduction de Jules Barthélemy Saint-Hilaire, Paris, Pocket, 1990, p. 296.

⁶⁸ La représentation originale de Minkowski, bien moins sophistiquée que celles qui en dérivent, apparaît telle que reproduite ci-dessous dans Hermann Minkowski, "Space and Time" [1907-1908], *The Monist*, vol. 28, 1918, p. 295 :



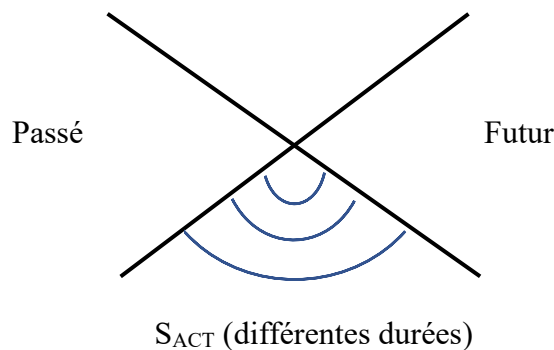
Le présent serait ainsi le point 0 où les lignes, pour le dire de façon intuitive, se croisent ; un point correspondant au regard de l'observateur. Cette représentation s'avère bien plus intéressante pour nos objectifs dans ce chapitre que celle où le temps est représenté comme une ligne (ou une flèche) sur laquelle on marque des points ou des intervalles. Elle nous permet d'y intégrer ce que nous appelons la « situation actuelle » et de la relier avec la notion de présent.

Nous avons vu au chapitre 2 que, pour ce qui est de la situation, le temps se manifeste dans la durée. La situation que nous sommes en train de vivre s'étend tant qu'il n'y a pas d'autre situation pour marquer des limites. De plus, pour marquer les limites (nous l'avons vu aussi), il faut qu'il y ait l'énonciation de faits (ne serait-ce qu'en pensée), puisque ce sont les propriétés formelles des propositions qui marquent ces limites. L'extension de la situation, ce que nous ressentons comme sa durée, ne dépend pas uniquement de la portée de notre capacité sensorielle ou de la capacité de notre mémoire à retenir les stimuli au fur et à mesure qu'ils surviennent. L'extension attribuée à la situation actuelle dépend uniquement des limites qu'on lui donne à travers les faits qu'on énonce. Que des stimuli disparaissent et que d'autres apparaissent n'entraîne pas que l'on perçoive un changement de situation, car nous pouvons percevoir malgré cela sa continuité.

Une comparaison peut nous aider à bien cerner cette idée. Lorsque je lis un texte dans mon ordinateur ou dans n'importe quel autre dispositif électronique à écran, je fais défiler les lignes ou les pages sans que cette discontinuité m'empêche de percevoir ce texte comme une unité, comme un tout homogène. Lorsque je fais défiler le texte, il y a toujours une partie qui disparaît et une partie qui apparaît. J'ai l'impression que les zones du texte qui disparaissent restent là, quelque part en dehors de la portée de ma vue et j'ai l'impression que les zones qui apparaissent viennent de quelque part où elles étaient avant que je ne les fasse apparaître sur l'écran. J'ai beau savoir « techniquement » que le texte qui a disparu de l'écran n'existe plus en tant que tel et que le texte qui arrive n'était en tant que tel nulle part avant d'arriver, cela n'empêche pas que j'aie la certitude de continuer à lire *un seul et même* texte. Et tant que je n'aurai pas atteint la limite marquée par le propre texte, c'est-à-dire sa limite interne, ou tant que je n'aurai pas interrompu sa lecture, je garderai l'impression que je ne fais que parcourir une unité. Cette comparaison nous permet, *mutatis mutandi*, de réaliser intuitivement ce qu'est la situation actuelle, et comment elle peut durer

tant qu'il n'y aura pas de limites marquant un changement de situation. Ce qui dans notre exemple est opéré par les limites du texte est opéré par les limites internes imposées par les faits énoncés. Si je dis : « Je suis en train de lire un roman » l'extension de la situation actuelle sera fixée par le temps que la lecture du livre m'a pris et qu'elle me prendra encore. Si je dis : « Je suis à Paris », l'extension de la situation actuelle sera fixée par le temps déjà passé à Paris et par celui qui me reste encore à passer. Cette extension sera bien plus longue si je dis « J'habite à Paris » ou « Je travaille à l'université ». La situation actuelle, puisqu'elle dépend des limites posées par les faits énoncés, n'a pas en elle-même de limite et peut donc s'étendre de façon indéfinie lorsque j'énonce des faits qui, tout en relevant d'une connaissance sans expérience directe, font partie de ma représentation de la situation dans laquelle je vis, comme c'est le cas de « La Terre tourne au tour du Soleil » ou encore plus, si cela se peut, lorsque je dis « L'Univers est en expansion ». Ce qu'il nous faut garder à l'esprit c'est que ces limites ne dépendent nullement des marques de mesure temporelle pour exister, bien que l'on puisse s'en servir pour marquer des limites *externes* aux faits (cf. « Je reste trois semaines à Paris »). C'est pourquoi la notion la plus pertinente pour ce qui est de la situation, c'est la durée.

Nous pouvons à présent revenir sur la figure inspirée de Minkowski et inclure la durée de la situation actuelle de façon à marquer son lien avec le point du présent et les zones du passé et du futur.



Il se peut donc que le présent soit un point sans étendue, mais nous pouvons malgré tout concevoir sans problème que la situation actuelle, celle dont nous faisons l'expérience,

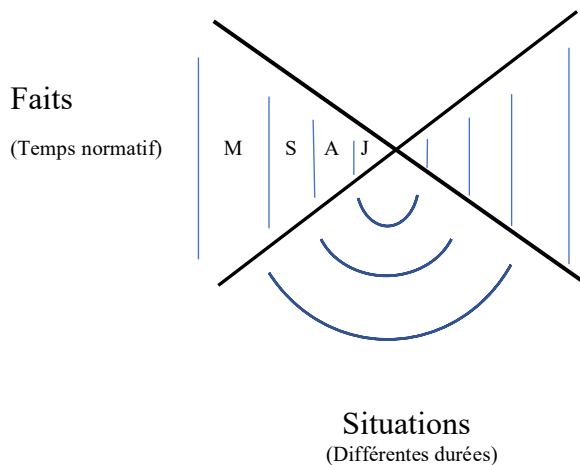
soit, pour ainsi dire, axée en référence au temps présent, puisqu'elle inclut toujours ce point dans son extension.

Une fois que nous avons compris le lien entre la situation actuelle, sa durée, le présent, le passé et le futur, nous devons nous pencher sur le lien entre les faits et le temps. Dès qu'on énonce un fait, on met des limites entre les situations. On peut certes énoncer un fait *in situ* (cf. « J'habite Paris ») mais les faits peuvent aussi être quelque chose qu'on dit d'une situation qui n'existe plus ou qui n'existe pas encore, dans le sens où ils ne font pas référence à la situation actuelle. Dès qu'on parle du passé, on parle nécessairement d'une situation qui n'existe plus ; dès qu'on parle du futur, on parle nécessairement d'une situation qui n'existe pas (encore). On ne saurait dire « La Terre a tourné autour du Soleil » ou « La Terre tournera autour du Soleil » parce que cela placerait ces faits comme n'appartenant plus ou pas encore à la situation actuelle, ce qui revient à dire qu'il y aurait eu un changement de situation qui néanmoins ne saurait survenir pour ce qui est du fait « La Terre tourne autour du Soleil ». Le fait que la Terre tourne autour du Soleil est toujours perçu comme une qualité de la situation actuelle qui dans ce cas s'étend de façon indéfinie dans le présent et dans le futur⁶⁹.

Les faits « détachés » des situations actuelles, c'est-à-dire énoncés au passé et au futur, ne relèvent donc plus de la durée et n'ont pas en eux-mêmes d'étendue. Pour avoir un ancrage dans le temps et être interprétés, ils doivent être placés à un point ou à un intervalle du passé ou du futur extérieur à la situation actuelle. Et pour y être placés, ils doivent être ordonnés les uns par rapport aux autres en relation de postériorité, antériorité ou simultanéité. C'est là qu'intervient le temps que nous appelons « normatif », celui qui est fixé à travers des unités pouvant être conçues indépendamment des situations puisqu'il s'agit d'unités qui ne relèvent pas de l'expérience sensorielle directe, celle se nourrissant des stimuli présents dans la situation. Nous pouvons ici reprendre notre comparaison avec le texte qui défile sur mon écran. Il y a des lignes qui se dissipent et qui « se perdent », mais je peux fabriquer une sorte de règle (linéaire ou logarithmique) où je place de façon ordonnée des marques représentant des unités (une ligne de texte, dix lignes de texte, etc.).

⁶⁹ Il y aurait certes des nuances à faire, mais il nous semble peu profitable de « finasser » sur des cas particuliers d'inclusion du passé et du futur dans la situation actuelle, comme cela arrive lorsque le quantifieur « toujours » est utilisé (cf. « La Terre a toujours tourné autour du Soleil », « La Terre tournera toujours au tour du Soleil »).

Imaginons que je place mon écran au centre de cette règle : au fur et à mesure que les lignes se dissipent je peux dire où elles « sont » par rapport à la règle, je peux même croire qu'elles y sont vraiment, puisque rien n'est plus facile que d'attribuer à la chose représentée les propriétés de la représentation. Dans le cas du temps normatif, nous partageons une règle logarithmique pour placer les faits en unités de plus en plus « compactes » au fur et à mesure qu'ils s'éloignent du point présent. Pour le passé le plus proche on peut les placer en heures puis, plus loin, en jours et ainsi de suite jusqu'aux intervalles de la règle où l'on parlera de millénaires ou de périodes. Nous pourrions incorporer sommairement les unités ordonnées du temps normatif dans notre figure de la façon suivante (où M, S, A et J indiquent respectivement « millénaires », « siècles », « années », « jours », juste comme exemples) :



Il se peut, bien entendu, que les indicateurs normatifs du temps fassent partie des stimuli présents dans une situation. On peut toujours tenir compte des indicateurs affichés par une montre ou un calendrier, mais rappelons-nous que ces indicateurs normatifs sont souvent interprétés en termes de durée, ce qui entre nécessairement en contradiction avec la normativité de la mesure (cf. « C'est la minute la plus longue de ma vie »). On voit très bien la différence entre les perceptions sensorielles et les unités du temps normatif si l'on observe le contraste entre les perceptions sensorielles et les unités du temps normatif si l'on observe le contraste entre les deux usages du terme *jour*. Lorsque *jour* s'oppose à *nuite*, nous ne parlons pas de mesures normatives parce que ces termes relèvent des données ou

des indices de l'expérience sensorielle directe représentées dans le langage ordinaire. En revanche, lorsqu'on dit qu'un « jour » c'est 24 heures jour et nuit inclus, on a affaire à une unité normative. Lorsque je dis « À demain » avant de me coucher, c'est la perception sensorielle fixée intersubjectivement dans le langage ordinaire qui s'impose, puisque je peux dire « À demain » même si je me couche à 00h50, ce qui selon le temps normatif est déjà « demain ». Pour moi, « demain » ne commencera que lorsque je me lèverai et qu'il fera « jour ».

Il va sans dire que nous ne faisons ici qu'une mention superficielle du temps normatif, parce que la seule chose qui compte pour nous c'est de comprendre ce qu'est « temporellement » la situation actuelle. Nous avons à présent assez d'éléments pour formuler un nouveau problème : lorsqu'un fait est « détaché » de la situation actuelle, c'est une sorte de fait « ayant perdu sa situation ». Mais pour comprendre un fait, il faut le rattacher à une situation que l'on parvient d'une façon ou d'une autre à « entrevoir ». Et notre hypothèse c'est que cette situation est toujours « entrevue » grâce aux éléments de la situation actuelle. Saint-Augustin l'a encore une fois fort bien dit :

Voilà donc enfin une chose qui me paraît claire et démontrée : c'est que le futur et le passé ne sont point, et qu'à parler proprement on ne saurait dire qu'il y ait trois temps, le passé, le présent et le futur. Peut-être parlerait-on plus exactement si l'on disait : Il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes et le présent des choses futures. Car dans l'âme je trouve ces trois choses, et je ne les vois que là. *Le présent des choses passées, c'est la mémoire ; le présent des choses présentes, c'est leur vue actuelle ; le présent des choses futures, c'est leur attente* (*ibid.*, livre XI, chap. XX, c'est nous qui soulignons).⁷⁰

Nous aimerions donner un peu plus de forme à cette intuition, puisqu'il ne nous suffit pas de dire qu'on « projette » la situation actuelle dans le passé et dans le futur.

6.2. La situation et les dépendances causales

⁷⁰ « Quod autem nunc liquet et claret, nec futura sunt nec praeterita, nec proprie dicitur: tempora sunt tria, praeteritum, praesens et futurum, sed fortasse proprie diceretur: tempora sunt tria, praesens de praeteritis, praesens de praesentibus, praesens de futuris. Sunt enim haec in anima tria quaedam et alibi ea non video, *praesens de praeteritis memoria, praesens de praesentibus contuitus, praesens de futuris expectatio* ». Nous citons la traduction (très fidèle) de M. de Saint-Victor (sic), Paris, Charpentier, 1845.

Parler dans un même chapitre de temps et de causalité est pour le moins téméraire. Mais, comme pour le temps, nous aspirons à aborder la causalité seulement pour préciser notre compréhension de ce qu'est une situation. Et pourquoi nous occuper à présent de la causalité ? Parce qu'il nous semble que les relations causales peuvent nous aider, à ce point de notre exposé, à mieux comprendre ce qui donne à une situation sa « consistance » comme unité et ce qui rend repérable et interprétable tout ce qui arrive dans une situation. Nous traiterons les relations causales uniquement dans les termes de ce que Lewis a appelé « dépendances causales »⁷¹, à savoir, le type de relation causale qui s'établit dans une situation spécifique entre deux propositions et qui peut être corroboré à partir de la vérité d'un contrefactuel. Si une plante est morte et que je pense qu'elle est morte parce que je ne l'ai pas sortie à l'extérieur de mon appartement, je peux vérifier le bien-fondé de la dépendance causale entre les deux faits avec le contrefactuel « Si j'avais sorti la plante à l'extérieur, elle ne serait pas morte ». Il est ici crucial pour nous de limiter la relation causale visée à ce niveau de spécificité et non pas de l'ouvrir à un niveau général (c'est-à-dire hors situation spécifique) qu'on peut appeler « causation » et qui est, à notre avis, l'une des zones les plus confuses de la philosophie⁷².

À ce niveau général, ma plante est morte parce que p ; p devant être la cause nécessaire et suffisante de sa mort. Et cette cause est difficile à formuler et à concentrer dans une seule proposition qui ne soit pas triviale puisqu'on cherche quelque chose qui relèverait de la cause unique « objective » et qu'on chercherait de préférence dans un énoncé scientifique. En revanche, les dépendances causales autour d'un fait quelconque se présentent en nombre indéterminé et pas nécessairement en relation d'exclusion. Ainsi, ma plante peut être morte parce que je n'ai pas la « main verte » ou parce que j'ai oublié de m'en occuper. La vérité des contrefactuels correspondants confirme ces relations causales sans exclusion : « Si j'avais la main verte et que je n'avais pas oublié de m'occuper de la plante et que je l'avais sortie à l'extérieur, elle ne serait pas morte ». Nous pouvons ainsi retenir

⁷¹ David Lewis, "Causation", *Journal of Philosophy*, n° 71, 1973, p. 556-567.

⁷² On peut le constater en lisant le volume collectif publié par Helen Beebe, Christopher Hitchcock et Peter Menzies (éds.), *The Oxford Handbook of Causation*, Oxford, Oxford University Press, 2009. Ce volume qui, selon son titre, est un « manuel » montre l'absence de tout terrain ferme pour ce qui est de la causation, au point qu'on y arrive même à laisser ouverte la question de si la causation relève de l'objectivité ou de la subjectivité ou à proposer que la causation serait à traiter comme les qualités de Locke.

l'idée que pour un fait donné, il y a un nombre indéterminé d'autres faits ayant une relation de dépendance causale avec lui.

Il nous faut à présent préciser en termes de situation S cette relation de dépendance causale. Prenons un cas facile à cerner dans la mesure où la région spatio-temporelle partagée par les agents impliqués est à priori nettement délimitée : une salle de cours, pendant un cours. Nous considérons déjà acquis que le nombre de faits pouvant être énoncés dans cette situation est potentiellement infini ou, tout au moins, non exhaustivement parcourable. Nous disons « faits pouvant être énoncés » parce que la plupart de ces faits, tout en étant « vrais », ne sont pas énonçables de façon pertinente puisqu'ils ne constituent pas une bonne réponse à la question « Que s'est-il passé ? » (aspect sur lequel nous reviendrons une fois pour toutes au prochain chapitre). Par exemple, le fait, potentiellement observable, que l'étudiante appelée Doudja soit assise sur une chaise demande, pour être observé et énoncé, une sorte de point de vue « méta-situationnel » comme celui que nous sommes en train d'adopter en ce moment même. Pour les agents impliqués dans la situation, même pour ceux pouvant s'en enquérir à la sortie du cours, « Doudja est assise sur une chaise » n'est pas une réponse pertinente à la question « Que se passe-t-il ? ». Comme ne le seraient pas non plus les faits, eux aussi potentiellement observables, « Le professeur est en train de parler » ou « Les lumières sont allumées » ou « La poubelle est à moitié pleine ». On peut certes concevoir des conditions très spécifiques de façon à rendre pertinentes ces réponses, mais il faut bien les chercher (par exemple, Doudja s'entête depuis le début du semestre à suivre le cours debout). Dans des conditions normales, les stimuli permettant d'énoncer ces faits de façon méta-situationnelle ne parviennent même pas à capter l'attention consciente des agents impliqués. On pourrait dire, provisoirement, que l'effet d'habituation les y rend indifférents.

Retenons donc l'idée qu'il y a un nombre potentiellement infini de faits « observables » dans chaque situation vécue et que parmi ces faits il y en a très peu (voire aucun) permettant de réduire la situation S à une qualité la caractérisant de façon pertinente comme un tout homogène.

Mais indépendamment qu'un fait soit pertinent ou non pour réduire une situation à une qualité, nous pouvons constater qu'à l'intérieur d'une situation chaque fait pouvant être énoncé – juste parce qu'il y a des stimuli permettant de le faire – établit aussi un nombre

illimité de dépendances causales avec les autres faits pouvant être énoncés par rapport à la même situation. Revenons à la situation que nous pourrions appeler « Un cours » et prenons le fait, vrai mais non pertinent, « Doudja est assise sur une chaise ». Nous constatons aisément que ce fait est en relation de dépendance causale avec un nombre illimité d'autres faits également vrais et également non énonçables, comme le prouvent des contrefactuels dont la platitude est évidente : « S'il n'y avait pas de cours, Doudja ne serait pas assise sur une chaise », « S'il n'y avait pas assez de places, Doudja ne serait pas assise », « Si le cours n'avait pas commencé, Doudja ne serait pas assise », etc.

De même, chacun des faits apparaissant dans le premier terme de ces contrefactuels est à son tour en relation de dépendance causale avec les autres faits. Les exemples qui en suivent sont également triviaux : « Si le professeur n'était pas venu, il n'y aurait pas de cours », « Si la salle était trop petite, il n'y aurait pas assez de places » et ainsi de suite. On peut en effet continuer à établir des dépendances causales, à les croiser entre elles (cf. « S'il n'y avait pas assez de places, il n'y aurait pas de cours ») de sorte que chaque fait pourrait être vu comme une partie d'un objet fractal. Par ailleurs, la platitude de tous ces contrefactuels sera retenue comme une piste déterminante pour nos raisonnements au chapitre suivant. Gardons à l'esprit que les dépendances causales ici traitées manquent de contenu informationnel parce que, une fois qu'elles sont présentes dans la situation, il n'y a pas lieu d'envisager que cela puisse être autrement.

Nous pouvons, dans ce sens, concevoir toute situation S comme un tissu de dépendances causales mis en évidence à chaque fois que nous tirons l'un de ses fils, puisque chaque fait est connecté de façon directe ou indirecte avec les autres faits pouvant être observés. C'est cela qui donne sa consistance et son unité à la situation et c'est cela qui la rend compréhensible et appréhensible pour tout agent impliqué. Une personne se trouvant impliquée dans une situation dont elle ne parviendrait pas à percevoir ce tissu de dépendances causales serait vraisemblablement accablée par les stimuli qu'elle ne pourrait pas traiter comme information ; au point qu'on a du mal à concevoir un tel cas. Nous oserons même dire que l'on ne peut pas concevoir un cas où l'on se trouverait impliqué dans une situation dont on ne parviendrait pas à percevoir le tissu causal. Ce serait le chaos : un torrent de stimuli *ne pouvant pas* être appréhendé sous forme de faits constituant un tissu de dépendances causales. Le chaos c'est l'une de ces choses dont on peut parler,

notamment grâce à des propositions négatives, sans vraiment accéder à une représentation de ce que l'on veut dire, comme nous sommes en train de le faire ici en disant que le chaos serait une *non-situation*. Qui plus est, le recours à la négation des dépendances causales perceptibles dans une situation est sans doute la meilleure stratégie pour évoquer le chaos⁷³.

Du point de vue des dépendances causales, la situation pourrait ainsi être traitée comme un « îlot causal ». À l'intérieur de la situation, les dépendances causales sont ce qu'elles sont et l'on n'envisage même pas qu'elles puissent être autrement, tandis que l'on pourrait « déconnecter » la situation de tout ce qui est à l'extérieur d'elle. Dans l'une des expériences de pensée sur le temps qu'Alan Lightman propose sous forme de récit dans *Le rêve d'Einstein*, on a affaire à un monde où il n'y a pas de mémoire. Le monde est donc un monde du présent et Lightman réussit à nous faire sentir ce que serait cette inexistance du passé à travers tout ce que les personnages ignorent, à savoir, la suite et la perdurance causale des faits, mais il ne parvient pas (et il y aurait là une contradiction que seule la littérature peut se permettre de manipuler pour produire du sens) à dépouiller ses personnages de la mémoire leur permettant de comprendre la situation dans laquelle ils

⁷³ Je remercie Jean-Louis Aroui d'avoir apporté à ma connaissance, suite à une conversation à ce sujet, ce fragment (v. 237-258) du « Premier jour » de *La semaine* (1578) de Guillaume de Salluste du Bartas (texte établi par Yvonne Bellenger, Publications de la Société des Textes Français Modernes, 1981) qui illustre si bien le recours à la négation des dépendances causales pour « montrer » le chaos d'avant la « Création » (c'est nous qui soulignons à la fin) :

[...] Le ciel n'était orné
De grand's touffes de feu ; les plaines émaillées
N'épandaient leurs odeurs ; les bandes écaillées
N'entrefendaient les flots ; des oiseaux les soupirs
N'étaient encor portés sur l'aile des zéphirs.
Tout était sans beauté, sans règlement, sans flamme ;
Tout était sans façon, sans mouvement, sans âme.
Le feu n'était point feu, la mer n'était point mer,
La terre n'était terre, et l'air n'était point air.
Ou, si jà se pouvait trouver en un tel monde
Le corps de l'air, du feu, de la terre, et de l'onde,
L'air était sans clarté, la flamme sans ardeur,
Sans fermeté la terre, et l'onde sans froideur.
Bref, forge en ton esprit une terre qui, vaine,
Soit sans herbe, sans bois, sans mont, sans val, sans plaine,
Un ciel non azuré, non clair, non transparent,
Non marqueté de feu, non voûté, non errant,
Et lors tu concevrais quelle était cette terre,
Et quel ce ciel encor, où régnait tant de guerre.
Terre et ciel, que je puis chanter d'un style bas,
Non point tels qu'ils étaient, mais tels qu'ils n'étaient pas.

sont impliqués, c'est-à-dire à les dépouiller de la reconnaissance des dépendances causales internes à la situation. Prenons en un passage :

Arrivé à la maison, chaque homme trouve une femme et des enfants attendant à la porte, il se présente, aide à préparer le dîner, lit des histoires à ses enfants. De même, chaque femme qui rentre du travail à la maison trouve un mari, des enfants, des sofas, des lampes, du papier peint, des figures en porcelaine. Tard le soir, femme et mari ne trainent pas à table à discuter des activités du jour, l'école de leurs enfants, le compte bancaire. Plutôt, ils se sourient, sentent le sang chaud, le dérangement entre les jambes comme lorsqu'ils se sont rencontrés la première fois il y a quinze ans⁷⁴.

Cela saute aux yeux, l'homme autant que la femme savent, entre autres, qu'ils rentrent à la maison parce qu'ils possèdent une maison ; que pour qu'il y ait des enfants à qui lire des histoires, il faut savoir lire, savoir qu'il existe des histoires écrites dans la langue qu'on sait lire et, avant tout, qu'il faut avoir des enfants ; que pour préparer à dîner, il faut avoir une cuisine, savoir cuisiner, avoir de la nourriture à la maison... et ainsi de suite.

Nous sommes à présent en mesure de répondre à la question implicite soulevée à la fin de la section précédente : qu'est-ce que « projeter » la situation actuelle dans le passé et dans le futur ? La réponse vient naturellement après ce que nous venons de voir à propos du tissu de dépendances causales existant à l'intérieur d'une situation. Lorsque nous cherchons à concevoir une situation passée ou une situation future pour y placer un ou plusieurs faits, nous pouvons le faire parce que nous « comblons » toutes les lacunes – énormes lacunes – de cette situation, à peine entrevue comme une silhouette, avec le tissu de dépendances causales de la situation actuelle. C'est comme si nous pouvions concevoir, à partir d'un fait, une sorte de représentation schématisée d'une situation passée ou future, un mécanisme élémentaire composé de quelques pièces, et que nous la rendions organique et vivante en lui attribuant le tissu de dépendances causales de la situation actuelle. Cela étant posé comme hypothèse générale, il vaudra mieux traiter séparément par la suite les situations évoquées dans le passé et celles évoquées dans le futur.

⁷⁴ “Arriving home, each man finds a woman and children waiting at the door, introduces himself, helps with the evening meal, reads stories to his children. Likewise, each woman returning from her job meets a husband, children, sofas, lamps, wallpaper, china patterns. Late at night, the wife and husband do not linger at the table to discuss the day's activities, their children's school, the bank account. Instead, they smile at one another, feel the warming blood, the ache between the legs as when they met the first time fifteen years ago”. Alan Lightman, *Einstein's dreams* [1993], London, Corsair, 2012, p. 62.

6.3. Les faits dans le passé et la situation actuelle

Nous avons déjà traité, dans le chapitre 2, les cas où les faits énoncés relèvent du témoignage ou de la propre mémoire. Nous pouvons donc interpréter et comprendre des faits rattachés à des situations déjà dissipées que nous n'avons pas vécues ou dont nous ne gardons en mémoire que l'impression produite par quelques-uns des stimuli qui y étaient présents. Il nous a semblé facile d'accepter que lorsque quelqu'un nous rapporte un fait, nous pouvons le comprendre parce que nous pouvons évoquer vaguement une situation dans laquelle nous aurions pu énoncer le même fait. L'hypothèse de la projection des dépendances causales de la situation actuelle comme seul moyen de concevoir une situation autre que l'actuelle ne fait que préciser ce qu'il faut entendre par « évoquer vaguement » une situation.

Si une amie me dit « Hier, je suis allée au cinéma », je n'ai pas besoin pour la comprendre de reconstruire une situation « complète » ; il me suffit d'évoquer mes représentations formées à partir des expériences passées pour accéder au tissu de dépendances causales nécessaire pour comprendre le fait. Sans trop entrer dans les détails, il faudra que j'évoque des platitudes comme « On va au cinéma parce qu'on veut regarder un film, parce qu'on y projette un film, parce qu'il y a un écran » ; « On peut y regarder un film parce qu'on a payé une entrée pour occuper l'un des fauteuils, disposés en rangés, face à l'écran » ; « Il y a plusieurs fauteuils parce qu'il peut y avoir plusieurs personnes qui regardent le film en même temps », et ainsi de suite. Je n'ai pas en revanche besoin d'y introduire des dépendances causales précisant si la personne va au cinéma parce qu'elle est accompagnée ou parce que quelqu'un lui a parlé de ce film en particulier et qu'elle voulait le regarder, ces éléments ne constituant pas des dépendances causales « allant de soi ».

De même, les situations auxquelles sont rattachés des faits énoncés grâce à quelques stimuli gardés en mémoire sont reconstituées de façon lacunaire à partir de la projection des dépendances causales nécessaires pour combler la situation. La preuve la plus évidente c'est que l'on n'arrive jamais à « se mettre » dans la situation passée telle qu'on l'a vécue. Je peux me rappeler du fait qu'il y a vingt ans je fumais dans les restaurants, je peux même arriver à avoir un souvenir précis d'avoir fumé un jour précis dans un restaurant précis. Je

peux certes récupérer quelques « images » de la situation. Mais outre cela, je ne pourrais pas éviter de remplir la situation des dépendances causales de la situation actuelle telles que « On ne fume pas dans les restaurants parce qu'on dérange les autres, parce que cela les rend des fumeurs passifs », etc. En fait, je n'arriverais jamais à reconstituer une situation qui n'aille pas à l'encontre des règles civiques les plus élémentaires. Évoquer le fait « J'ai fumé dans un restaurant » entraîne de façon incontournable l'impression que j'aurais si je me mettais à fumer aujourd'hui seul dans un restaurant. Bref, je ne saurais me rappeler la situation passée où je fumais dans un restaurant avec les dépendances causales telles qu'elles étaient à l'époque, comme je ne saurais pas non plus me rappeler comment c'était de partir en vacances sans une carte bancaire.

Élargissons le raisonnement aux témoignages que nous recevons des faits placés dans un passé dont les situations ne nous sont pas accessibles, ni grâce à la mémoire, ni grâce à l'expérience des situations de la même famille que celle évoquée. Lorsque nous lisons, par exemple, un roman anglais de l'époque victorienne, nous devons nous acquitter d'une double tâche. Il nous faut pour commencer, comme pour les témoignages de nos contemporains, concevoir « un décor » reproduisant vaguement une région spatio-temporelle. Admettons que nous sommes capables d'évoquer maladroitement tout ce que notre culture cinématographique nous fournit en images de costumes et de meubles. En comblant le plus indispensable avec nos images actuelles nous parviendrions tant bien que mal à évoquer la partie matérielle, c'est-à-dire la région spatio-temporelle de la situation. Mais cette partie matérielle de la situation n'est pas la seule à produire l'ensemble des dépendances causales garantissant la cohésion de la situation. Il y en a d'autres, que nous pourrions vaguement appeler « culturelles » et qui ne sont visibles que dans les conventions sémantiques utilisées pour décrire les personnages et ses réactions. Imaginons que je suis en train de lire *Can you forgive her ?* publié en 1865 par Anthony Trollope. Je peux, ne serait-ce que maladroitement et « en silhouette » composer dans mon imagination des espaces où les personnages évoluent, leur aspect physique et leurs habits ; je peux aussi projeter celles des dépendances causales de ma situation actuelle qui, de par leur caractère universel, ne produisent pas trop d'anachronisme. Par exemple, comment le fait de ne pas être vu ni entendu peut affecter les agissements de deux personnes. D'autres éléments de la situation qui seraient à l'époque des stimuli potentiels peuvent être comblés à partir de

la situation actuelle sans produire de perturbations dans la compréhension de la situation telle qu'elle pourrait avoir été dans le passé, même si l'anachronisme introduit est certain. Par exemple, nous ne pouvons pas nous faire une idée des odeurs, des bruits ou de l'illumination parmi lesquels les personnages du roman évoluent et nous projetons mécaniquement ce à quoi nous sommes habitués. Tout cela a, en général, très peu d'importance mais peut tout de même déformer la compréhension de tel ou tel fait. Ainsi, on aura du mal à bien saisir les dépendances causales entre le fait qu'une dame déclare avoir vingt-cinq ans de moins que son âge et le fait qu'elle ne se laisse voir que le soir chez elle. Sauf si l'on réalise que l'illumination nocturne des maisons du XIX^{ème} siècle était bien différente de la nôtre et qu'il existe donc la dépendance causale « Chez moi le soir on ne peut pas voir mon âge parce l'illumination l'empêche ». Cela, ajouté à bien d'autres raisons qui nous échappent, rend vraisemblable que nous ne comprenons le fait « Elle disait avoir vingt-cinq ans de moins que son âge » comme pouvaient le comprendre les contemporains de Trollope. Ce qui nous amène à un nouveau degré de projection de la situation actuelle sur les témoignages du passé.

La bonne compréhension des faits énoncés s'avère encore plus difficile lorsque nous devons interpréter certaines des dépendances causales sous-tendant les réactions des personnages. Le narrateur énonce des faits : ce que ces personnages pensent, disent, ressentent. Mais il nous manque la bonne compréhension, pour ainsi dire, des forces qui les meuvent. Par exemple, dans le roman de Trollope, une notion très difficile à traduire y joue un rôle majeur, celle exprimée par le verbe *jilt* dont le sens le plus superficiel serait « rompre des fiançailles ». Nous pouvons certes comprendre sommairement son sens le plus « plat », cependant, nous ne saurions comprendre tout l'engrenage des dépendances causales se formant autour de la notion de *jilted* lorsque le terme s'applique à une femme ou à un homme. Être un ou une *jilted* n'est pas juste être la personne avec qui on a rompu les fiançailles. Être un ou une *jilter* n'est pas juste être quelqu'un qui a rompu des fiançailles. Il y a derrière ces termes l'attribution d'une « souillure » sociale dont les implications (en termes de causes et de conséquences) peuvent à peine être entrevues grâce à la lecture persévérante des romans de l'époque et qui émanent des dépendances causales se produisant autour du poids du compromis matrimonial de cette époque. On a beau savoir que la rupture d'un compromis pouvait avoir des conséquences légales même si le

compromis n'avait été consigné que dans une lettre, on a beau se renseigner dans des travaux académiques, nous resterons toujours éloignés des conditionnements que le fait d'être une *jilter* peut avoir sur les agissements et les réactions d'Alice Vavator, la protagoniste de *Can you forgive her?* dont le titre fait déjà allusion au sujet. L'impossibilité de ne pas projeter les dépendances causales de notre situation actuelle font qu'il y a toujours une touche d'incompréhension, voire de perplexité, dans notre façon d'accueillir les choix et les « entêtements » d'Alice Vavator.

En revanche, si nous avons aussi affaire à des intrigues et des personnages de l'Angleterre victorienne dans les romans d'Anne Perry, l'autrice étant notre contemporaine, c'est elle qui introduit directement l'anachronisme dans les dépendances causales « culturelles » nous permettant de comprendre les faits racontés. Les mobiles et les réactions des personnages nous semblent facilement compréhensibles dans la mesure où les relations entre les personnages (notamment entre les couples) sont fondées sur des sentiments « actuels », seule la surface la plus visible de leurs rapports étant « victorienne ». Il va de soi que les romans de Perry seraient assez incompréhensibles pour le public victorien⁷⁵. Nous nous sommes appuyés sur des exemples littéraires pour illustrer la portée de la projection de la situation actuelle sur toute tentative de reconstituer une situation dans le passé. Nous nous sommes abstenus sciemment – et respectueusement – de toute référence à l'historiographie parce qu'il nous a semblé trop risqué d'avancer un seul mot à ce sujet sans avoir été confronté en tant que chercheur au processus menant de l'interprétation des indices pour l'énonciation des faits établis scientifiquement à la reconstitution, moins contrôlée scientifiquement, des situations permettant de comprendre les faits et de les relier entre eux ; mais nous nous permettons de supposer que l'hypothèse de la projection des dépendances causales actuelles peut aussi avoir une place dans ce domaine scientifique⁷⁶.

⁷⁵ L'idée d'un auteur pouvant écrire dans le présent un texte du passé tel qu'un auteur de ce temps passé l'aurait fait a été mis en récit par Borges dans « Pierre Ménard, autor del Quijote » (dans *Ficciones*, 1944). Dans cette nouvelle, Pierre Ménard, auteur fictif du XX^{ème} siècle, conçoit le projet de « se former » pour écrire à nouveau deux chapitres du *Quixote* exactement comme Cervantes l'avait fait. « Mi empresa no es difícil, esencialmente. », dit Ménard, « Me bastaría ser inmortal para llevarla a cabo » (« Mon projet n'est pas difficile, dans son essence », « Il me suffirait d'être immortel pour le mener à terme »).

⁷⁶ La difficulté à aborder le sujet ici réside dans le fait que, comme toute représentation scientifique, la représentation historique construit des situations artificielles à partir des indicateurs et peut faire ainsi

Tous ces arguments intuitifs avancés en faveur de l'hypothèse de la projection nécessaire de la situation actuelle dans le passé gagneraient en force si nous parvenions à trouver un chemin pour les observer au niveau des conditions de vérité des propositions. Nous proposerons pour commencer un cas concernant un fait spécifique (c'est-à-dire, énonçable pour une situation spécifique pour ce qui est de sa région spatio-temporelle). Imaginons la situation suivante : j'arrive au deuxième cours du semestre et je remarque la présence d'une étudiante dont l'existence m'était jusque-là inconnue. Je lui dis alors : « Vous n'étiez pas ici l'autre jour ». J'énonce un fait placé dans le passé, dans une situation n'existant plus mais dont les vestiges de ma mémoire me permettent apparemment d'y « observer » l'absence de cette personne. Mais mon énoncé a quelque chose de particulier : un énoncé équivalent quelconque avec le verbe au présent n'aurait pas pu être énoncé dans la situation passée lorsqu'elle était situation actuelle pour moi. Comparons-le avec un autre énoncé pour bien le mettre en évidence. Si j'arrive en cours et que je dis à l'étudiante : « Vous portiez une casquette l'autre jour », le corrélat au présent de cet énoncé, « Vous portez une casquette », aurait été vrai s'il avait été dit la semaine précédente. En revanche, lorsqu'il s'agit de « Vous n'étiez pas ici l'autre jour », n'importe quel énoncé équivalent aurait été faux. Il va de soi que je n'aurais pas pu dire « Vous n'êtes pas là », mais la même impossibilité frappe d'autres phrases équivalentes apparemment énonçables comme « Une personne n'est pas venue », « Il y a une absente » ou « Il manque quelqu'un ». Et il ne s'agit pas que d'un problème de pertinence, mais d'un problème de vérité, puisque « Il manque quelqu'un » ou « Une personne n'est pas venue » auraient été, tout simplement, des propositions fausses. Autrement dit, le fait « X n'est pas venue » *n'existait pas* dans le passé (rappelons-nous que l'existence de l'étudiante m'était inconnue lors de ce premier cours), il ne pouvait pas être dit comme qualité de la situation lorsqu'elle n'était pas encore dissipée. Or, ce fait, du point de vue de la situation actuelle existe bel et bien dans le passé. Bref, il existe comme fait.

disparaître les dépendances causales provenant des représentations intersubjectives. Mais cela n'est pas le cas lorsque l'historien sort du travail strictement scientifique sur les faits et aspire à « raconter des situations ». Il nous semble toutefois qu'une analyse comme celle d'Aviezer Tucker (*Our Knowledge of the Past. A Philosophy of Historiography*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004) est compatible avec nos hypothèses.

L'intérêt immédiat de cet exemple, qui ne nous semble pas particulièrement recherché, c'est qu'il nous montre de façon transparente pourquoi Saint-Augustin peut dire que parler du passé c'est « parler du présent des choses passées ». Mais outre cela, il nous amène à entrevoir quelque chose de plus définitif : un fait du passé déclaré vrai dès la situation actuelle aurait pu être faux s'il avait été énoncé lorsque la situation passée était encore la situation actuelle, mais le contraire ne semble pas possible. Un fait qui est déclaré faux dans la situation actuelle ne peut pas être déclaré vrai dans une situation du passé. Nous pouvons le constater grâce à certains énoncés non spécifiques, c'est-à-dire des énoncés où la situation actuelle n'est pas celle strictement délimitée par la région spatio-temporelle spécifique dans laquelle l'on se trouve matériellement. Voyons le cas suivant qui a de prime abord quelque chose de troublant. Nous avons les informations adéquates pour savoir qu'un monsieur appelé Ptolémée affirmait, au II^{ème} siècle après Jésus-Christ, que le Soleil tournait autour de la Terre. Nous pouvons ainsi supposer que Ptolémée pouvait dire de son vivant quelque chose comme « Le Soleil tourne autour de la Terre » avec la même certitude que nous disons à présent « La Terre tourne autour du Soleil ». Nous pouvons y ajouter qu'il était aussi convaincu de la vérité de son énoncé que nous de la nôtre. Or, ce que nous ne pouvons pas dire actuellement c'est « Ptolémée *savait* que le Soleil tournait autour de la Terre ». Il nous faut un grand effort pour reconnaître que Ptolémée ainsi que bien de ses contemporains pouvaient dire : « *Je sais* que le Soleil tourne autour de la Terre » de la même façon que nous disons actuellement « *Je sais* que la Terre tourne autour du Soleil ». En revanche nous savons, bien que sans certitude, qu'un monsieur appelé Aristarque affirmait, au III^{ème} siècle avant Jésus-Christ, que c'était la Terre qui tournait autour du Soleil. Bien entendu, il en était convaincu et il « le savait » et, dans ce cas, rien ne nous empêche de dire « Aristarque *savait* que la Terre tournait autour du Soleil ». D'autres prédicats épistémiques affichent la même « intransigeance » par rapport au passé, tels que « connaître l'existence » ou « découvrir ». Nous pouvons ainsi dire qu'Aristarque avait découvert que la Terre tournait autour du soleil, mais pas que Becher avait découvert à la fin du XVII^{ème} le phlogistique, bien que ce fût une découverte pour lui et bien d'autres personnes. Rien ne s'oppose à dire que certains individus dans le passé aient *dit, pensé, cru* ou *proclamé* des « faits » que nous déclarons faux dans la situation actuelle, mais nous ne pouvons pas accepter qu'ils aient *su, connu* ou *découvert*

des faits que notre savoir actuel déclare faux. C'est pourquoi, même si ce sont les grecs qui ont les premiers parlé d'« atomes », nous ne pouvons pas dire : « Démocrite connaissait déjà l'existence des atomes », ses « atomes » étant, pour ainsi dire, faux pour nous.

Cette preuve fournie par les prédicats épistémiques montre de manière tangible que nous ne pouvons jamais nous représenter une situation passée d'une façon complètement déconnectée de la situation actuelle, que tout ce que nous pouvons dire d'une situation passée est « filtré » par la situation actuelle et par les dépendances causales qui la soutiennent. Le cas des verbes épistémiques comme « savoir » ou « découvrir » nous montre que lorsqu'une proposition générale est tenue pour fautive dans la situation actuelle, elle ne peut pas être présentée, sous aucune perspective, comme ayant « été vraie dans le passé ». Tout compte fait, ce n'est qu'une conséquence – donc une confirmation – de ce que nous avons avancé lorsque nous avons présenté notre H_1 : un fait est une proposition qui est vraie dans la situation S , la situation S ne pouvant pas être autre chose que la situation actuelle.

6.4. Les faits dans le futur et la situation actuelle

L'hypothèse de la projection des dépendances causales de la situation actuelle est assez facile à vérifier superficiellement pour ce qui est des « situations futures ». Il s'agit avant tout de rendre compte, d'un côté, du caractère par nécessité ouvert du futur et, d'un autre, du fait que ce même futur, tout en étant nécessairement ouvert, peut être énoncé avec la certitude du fait accompli, comme si le futur énoncé était là, à portée de vue, un peu plus loin de l'instant présent et en attendant de faire son entrée dans la situation actuelle (rappelons-nous la comparaison avec le texte défilant sur mon écran). Autrement dit, les énoncés au futur, de par leur côté parfois si certain, semblent se comporter comme les énoncés au passé, mais dans l'autre sens. Cependant, de par leur côté ouvert ils semblent se comporter de façon modale, c'est-à-dire comme des possibilités. La façon dont Cariani et Santorio⁷⁷ abordent cette double dimension sémantique et logique nous semble très

⁷⁷ Fabrizio Cariani et Paolo Santorio, “*Will done Better: Selection Semantics, Future Credence, and Indeterminacy*”, *Mind*, n° 127, 129-165.

claire et utile pour commencer notre propre explication. Ils montrent que, même si de prime abord les propositions parlant du futur se comportent comme des propositions assertives avec un marqueur temporel, elles se comportent aussi comme des propositions avec un marqueur modal, sauf pour ce qui est de la quantification. Ils en concluent que les propositions au futur sont modales mais avec un comportement particulier. Que parler des faits du futur relève plus de la modalité que du temps (dans le sens indexical du terme, pas dans le sens grammatical) est une idée courante en linguistique, ne serait-ce que parce que les linguistes gardent toujours à l'esprit que la plupart des marques de futur (morphèmes et auxiliaires) ne procèdent pas de termes exprimant le temps, mais des verbes modaux avec le sens de « devoir » et « vouloir », notamment⁷⁸.

Pour nous, il va de soi qu'une proposition parlant du futur ne peut relever que de la modalité parce que son caractère ouvert est inhérent au fait qu'une proposition parlant du futur est une proposition formulée dans la situation actuelle, avec les éléments et les informations de la situation actuelle, donc à partir des stimuli (données et indices) ne pouvant être placés ailleurs que dans la situation actuelle, ce qui n'est pas le cas pour le passé. Le fait énoncé par une proposition au futur est censé arriver lorsque la situation actuelle est dissipée et qu'une autre situation, encore inexistante, devient la situation actuelle. Cette supposition – ou croyance, ou certitude – qu'il y aura une situation encore virtuelle qui sera à un moment donné la situation actuelle nous permet de concevoir l'existence d'une « situation future ». Nous avons par ailleurs suggéré à plusieurs reprises que la certitude de l'existence des situations passées et futures, ainsi que le besoin de les évoquer comme des entités existantes en dehors de la situation actuelle, n'est que la conséquence nécessaire de la relation entre un fait et une situation : un fait étant une qualité d'une situation, on ne peut pas concevoir un fait indépendamment d'une situation.

Cela dit, nous devons rendre compte des différences entre les conditions de vérité des propositions qui placent des faits dans des situations futures. L'intuition la plus immédiate nous fait percevoir la différence entre dire « Ludmila passera son examen (demain) » et

⁷⁸ On peut se faire une petite idée de ce processus historique en observant que la plupart des suffixes du futur des langues et dialectes romans procèdent d'une séquence latine Infinitif + HABERE, où le verbe « avoir » affiche le sens d'obligation qu'il montre encore dans l'expression française « J'ai à te parler ». Ainsi, *je parlerai* est composé de *parler* + *ai*. De même, il est facile de remarquer que les auxiliaires du futur des langues germaniques comme l'anglais (*will*) et l'allemand (*wollen*) fonctionnent encore dans ces langues comme des verbes indiquant la volonté de faire quelque chose.

« Ludmila réussira son examen (demain) ». Si l'on nous demandait d'attribuer une probabilité au premier énoncé, elle pourrait être égale à 1, tandis que, dans le meilleur des cas, on attribuera à la deuxième une probabilité supérieure à 0,5. Reprenons, à ce propos, les hypothèses de Cariani et Santorio : selon eux, le marqueur du futur (dans ce cas, le temps verbal) sélectionne un seul monde parmi un ensemble spécifique de mondes. Le monde sélectionné c'est le monde qui « installe » complètement le cours actuel de l'histoire parmi ceux qui sont compatibles avec l'histoire telle qu'elle est jusqu'à présent. Ainsi, les conditions de vérité de « Ludmila passera son examen (demain) » sont : dans le cours actuel complet de l'histoire, Ludmila passe son examen. Pour eux, le marqueur du futur présuppose que, au moment de l'énonciation, la façon dont les choses se passent dans la réalité est spécifiée d'une seule façon. Dans ce cas (c'est-à-dire dans le modèle sémantique pour le futur de Cariani et Santorio), le marqueur du futur présente le futur comme étant fermé. Comment rendre alors compte des cas où l'on ne saurait déclarer fermé le futur ? Ils font appel au contexte, qu'ils relient à la situation concrète d'énonciation. Ainsi, le futur est fermé (comme dans « Ludmila passera son examen demain ») lorsque la situation concrète d'énonciation détermine un seul contexte ; et le futur est ouvert (comme dans « Ludmila réussira son examen demain ») lorsque la situation concrète d'énonciation ne détermine pas qu'un seul contexte.

L'idée maîtresse de cette analyse est celle d'un futur fermé, c'est-à-dire qu'au moment de l'énonciation il n'y a qu'une seule façon dont les choses peuvent se passer, la possibilité « d'ouverture » étant visiblement une sorte de concession que les auteurs font aux défenseurs du futur ouvert. Quoi qu'il en soit, Cariani et Santorio nous donnent une explication permettant de comprendre pourquoi on perçoit, à partir de la situation actuelle, les faits futurs comme existant dans des situations futures (ces auteurs, soit dit en passant, utilisent le terme « situation » dans le sens le plus primitif que ce terme affiche lorsqu'on parle de « situation d'énonciation »). Nous pouvons reprendre à notre compte leur analyse et la reformuler, pour ce qui est du futur fermé, en disant que l'on attribue à l'énoncé « Ludmila passera un examen demain » la probabilité 1 parce qu'on présuppose que toutes les dépendances causales de la situation actuelle se maintiendront dans la situation future. Et, aussi, que l'on attribue à « Ludmila réussira son examen demain » une probabilité supérieure à 0,5 parce que l'on ne considère pas que toutes les dépendances causales de la

situation actuelle se maintiendront dans la situation future, et parce qu'il y en aura de nouvelles. Cette différence est par ailleurs visible dans le fait que pour le premier cas il est habituel d'utiliser le verbe au présent (« Ludmila passe son examen demain ») alors que pour le deuxième le verbe au futur est le seul possible. On ne dirait pas « Ludmila réussit son examen demain », sauf si l'on veut afficher une confiance totale dans la vérité de la proposition (cf. « Tu vas voir que Ludmila réussit son examen demain »).

Tout cela nous permet, en gros, d'explicitier pourquoi la plupart des prédictions sur les faits futurs échouent lorsque les dépendances causales de la situation sont difficiles ou impossibles à cerner et encore plus à contrôler, comme c'est le cas pour ce qui est des situations complexes telles qu'une guerre ou une épidémie. Lorsqu'on nous disait en 2022 que les difficultés pour l'approvisionnement de gaz naturel dues à la guerre en Ukraine seraient encore pires en 2023, on projetait les dépendances causales de la situation alors actuelles sur le futur, sans qu'il n'existait de certitude que les dépendances causales resteraient les mêmes, ne serait-ce que parce qu'elles n'étaient que très partiellement observables. On pourrait même dire que toute prévision des faits futurs ne peut qu'être hasardeuse lorsqu'il s'agit de situations dont l'extension et la complexité dépassent largement ce qu'un agent impliqué peut appréhender dans la région spatio-temporelle à sa portée, dans la mesure où : a) l'on ne peut même pas concevoir les changements qui surviendront dans le tissu des dépendances causales de la situation telle qu'on l'a appréhendée ; et b) l'on retient uniquement les dépendances causales les plus immédiates ou les plus saillantes sans parvenir à cerner l'imbrication de l'ensemble. Rien de plus normal donc que les prédictions récentes sur l'augmentation de la population mondiale, sur la forme que prendrait une guerre, sur les prix du cuivre ou sur les conséquences du développement de l'intelligence artificielle soient toutes si fragiles. Cela relie le caractère lacunaire de l'évocation des situations passées à celle des situations futures. On ne peut que les concevoir schématiquement à partir d'un nombre limité de données saillantes, en remplissant le reste avec les dépendances causales de la situation actuelle sans aucune garantie que ces dépendances causales puissent être celles qui existaient dans le passé ou qui existeront dans le futur.

Ce que nous avons repris de l'analyse sémantique de Cariani et Santorio confirme de façon générale l'idée que toute situation du futur n'est qu'une projection de la situation actuelle,

la seule existant en tant que situation. Il nous semble toutefois souhaitable d'affiner un peu plus notre propos sur les dépendances causales projetées ou projetables en reliant, du coup, ce qui vient d'être dit avec ce qui a été dit dans les chapitres précédents – les observations qui en découlent étant par ailleurs utiles dans le chapitre suivant. Il y a quelque chose qui échappe à la simple affirmation que la certitude sur la vérité d'un fait dans le futur est conditionnée par la projection des dépendances causales de la situation actuelle. Voyons pourquoi. Si je dis, après avoir appris la proclamation de certains changements dans la loi française : « Je vais travailler au moins jusqu'à 64 ans », la vérité de la proposition semble hors de doute (on dirait que sa probabilité est perçue comme étant égale à 1). En revanche, si je dis à la sortie d'un examen médical : « Je vais vivre au moins jusqu'à 64 ans », quelque chose semble empêcher la certitude permettant de lui attribuer une probabilité égale à 1. Du point de vue logique, cette différence a quelque chose de frappant du moment où l'on considère que pour travailler jusqu'à 64 ans il faut vivre jusqu'à 64 ans. Pour faire court, je semble pouvoir afficher la certitude complète de travailler jusqu'à 64 ans alors que je ne semble pas pouvoir afficher la certitude complète de vivre jusqu'à 64 ans.

En réalité, il s'agit d'une contradiction qui n'est mise en évidence que si nous voyons la situation comme une région spatio-temporelle fixe et stable, comme un simple lieu d'énonciation entouré de ce qu'on désigne avec le terme « contexte ». Les choses se présentent de façon bien différente si nous réalisons que les dépendances causales sont établies par le fait établi et non pas par la situation en elle-même. Comme nous l'avons vu depuis le chapitre 2, ce que l'on retient de la situation n'est fixé que par l'énonciation d'un fait auquel elle est réduite, c'est-à-dire par la qualité à laquelle elle est réduite. Étant donné que le nombre de faits observables dans une situation est potentiellement infini, le nombre de dépendances causales immédiatement associées à un fait est lui aussi potentiellement infini. Cela veut dire que la réduction d'un fait à une situation conditionne la nature et la hiérarchie des dépendances causales organisées autour de lui. Lorsque je parle de l'âge de ma retraite, ce que je projette dans le futur *pour avoir la certitude complète de sa vérité* ce sont les dépendances causales les plus immédiates qui se rapportent à des causes légales et, en général, d'ordre professionnel et administratif. Ce sont elles qui, projetées dans la situation future évoquée, sont tenues pour certaines. En revanche, lorsque je parle de ma longévité, ce que je projette sur le futur ce sont des dépendances causales immédiates

concernant ma santé, que je ne tiens pas nécessairement pour acquises à l'avenir. Remarquons que dans aucun des deux cas, la possibilité de mourir le lendemain d'un accident n'entre en jeu pour rendre incertain le futur, puisque ce « fait » n'a pas de place dans les dépendances causales des deux situations, comme il le ferait si je venais de souscrire une assurance. Avoir un accident mortel est, pour ainsi dire, une « cause » extérieure aux dépendances causales des situations « Retraite » et « Longévité », mais intérieure pour ce qui est de la situation « Assurance vie ». Dans ce dernier cas les dépendances causales comme « J'ai souscrit une assurance vie parce que je me soucie de l'avenir de mes enfants » font entrer dans les dépendances causales la possibilité d'un accident mortel survenant le lendemain. C'est pourquoi, dans cette situation l'énoncé « Je vais vivre au moins jusqu'à 64 ans » semble même être déplacé. Remarquons en passant que l'éloignement ou la proximité dans le temps normatif du fait énoncé n'a rien à voir avec la certitude à propos de sa vérité ; ce qui compte c'est uniquement la stabilité attribuée aux dépendances causales immédiates associées au fait énoncé. Celles qui ne sont pas immédiates, c'est-à-dire celles qui sont associées au fait de façon indirecte, sont toujours considérées comme allant de soi, ne serait-ce que parce qu'elles ne sont même pas « observables », comme c'est le cas du fait de pouvoir travailler parce qu'on est vivant dans la situation « Retraite ». Nous pourrions ainsi conclure que l'énonciation d'un fait dans le futur entraîne une hiérarchie dans les dépendances causales qui lui sont associées, et que cette hiérarchie détermine quelles sont les dépendances causales dont la certitude de la continuité dans la situation future évoquée détermine à son tour si, pour ce fait, le futur est vu comme « ouvert » ou comme « fermé ». Sans cela, au lieu d'être vu comme appartenant à notre monde actuel, le futur serait ce qu'il est toujours du point de vue ontologique, quelque chose d'inexistant.

Voici, en guise de conclusion à ce chapitre, notre neuvième hypothèse :

(H₉)

Il n'existe pas de situation S dans le passé ou dans le futur. L'évocation d'une situation S dans le passé ou dans le futur est seulement le résultat de la certitude que tout fait présuppose l'existence d'une situation.

Le temps de la situation correspond à la durée.

Le temps du fait correspond au temps normatif qui permet de placer le fait dans le futur ou dans le passé.

Tout fait dans le passé ou dans le futur est interprété grâce à la projection des dépendances causales de la situation « actuelle » sur les situations « passées » ou « futures » évoquées schématiquement. Cette projection donne à ces « silhouettes de situations » une consistance semblable à celle de la situation actuelle.

Lorsqu'un fait est considéré certain dans le futur, c'est parce que l'on considère que les dépendances causales de la situation actuelle ayant une portée immédiate sur lui ne changeront pas.

Lorsqu'un F est considéré seulement probable dans le futur, c'est parce que l'on considère que les dépendances causales de la situation actuelle ayant une portée directe sur lui peuvent changer.

Répetons, pour finir, que l'expression redondante « situation actuelle » a été utilisée uniquement pour marquer la différence entre une situation S et l'évocation de situations inexistantes dans le passé et dans le futur. Il va donc de soi que, en dehors de ce contraste, « situation » et « situation actuelle » sont la même chose.

7. Convergence et cohérence

Le moment est venu d'aborder deux points laissés en attente jusqu'ici. Une fois exposés tous les arguments qui nous semblent justifier l'idée que les faits ne sont pas les entités ontologiques de base existant « dans le monde » mais qu'ils relèvent des propositions les énonçant à partir et à propos des situations, nous devons résoudre deux problèmes étroitement imbriqués :

- a) Étant donné qu'un fait est une qualité à laquelle on réduit une situation, le nombre de qualités pouvant être attribuées à une situation est potentiellement infini. Comment se fait-il alors que les agents impliqués dans une situation puissent être d'accord sur le fait ou les faits dont l'énonciation est la plus pertinente pour dire ce qui se passe, au point qu'il peut exister un accord pour dire qu'il ne se passe rien ?
- b) Étant donné que la plupart des faits ne sont pas énoncés entre deux agents impliqués dans la situation, mais le plus souvent sont présentés comme un témoignage fondé, dans le meilleur des cas, sur la mémoire de l'un des agents ayant été impliqué dans une situation déjà dissipée, comment se fait-il que l'on puisse être d'accord sur ce qui est vrai et sur ce qui est faux ?

7.1. Convergence et pertinence

Être d'accord sur le fait le plus pertinent pour rendre compte de ce qui s'est passé dans une situation donnée et être d'accord pour dire qu'aucun fait n'est digne d'être énoncé par rapport à une situation sont les deux versants d'un même problème. Reprenons l'exemple de la salle où a lieu un cours, puisqu'il a le mérite d'être extrêmement simple. Nous avons déjà vu que, malgré la liste non exhaustivement parcourable des choses « qui se passent » pendant un cours, il est fort possible qu'à la sortie les élèves soient d'accord pour dire qu'il ne s'est rien passé. Cela présuppose, bien entendu, que le cours s'est déroulé normalement, sans aucun incident ayant pu attirer l'attention des assistants. Si au milieu du cours, j'arrête

de parler et regarde par la fenêtre pendant une minute, il est fort possible que n'importe quelle étudiante prise au hasard à la sortie réduise toute la richesse de la situation au fait : « Le prof est resté un bon moment à regarder par la fenêtre sans rien dire ». Et si jamais une étudiante évoque ce cours des semaines plus tard, elle le réduira vraisemblablement à la qualité : « Ce jour-là le prof est resté silencieux pendant longtemps » ou à une autre qualité disant plus ou moins la même chose. Et rappelons-nous que les faits énoncés (en parole ou en pensée) sont la seule chose qui reste des situations une fois qu'elles se sont dissipées.

La première chose qui vient à l'esprit de tout un chacun face à ce constat, c'est que dans une situation donnée on ne remarque et retient que ce qui a quelque chose d'inattendu ou de surprenant. Et l'on aurait du mal à contredire cette explication puisqu'il s'agit de l'intuition la plus immédiate qu'on peut avoir, même si elle manque de clarté et qu'elle laisse échapper certains cas comme ceux des attentes non satisfaites. Prenons le cas de quelqu'un ayant un problème avec un chat qui semble avoir décidé de faire régulièrement ses besoins au milieu du tapis du salon. Cette personne prend des mesures pour éviter le problème et voit néanmoins en rentrant à la maison que le chat a persévéré dans son comportement. Elle risque alors de réduire la situation à : « Il l'a fait encore une fois », alors qu'il ne devrait rien y avoir d'inattendu ni de surprenant dans un fait qui se répète peut-être depuis des semaines. De même, il y a des cas assez particuliers, parfois associés à une expérience traumatisante mais pas uniquement, où les agents impliqués s'avèrent incapables de réduire la situation vécue à des faits où d'accepter les faits énoncés par ceux qui croient pouvoir les leur raconter.

Nous sommes par ailleurs d'avis que les explications pragmatiques que nous avons mentionnées à plusieurs reprises dans les chapitres précédents ne sont pas satisfaisantes. Elles tentent de faire dériver des maximes, comme celles de Grice, la pertinence de l'énonciation d'un fait, mais elles ne font en réalité que déplacer le problème en invoquant des évaluations rationnelles de caractère général que les locuteurs seraient en mesure de faire à propos de la hiérarchie et de la richesse ou pauvreté informationnelle de tel ou tel énoncé dans telle ou telle situation. Ces théories de la pertinence auraient certes du mal à expliquer pourquoi deux personnes entrant dans la maison où le chat a pris le tapis pour

litière trouvent pertinent de se dire l'une à l'autre, avec plus ou moins de véhémence : « Il l'a fait encore une fois ».

Nous allons donc tenter une explication qui ne s'appuie que sur des notions déjà élaborées dans les chapitres précédents sans le besoin de faire appel à des principes d'ordre général dont le fondement ne va pas de soi. Pour ce faire, nous allons reprendre et élargir ce que nous avons déjà établi à propos des dépendances causales. Une première et bonne raison pour orienter dans ce sens notre analyse c'est qu'il nous semble certain que nous partageons tous des connaissances très fines sur les dépendances causales à l'œuvre dans une situation, comme le prouvent (peut-être mystérieusement) les jugements unanimes sur la vérité ou la fausseté des contrefactuels vus dans le chapitre 6.

Il nous faut avant tout élaborer davantage l'idée qu'il existe des dépendances causales internes à la situation et des dépendances causales externes à la situation. Rappelons-nous d'emblée que nous laissons de côté dans notre argumentation tout raisonnement causal visant la cause nécessaire et suffisante qui caractérise la causation dans les représentations scientifiques des situations. Les représentations scientifiques élaborent des situations artificielles schématiques, réduites à des indicateurs contrôlés (cf. chapitre 2) en présentant ainsi les faits (scientifiques) sans tenir compte du tissu extrêmement riche de dépendances causales inhérent à toute situation spécifique lorsqu'on en fait l'expérience. Pour le dire de façon rapide, bien qu'un peu caricaturale, si dans une situation donnée une brique me tombe sur la tête au milieu de la rue, je ne songerais pas à la cause « objective » qui réduit la situation à la chute d'un corps due à la force gravitationnelle en décrivant une droite entre un point A et un point B (ma tête). Je songerais plutôt à toutes les dépendances causales pouvant avoir agi dans cette situation spécifique et que la représentation scientifique se doit justement de faire disparaître pour atteindre des représentations générales valables pour toute situation entraînant la chute d'un corps.

Une fois ce point précisé, revenons sur les deux sortes de dépendances causales pouvant être décelées dans une situation spécifique. Comme nous l'avons déjà fait observer dans le chapitre 6, on peut produire, dans une démarche purement spéculative, une liste interminable de faits qui, tout en étant « vrais » par rapport à une situation donnée, ne sont pas énonçables. La raison en était que les dépendances causales associées à ces faits « allaient de soi », c'est-à-dire qu'elles étaient des platitudes sans contenu informationnel.

Ainsi, le fait que pendant un cours les étudiants soient assis parce qu'il y a des chaises dans la salle ne dit rien qui n'aille pas de soi dans la situation. Autrement dit, la possibilité qu'il n'y ait pas de chaises n'est même pas envisageable une fois qu'on est dans la situation. C'est pourquoi « Les étudiants sont assis » n'est pas un fait énonçable puisqu'il ne dit rien pouvant informer sur une qualité de la situation. En revanche, si l'on trouve, pour des raisons particulières, que le fait « Il y a des chaises pour s'asseoir dans la salle de cours » ne va pas de soi, c'est-à-dire qu'il existe la possibilité qu'il ne se produise pas, il se peut que le fait « Les étudiants sont assis (aujourd'hui) » soit énonçable parce que son énonciation est pertinente pour réduire la situation spécifique à une qualité la caractérisant. Dans ce cas, la dépendance causale qui fait qu'il y ait ou pas des chaises n'est pas dans la situation mais à l'extérieur de la situation. Voyons cela d'un peu plus près à l'aide d'autres exemples.

Si je suis assis dans un parc un après-midi à Paris, il y a de fortes chances qu'un pigeon vienne se poser sur le dossier du banc sur lequel je me trouve – et bien entendu, il y aura vraisemblablement d'autres pigeons près de moi. La donnée, que je la remarque ou pas distinctement, fait partie de la situation puisque le fait même d'être dans un parc à Paris entraîne naturellement la présence de pigeons. En termes de dépendances causales, l'on pourrait dire de la façon la plus plate du monde que je vois des pigeons parce que je suis dans un espace ouvert, parce que les pigeons y accèdent facilement, parce qu'ils y trouvent de la nourriture, etc. Ce qui revient à dire que les causes pour qu'il y ait des pigeons sont inhérentes au fait même d'être dans un parc public. On peut ainsi déceler tout un tissu de dépendances causales autour du fait « Il y a des pigeons » ou du fait « Il y a un pigeon posé sur le dossier de mon banc ». Et toutes ces dépendances causales seraient accessibles à partir d'autres données présentes dans la situation. Il s'agit donc de dépendances causales internes à la situation qu'on pourrait nommer « Être dans un parc public un après-midi ». Telle que je perçois cette situation, telle que je me la représente grâce à mes expériences passées, il n'y a pas de raison pour que les dépendances causales déterminant qu'il y ait des pigeons puissent être autrement. Nous pourrions donc dire que ces dépendances causales, bien qu'étant toujours observables, ne sont même pas observées étant donné que la possibilité que les choses se passent autrement ne fait pas partie de la représentation à travers laquelle je perçois la situation. Lorsque nous disons que le fait de côtoyer des

pigeons dans un parc public « va de soi », nous voulons dire que sans même réfléchir – ou justement parce que nous n’y réfléchissons pas – nous accordons aux dépendances causales déterminant leur présence une certitude complète. Bien entendu, cette certitude ne relève pas d’une quelconque nécessité d’ordre générale, mais de la représentation que j’évoque lorsque je reconnais la situation « Être dans un parc public dans une grande ville ». Comme nous l’avons vu au chapitre 5, à chaque fois que je me trouve impliqué dans une situation, je cherche dans mes expériences une famille de situations à laquelle l’associer afin de pouvoir accéder à une représentation me la rendant compréhensible. Dans ce sens, avoir une représentation d’une situation c’est, dans un premier temps, pouvoir y identifier et mettre en relation un certain nombre de stimuli de façon à anticiper ce qui peut ou ne peut pas y arriver.

Si je suis installé à l’intérieur d’un café l’après-midi et que je vois se poser sur la chaise à côté de la mienne un pigeon, je suis pour le moins surpris. Ce n’est pas le pigeon en lui-même qui me surprend (j’en vois tous les jours), mais sa présence à l’intérieur d’un café. Le fait est loin d’être inexplicable ou aberrant. Je peux réaliser en quelques secondes que rien n’est plus facile que l’intrusion d’un pigeon dans un local dont les accès sont ouverts. Ce qui change par rapport au parc c’est que les causes de la présence d’un pigeon dans le café ne font pas partie de la situation « Être dans un café ». C’est pourquoi son apparition en tant que donnée de la situation est remarquée. Il faut que je cherche à l’extérieur des dépendances causales de la situation telle que je me la représente (ce qui ne veut pas dire nécessairement « à l’extérieur du café », bien entendu, puisque le pigeon peut être la mascotte du propriétaire) la raison pour laquelle un pigeon s’installe à ma table. Ceci nous apprend qu’une donnée n’a, en soi, rien qui puisse la rendre plus remarquable qu’une autre. Ce qui la rend « visible » c’est qu’elle survienne sans qu’il y ait dans la situation d’autres données formant avec elle un tissu de dépendances causales. Dans ce cas, on est toujours obligé de « sortir de la situation », d’élargir son étendue spatio-temporelle ou sa complexité pour comprendre ce qui se passe. Bref, on doit procéder à une inférence faisant entrer en jeu ce qui n’est pas une donnée de la situation.

Si je me balade dans les rues de Paris à 10 heures, il se peut que je ne remarque même pas les cris qui pourraient être surprenants dans une autre situation – c’est que je passe à côté d’une école et que c’est l’heure de la récré (des causes internes à la situation). Mais ces

cris, entendus dans une situation différente où la cause n'est pas interne à la situation, pourraient être effrayants et me pousser à chercher avec anxiété la cause, externe à la situation cette fois-ci, me permettant de les justifier. Je pourrais peut-être la trouver en élargissant l'étendue de la situation à travers des inférences, et il se pourrait même que je puisse « vérifier » que l'inférence était correcte. Par exemple, ma balade à lieu un dimanche à 17 heures dans un quartier résidentiel très calme. J'entends des cris d'enfants et je suis surpris parce qu'il n'y a rien dans la situation pouvant en être la cause. Je vais alors chercher la cause externe à la situation en l'élargissant à ce qui n'est pas directement accessible. Je peux ainsi supposer qu'il y a quelque part une maison avec jardin où l'on fête l'anniversaire d'une petite fille. Avec un peu de chance, je finirai par trouver au loin des ballons de couleurs attachés sur un portail qui me sembleront conforter mon hypothèse. Mais imaginons que je ne trouve pas de quoi produire une inférence, je me sentirais face à un mystère (qui restera sans doute dans mes souvenirs de la situation).

C'est évident qu'il y a une relation directe entre les cas où les données présentes dans la situation ne trouvent pas leur cause à l'intérieur de la situation et les faits qui sont énonçables pour dire ce qui se passe dans telle ou telle situation. Nous ferons de cette relation la clé de la convergence des agents impliqués dans une situation à l'heure d'établir le ou les faits auxquels la situation peut être réduite. Notre hypothèse sera ainsi que, dans une situation donnée, on observe et retient comme fait ce dont la cause n'est pas dans la situation, même si l'on arrive après coup à trouver une inférence, confirmée ou non, pour en comprendre la cause. Ainsi, à la question « Que s'est-il passé ? » je pourrais répondre : « Il y avait un pigeon qui se baladait » dans la situation du café mais pas dans celle du parc ; et je pourrais répondre : « J'ai entendu des cris terrifiants » si je me balade dans un quartier où il n'y a pas d'école en vue. Et je ne serais pas le seul à le faire. D'autres agents partageant la même situation que moi convergeraient avec ces réponses.

La convergence affichée par les agents impliqués dans une situation à l'heure de la réduire à un fait est ainsi expliquée par leur connaissance partagée des données qui, dans une situation spécifique, s'intègrent ou non dans les dépendances causales internes à la situation. L'intérêt de cette explication c'est qu'elle ne fait pas appel à telle ou telle caractéristique des données en elles-mêmes, ni à l'analyse rationnelle de la valeur informationnelle supérieure d'un énoncé par rapport aux autres. De plus, cette explication

subsume l'intuition selon laquelle un fait n'est signalé que lorsqu'il a quelque chose de surprenant ou d'inattendu, sans pour autant reposer sur elle, puisque la surprise ou l'étonnement ne serait qu'une conséquence accidentelle du fonctionnement des dépendances causales. Un fait ne saurait être en soi-même surprenant ; il n'y a pas d'échelle cognitive de la sorte. Un fait est ou n'est pas repérable et ceci seulement par rapport à la situation qu'il est censé décrire, ou plus précisément, par rapport aux dépendances causales internes à la situation que le fait établit, ou n'établit pas.

Du coup, nous pouvons comprendre sans trop d'effort ce que veut dire l'expression « Il ne s'est rien passé » alors qu'il se passe toujours quelque chose dans le monde. Lorsque toutes les données perçues dans une situation trouvent leur cause dans la situation, il n'y a rien pouvant constituer un fait qui réduirait cette situation spécifique à une qualité. Nous sommes tous familiers avec ces cas où face à la réponse « Il ne s'est rien passé » l'on rétorque : « Mais il a dû bien se passer quelque chose ». Et la personne ainsi interpellée de se résigner à lancer une énumération des faits qui, tout en étant potentiellement énonçables, n'ont pour elle aucune pertinence. À la question « Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? » je peux trouver pertinent de répondre : « Rien ». Et si l'on proteste : « Tu as dû bien faire quelque chose », je peux concéder : « Oui, bien sûr : je me suis levé, j'ai pris mon petit déjeuner, etc. ». Ce scénario ne fait que montrer la différence entre les faits potentiellement énonçables et ceux dont l'énonciation semble pertinente à l'agent impliqué.

Certes, nous avons argumenté à l'aide de situations extrêmement simples, mais il n'est pas difficile de constater que les choses se présentent de la même façon pour ce qui est des situations bien plus complexes. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'une situation comme « Il y a une guerre », l'on prétend informer au public ce qui se passe, mais on en dit très peu par rapport à tout ce qui peut se passer pendant une guerre. Ce n'est pas parce que l'on est insensible à tous ces faits apparemment négligés ou banalisés, ou qu'il y a des faits étant en eux-mêmes plus importants que d'autres. C'est tout simplement parce qu'on réduit la situation à des faits dont les causes ne sont pas perçues comme internes à la situation « Il y a une guerre ». Pour donner un exemple précis d'une situation (actuelle), les journaux ne racontent pas toutes les choses (sans doute toutes terribles) qui arrivent jour après jour dans la guerre d'Ukraine. Outre l'annonce de tel ou tel changement sur les lignes du front, même

ceux qui s'imposent un suivi journalier, comme le journal britannique *The Guardian*, réduisent la situation à des faits comme : « Les russes ont bombardé un restaurant », « Les ukrainiens ont envoyé des drones sur Moscou », « Les russes (ou les ukrainiens) ont torturé des prisonniers », « Les russes ont utilisé des bombes à fragmentation », etc. Pour peu qu'on s'y arrête, on remarque que ce sont tous des faits qui, dans la représentation que l'on a pu se faire de ce qu'est une guerre actuellement, ne sont pas jugés comme relevant des dépendances causales internes à la situation « Il y a une guerre », mais obligent à trouver leur cause dans des données externes à la situation. Qui plus est, la partie « accusée » cherche toujours à en rejeter la responsabilité. Ce qui revient à dire que le reste des atrocités commises et le reste des souffrances endurées jour et nuit par tant de gens sont « de bonne guerre » parce qu'on accepte la situation de guerre dans laquelle ils se trouvent.

Une fois constaté que la différence entre dépendances causales internes et externes fournit une bonne explication de la convergence des agents impliqués sur tel ou tel fait, nous devons vérifier si, malgré tout, cette hypothèse ne laisserait échapper certaines choses. Le premier cas pouvant afficher un fonctionnement différent est celui où les agents impliqués dans une situation exceptionnelle ne parviennent pas à la réduire à un ou plusieurs faits. Nous croyons qu'il s'agit en quelque sorte du cas opposé de celui où l'on dit qu'il ne se passe rien. De façon grossière, on dirait que le problème est qu'il se passe trop de choses, au point que l'agent impliqué s'avère incapable d'en retenir quelques-unes. Il faut toutefois affiner l'explication, car dans toute situation se passent « trop de choses » pour être toutes dites sans que cela pose de problème pour réduire les situations à des faits. En nous tenant à notre hypothèse, nous avancerons que lorsqu'il y a trop de données ne trouvant pas leur cause dans la situation, l'agent impliqué est incapable de la réduire à des faits de façon à pouvoir répondre à la question « Que se passe-t-il ? ». Il pourra, tout au plus, produire une énumération ouverte de faits détachés sans y trouver le sens lui permettant de viser un ou plusieurs faits pertinents. Pour faire court, l'agent ne sait pas ce qui se passe malgré tout ce qu'il voit parce qu'il n'arrive pas à mettre en place une représentation de la situation. Imaginons que j'entre dans ma salle de cours et que je trouve des animaux s'y baladant, des étudiantes qui ont allumé un feu et qui chantent, une autre qui casse des noix, une autre dormant par terre, et autres. C'est presque certain que je ne pourrais pas dire ce qui se passe et que je ne saurais pas réduire à un fait une situation que je n'arrive pas à me représenter.

Je pourrais peut-être entamer une liste désordonnée de certaines des choses que j'observe sans que cela veuille dire que je comprends la situation. Le mot « chaos » viendrait certes à l'esprit, même s'il n'y a pas, à proprement parler, de chaos dans la mesure où je « comprends » et que je peux cerner chaque donnée isolément. Ce que je ne comprends pas c'est leur place dans une situation qui « ne colle pas » avec mes représentations et qui ne donne donc pas lieu à des dépendances causales internes attendues. En réalité, c'est comme si je me trouvais pour un instant dans un monde différent du mien et pour lequel je ne possède pas de représentations. Alors que si jamais il m'arrivait de trouver les mêmes données sur la scène d'un théâtre ou dans un campement d'été, je pourrais tout comprendre et tout saisir comme faisant partie d'une situation. Parler de « chaos » dans la salle de cours voudrait juste dire qu'il y a trop de données qui ne trouvent pas leur cause dans les représentations que je possède et que je partage intersubjectivement pour la situation « Être dans une salle de cours ». Malheureusement, les exemples les plus évidents quant aux vraies expériences pouvant illustrer ces cas correspondraient à ce qui est arrivé à des personnes qui, ayant vécu des horreurs, ne peuvent pas les décrire. Et il nous semblerait trop frivole de faire entrer dans nos raisonnements quelque chose dont la portée dépasse de loin l'intérêt de nos hypothèses. C'est pourquoi nous nous contenterons du seul exemple « fabriqué » que nous avons proposé.

Le dernier cas à examiner est celui des attentes « contrariées » que nous avons déjà illustrées avec l'exemple du chat qui fait obstinément ses besoins sur le tapis du salon. Ce cas nous semble intéressant parce qu'il a l'air d'aller de prime abord à l'encontre de l'intuition si partagée selon laquelle l'on distingue comme fait pertinent pour être énoncé celui qui surprend ou celui qui est inattendu. Nous pourrions en fait poser la question autrement et nous demander comment se fait-il que ce qui se répète continue à nous surprendre. Et la raison peut aussi bien se trouver dans les dépendances causales internes à la situation. Supposons que, face au comportement anormal du chat, on prenne des mesures pour y remédier. Ce qu'on tenterait de faire c'est d'examiner et de changer la situation, d'y introduire de nouvelles dépendances causales afin d'obtenir le résultat visé. L'échec dans ces tentatives ne serait que l'échec dans l'introduction de ces nouvelles dépendances causales. Comme conséquence, les causes de la persistance des données qu'on cherche à faire disparaître restent encore extérieures à la représentation de la

situation qu'on tente de faire évoluer. Le fait qui surprend est, pour ainsi dire, nouveau à chaque fois et, n'étant pas déterminé par les dépendances causales internes, reste énonçable autant de fois que les données surviennent. C'est pourquoi, vu d'un autre angle, les personnes rentrant à la maison pourraient dire, au lieu de « Ce chat l'a encore fait », « Il ne s'est rien passé ». C'est comme dire « Je n'ai pas pu prendre le contrôle de la situation » et, les dépendances causales étant les mêmes qu'au début des anomalies, la cause de ce qui arrive reste extérieure à la situation et, par conséquence, incontrôlable. Rappelons-nous que dans l'introduction de cet essai nous avons évoqué la situation dans laquelle quelqu'un essayait de ranimer une femme ayant eu un accident et s'écriait : « Il ne se passe rien ». L'explication en termes d'attente est la même, puisque c'est comme dire : « J'ai essayé de changer les données de la situation, mais elles restent les mêmes ». Tout en reconnaissant que les conditions permettant la convergence sur le fait énonçable des agents impliqués dans une situation pourraient faire l'objet d'examen plus fin, il nous semble peu utile (et certainement un peu trop lourd) d'entrer dans une casuistique détaillée ne faisant qu'enchaîner des exemples que nous préférons sacrifier malgré leur intérêt. Ce qui a été vu nous semble suffisant pour formuler notre dixième hypothèse :

(H₁₀)

Il existe convergence pour réduire une situation S à un même fait F lorsque deux ou plusieurs agents impliqués dans une situation et qui disposent d'une représentation intersubjectivement partagée s'accordent indépendamment l'un de l'autre pour répondre « tel ou tel F » à la question : « Que s'est-il passé ? » (ou « Que se passe-t-il ? »). Autrement dit, lorsqu'ils sont d'accord pour réduire la situation S au même fait F.

Cette convergence se produit lorsque la cause du fait n'est pas présente dans la situation, c'est-à-dire lorsque les données présentes dans la situation S ne permettent pas d'établir pour ce fait une dépendance causale à l'intérieur de S.

Lorsque la cause d'un potentiel fait est dans la situation, l'énonciation de ce fait, bien que possible, n'est pas pertinente pour répondre à la question « Que s'est-il passé ? ».

Lorsque tous les faits potentiellement énonçables trouvent leur cause dans la situation, il y aura convergence pour réduire la situation au fait « Il ne s'est rien passé ».

7.2. Cohérence et vérité

Nous pourrions supposer de prime abord que lorsqu'il y a convergence pour établir un fait entre deux agents impliqués dans une situation, la vérité de la proposition l'énonçant est acquise. Mais cela ne va finalement pas toujours de soi. Si deux personnes roulant dans la même voiture un jour ensoleillé « voient », toutes les deux, des flaques d'eau, il est fort possible que malgré la convergence initiale, elles réalisent immédiatement qu'il s'agit d'un mirage et s'accordent pour juger que l'énoncé « Il y a de l'eau sur la route » est faux et que la donnée apparente n'est qu'une illusion optique. Ce cas banal ne fait que nous indiquer qu'il y a quelque chose « au-dessus » de la convergence à l'heure d'établir la vérité d'une proposition, c'est-à-dire à l'heure d'établir un fait. Nous avons déjà eu recours tout au long de cet essai à l'idée de « cohérence » pour indiquer ce qui gouverne l'attribution de la vérité à un énoncé. Il s'agit à présent d'aller un peu plus loin et de tenter de préciser en quoi consiste cette cohérence.

Il nous semble convenablement argumenté que l'attribution de la vérité ne saurait dépendre de l'« évidence directe » d'un fait tel qu'il est formulé à partir des données ou des indices présents dans une situation. Nous soutenons que les données et les indices présents dans une situation sont certes à l'origine de l'énonciation d'un fait, mais ne sont pas ce qui rend l'énoncé vrai. Si c'était le cas, on sombrerait dans une forme quelconque de relativisme, puisque les stimuli d'une situation pouvant être perçus et interprétés de façons différentes par les agents y impliqués donneraient lieu à des « faits » aussi multiples que divergents si la vérité ne dépendait que d'eux.

Nous allons précisément dans le sens contraire. Dans notre introduction, nous avons évoqué à ce propos l'exemple des deux amies assises à la table d'un bar le soir. Pour rappel, l'une d'elles entend des cris derrière elle et énonce le fait : « Il y a une bagarre là », mais l'autre réagit en disant : « Non, il ne se passe rien. Ils font la fête, c'est tout ». Rectification que la première accepte sans plus de discussion. Nous disposons à présent d'une « grammaire » des situations et des faits nous permettant d'explicitier ce qu'il y a derrière ce dialogue.

Les deux amies partagent une situation (dans le sens que nous avons accordé à « partager une situation » dans le chapitre 2) pour laquelle elles disposent, grâce à leurs expériences, d'une représentation partagée. Nommons cette situation « Être dans un bar le soir ». Dans cette situation il y a un nombre non exhaustivement parcourable de stimuli potentiels

pouvant être observés en tant que données (des stimuli n'exigeant pas d'inférence pour être interprétés) ou en tant qu'indices (des stimuli exigeant une inférence pour être interprétés). Ces stimuli peuvent trouver leur cause à l'intérieur de la situation, ou non, et c'est cela qui détermine s'ils peuvent être ou non à l'origine de l'énonciation d'un fait. Lorsque l'une des amies dit : « Il y a une bagarre là », elle tient à énoncer ce fait parce qu'elle a perçu des stimuli (des cris très forts en dehors de son champs visuel) dont la cause n'est pas dans les dépendances causales incluses dans sa représentation de la situation. Poussée sans doute par la puissance des cris et le sursaut qu'ils lui ont donné, elle a fait une inférence pour trouver une cause externe à la situation : une bagarre, le cas échéant, une bagarre n'étant pas dans les dépendances causales internes de la situation « Être dans un bar le soir » (sauf peut-être pour certaines personnes fréquentant certains bars). Son amie, dont le champ visuel est différent, lui présente les choses autrement. En disant d'emblée : « Il ne se passe rien », elle est train de lui dire que la cause des cris fait partie des causes internes à la situation. Puis, elle ne fait que préciser quelle est cette cause interne qui, pour elle, va de soi dans un bar le soir : « Ils font la fête ». Et, certainement, qu'un groupe de gens contents, un peu éméchés et excités au point de crier bruyamment dans un bar le soir peut bien être considéré comme faisant partie des dépendances causales internes à la situation « Être dans un bar le soir », telle que pas mal de gens se la représente.

En peu de mots, la femme qui dit : « Il ne se passe rien » se borne à faire voir à son amie que les cris entendus ne sont qu'une donnée trouvant sa cause dans les autres données de la situation. Et cela est possible parce qu'elles partagent (avec peut-être certaines différences concernant les décibels) la même représentation de la situation. Il va de soi que le dialogue n'aurait pas évolué de la même façon dans une autre situation, par exemple, si les cris avaient été entendus le matin dans un café, ou encore, dans une bibliothèque. Dans ces cas-là, l'énoncé « Il ne se passe rien » aurait été directement rejeté, puisque ces situations ne peuvent pas inclure dans leurs tissus de dépendances causales quoi que ce soit pouvant être à l'origine des cris.

Nous avons ici un premier exemple concret des conséquences de ce que nous appelons « cohérence » à l'heure d'établir la vérité d'un fait. La dame qui a d'emblée énoncé : « Il y a une bagarre là » a été poussée à revoir son interprétation d'un stimulus à la lumière de *ses propres* connaissances des dépendances causales de la situation, ce qui n'est possible

que lorsqu'il y a partage de la représentation. Prenons cela comme un premier aperçu et comme une orientation vers la bonne compréhension du fonctionnement de la cohérence. Quelqu'un de familiarisé avec le débat entre les positions réalistes et les positions anti-réalistes aura bien compris que la notion de cohérence que nous adoptons ici renvoie à l'opposition entre ces deux approches de la vérité des propositions. En gros, on peut maintenir qu'une proposition est vraie soit parce qu'elle *correspond* à ce qui se passe dans le monde indépendamment d'elle (réalisme), soit parce qu'elle est *cohérente* avec le reste des propositions tenues pour vraies (anti-réalisme). Il nous semble peu pertinent de poser ici de toutes pièces les termes de ce débat⁷⁹ (certes, difficile à trancher étant donné les prémisses en jeu) alors que tout ce que nous avons exposé depuis les premières pages de ce livre vise à montrer que les thèses réalistes sur la vérité des propositions par correspondance sont bâties sur une confusion entre situations et faits. Autrement dit, une fois que l'on est convaincu que le monde n'est pas composé de faits parce que les faits ne sont pas des régions spatio-temporelles du monde, il n'y a pas lieu d'envisager que la vérité d'un fait énoncé soit fondée sur l'observation dans le monde de *ce fait*, comme s'il pouvait exister indépendamment de la proposition qui l'énonce tout en ayant la forme sujet-prédicat de la proposition qui l'énonce. Nous ne saurions donc accepter une relation de correspondance qui serait seulement fondée sur un isomorphisme quelconque entre les faits énoncés et certaines régions spatio-temporelles. À cette hauteur de notre essai (qui n'aspire pas à être un traité sur la vérité) revenir sur cette discussion serait plus rhétorique qu'autre chose. Si nous avons bien construit notre argumentation, la cohérence entre propositions reste la seule explication à la vérité des propositions, sans pour autant impliquer que les propositions n'aient aucun lien avec le monde qui, lui, existe indépendamment d'elles⁸⁰. Ce lien existe bel et bien puisque les propositions s'énoncent à

⁷⁹ Il se peut toutefois que la différence la plus clivante se trouve dans la prémisse réaliste de l'existence des substances, c'est-à-dire de l'existence de classes naturelles indépendantes de la pensée.

⁸⁰ Nous ne pouvons pas éviter de songer ici à l'aversion que Wittgenstein affiche dans le *Tractatus* à l'idée de la déconnexion entre les propositions et le monde, aversion qui lui fait accepter l'existence d'une « substance » indépendante des faits :

« 2.0211 – Si le monde n'avait point de substance [*Substanz*], le fait de savoir si une proposition [*Satz*] a un sens dépendrait de celui de savoir si une autre proposition est vraie.

2.024 – La substance est ce qui existe indépendamment de ce qui arrive »

(Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus* [1922], traduction de P. Klossowski, Paris. Gallimard, 1961.

partir des stimuli perçus dans des situations qui, elles, « font partie du monde » et qu'une proposition qui n'est pas en relation avec une situation n'est pas un fait (cf. notre Hypothèse 1). Pour faire court, nous considérons que les prémisses réalistes les plus élémentaires, comme « Le monde existe indépendamment de nous et de notre pensée », sont correctes et incontournables pour ce qui est des situations, mais pas pour ce qui est des faits auxquels les propositions réduisent ces situations et qui, eux, dépendent de notre pensée.

Ceci n'empêche pas que la thèse selon laquelle la vérité d'une proposition est déterminée par sa cohérence avec les autres propositions tenues pour vraies doive être précisée. Dans sa défense de la thèse de la cohérence face à celle de la correspondance, Davidson⁸¹ semble ne pas trouver nécessaire l'explicitation du fonctionnement de cette cohérence, tant il est vrai qu'une fois qu'on a accepté et adopté cette position, on a l'impression qu'il n'y a rien d'autre à ajouter. Davidson se borne ainsi à évoquer une sorte de tissu formé par des propositions tenues pour vraies (intersubjectivement vraies) dans lequel chaque nouvelle proposition doit, pour être déclarée vraie, s'intégrer sans produire de contradictions. L'idée que la vérité de chaque proposition dépende de la vérité de toutes les autres amène Davidson à parler d'une approche « holistique » de la vérité, expression peut-être malencontreuse qui peut se prêter à une interprétation détournée dès qu'on ne garde pas à l'esprit que la portée de ce « holisme » reste toujours dans le domaine des propositions.

Tout en faisant nôtre cette position, nous trouvons qu'il faut tenter une explicitation du fonctionnement de ce tissu propositionnel dans lequel chaque proposition doit s'intégrer pour être vraie. Pour ce faire, nous partirons d'un constat initial qui, malgré son air sceptique de prime abord, nous semble incontournable. Dans la plupart des cas, nous apprenons les faits par témoignage ; la plupart des énoncés que nous entendons et que nous prenons pour vrais portent sur des situations dans lesquelles nous n'avons pas été impliqués. Il va donc de soi que la possibilité d'accéder à une évidence directe ou à une vérification indirecte les validant est exclue. Si une amie me dit : « Je n'ai pas dormi de

Ce que nous proposons dans cet essai c'est de faire intervenir la situation comme l'instance ontologique qui « donne sens » à la proposition en déterminant si elle énonce ou non un fait, puisque pour que la proposition soit vraie elle doit réduire la situation à un fait ayant la forme sujet-prédicat.

⁸¹ Donald Davidson, *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford, Oxford University Press, 2001, chap. 10, entre autres.

toute la nuit » ou « Mes voisins ont fait du tapage toute la nuit », je ne saurais refuser son témoignage et accepterais donc qu'elle raconte des faits, c'est-à-dire qu'elle produit des énoncés réduisant une situation qu'elle a vécue à une qualité. Bref, qu'il s'agit de propositions vraies. Ce qui est d'emblée certain, c'est qu'il y a très peu de chances que je mette en suspension, le temps de faire une enquête, mon jugement sur la vérité de ses dires. On a ainsi l'impression que je la crois parce que je n'ai aucune raison de ne pas le faire. Remarquons qu'il existe toujours la possibilité de trouver des raisons pour mettre en question des énoncés. Par exemple, je pourrais savoir qu'elle se plaint souvent de ne pas dormir alors qu'on l'a « entendu » dormir, ou bien je pourrais me souvenir qu'elle-même m'a dit que ses voisins avaient déménagé la semaine dernière. Mais en absence de la manifestation de cette sorte de contradiction, je la crois, comme si je n'avais pas le choix. Nous accorderons à cette impression le poids d'un constat : en dernière instance, on ne déclare pas vrai une proposition parce qu'on « vérifie » dans le monde ce qu'elle dit, mais parce que l'on ne trouve rien qui puisse s'opposer à ce qu'elle soit vraie. Autrement dit, la nature même de la cohérence impose qu'elle agisse uniquement de façon « négative », puisqu'elle peut donner lieu à des contradictions (et non pas à des confirmations) et que ne pas contredire, ce n'est pas confirmer⁸². Ce constat peut être par ailleurs valable pour toutes sortes de cas, même ceux où l'on est impliqué dans une situation, puisqu'on peut réaliser, grâce à la cohérence, qu'on a mal interprété une donnée ou qu'un indice peut ne pas donner lieu à telle ou telle inférence.

Une précision déjà faite s'impose à nouveau ici, afin d'éviter un quelconque malentendu. Nous traitons ici des faits établis à partir de situations spécifiques dont les agents impliqués et ceux qui reçoivent leurs témoignages possèdent une représentation intersubjectivement partagée, portée et façonnée par le langage ordinaire. Nous ne parlons pas ici des faits « scientifiques » qui, eux, sont établis à partir de la projection sur des situations spécifiques de situations générales réduites à des indicateurs. C'est pourquoi il ne faut pas confondre notre description du fonctionnement de la cohérence avec ce qu'on appelle la « falsifiabilité » des énoncés scientifiques. La falsifiabilité d'une hypothèse scientifique

⁸² Nous nous permettons d'ignorer ici les cas où la personne qui énonce un fait aurait la réputation de mentir tout le temps, de subir des hallucinations ou autres.

empirique dépend de sa forme logique⁸³, notamment de si sa formulation produit des « expériences cruciales » pouvant la réfuter. Cela n'est que l'une des conséquences de la différence entre les conditions de vérité d'un énoncé normatif scientifique et celles d'un énoncé du langage ordinaire. Nous avons exposé ailleurs⁸⁴ plus en détail la nécessité de distinguer ces deux formes de vérité, ne serait-ce que parce qu'elles peuvent se manifester, pour ainsi dire, de façon parallèle sans besoin qu'il existe de cohérence entre elles. Si quelqu'un me dit : « Le soleil s'est déjà couché », j'ai affaire à un énoncé du langage ordinaire qui réduit à un fait une situation spécifique dont j'ai une connaissance intersubjective me permettant de déterminer, grâce à la cohérence, si l'énoncé est vrai ou faux. Ainsi, si je suis dans une pièce sans fenêtres et que quelqu'un me dit que le soleil s'est déjà couché je peux déclarer vrai l'énoncé s'il n'est pas en contradiction avec d'autres propositions comme il le serait si je suis en France et qu'il est 15h. Dans ce cas, l'énoncé serait en contradiction avec d'autres propositions que je tiens pour vraies, à commencer par « En France il ne fait jamais nuit à 15h ». S'il se trouve que je suis isolé dans la pièce, sans montre et que j'ai perdu le fil de la séquence jour-nuit, je ne pourrais que croire ce qu'on me dit, sauf en cas de méfiance avérée.

Ce qui ne saurait arriver c'est que je déclare, dans n'importe quelle situation, que l'énoncé « Le soleil s'est déjà couché » est faux parce qu'il est incohérent avec l'énoncé scientifique « La Terre tourne autour du soleil ». Ce dernier énoncé ne vise pas à réduire des situations spécifiques à des faits et ne peut être énoncé à partir des représentations intersubjectives portées et façonnées par le langage ordinaire. « La Terre tourne autour du soleil » n'est que la reformulation en langage ordinaire d'un énoncé scientifique et sa vérité est fondée sur les propriétés formelles des propositions dont les termes sont des indicateurs mesurables mis en relation algébrique⁸⁵. Nous ne croyons pas pouvoir nous tromper en disant que l'on ne peut qu'avoir une connaissance normative du contenu sémantique des énoncés comme

⁸³ Dans les mots de Popper : "I shall not require of a scientific system that it shall be capable of being single out, once and for all, in a positive sense; but *I shall require that its logical form shall be such that it can be single out, by means of empirical test*, in a negative sense: it must be possible for an empirical scientific system to be refuted by experience". Karl R. Popper, *The Logic of Scientific Discovery* [1959], London-New York, Routledge, 1992, p. 40-41 (c'est nous qui soulignons).

⁸⁴ Cf. *Sur la régularité*, *op. cit.*, chap. 2.

⁸⁵ Notre position est donc que la théorie de la convention T de Tarski (Alfred Tarski, "The Concept of Truth in Formalized Languages", dans *Logic, Semantics, Metamathematics*, Oxford, Oxford University Press, 1956, p.152-278) dont la version courte est : « L'énoncé x est vrai si et seulement si p » n'est pas applicable au langage ordinaire.

« La Terre tourne autour du soleil », c'est-à-dire une connaissance qui ne procède pas d'une analyse quelconque des situations spécifiques où l'on est impliqué. Pour accorder la vérité à cette sorte d'énoncé, il faut justement renoncer à l'examen des situations spécifiques et, par conséquent, renoncer aux connaissances portées par toutes les propositions du langage ordinaire que nous tenons pour vraies mais qui pourraient être en contradiction avec l'énoncé scientifique. C'est pourquoi, lorsque nous parlons ici du fonctionnement de la cohérence, nous ne parlons que des énoncés du langage ordinaire qui réduisent des situations spécifiques (ou, à la limite, des familles de situations spécifiques) à des faits.

Une fois que nous avons accepté que la cohérence entre propositions agit uniquement de façon négative, il nous reste à examiner la nature du tissu des propositions vraies mobilisées pour « contrôler » la vérité d'un fait énoncé. Ainsi, à la question : Toute proposition tenue pour vraie participe-t-elle à ce « contrôle » ? la réponse semble être : « Non ». Le commentaire précédent sur les énoncés scientifiques nous donne déjà une première piste sur la possibilité qu'il existe certaines propositions qui restent en dehors de l'ensemble de celles pouvant invalider un fait énoncé parce qu'elles sont en contradiction avec lui. Mais il ne s'agit pas seulement d'insister sur ce qui a déjà été dit, à savoir, que lorsqu'il s'agit de parler des situations spécifiques les propositions du langage ordinaire peuvent être vraies tout en étant contradictoires avec les propositions scientifiques. Les choses vont un peu plus loin. Le langage ordinaire, celui qui parle des situations spécifiques ou des familles de situations spécifiques peut aussi parler des situations « en général », sans que ces énoncés soient des reformulations des énoncés scientifiques. Ces énoncés dits, justement, « génériques » comme « La neige est blanche », « Le ciel est bleu » ou « Les oiseaux ont des ailes » décrivent le monde sans tenir nécessairement compte de toutes les données pouvant se manifester dans des situations spécifiques dans lesquelles un agent peut se trouver impliqué. Au point qu'il y a lieu de se demander s'ils énoncent des faits ou si ce ne sont que des définitions.

Ces énoncés affichent la propriété que Wright a nommée « surassertivité » et qui revient à dire qu'une fois qu'ils sont tenus pour vrais ils sont, en quelque sorte, insensibles à ce qui pourrait indiquer les données présentes dans les situations spécifiques⁸⁶. Il y a en effet de

⁸⁶ Crispin Wright, *Truth and Objectivity*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1992

nombreuses situations où un agent impliqué perçoit des couleurs différentes lorsqu'il observe la neige ou le ciel. Il peut ainsi dire : « La neige est grisâtre », comme il peut dire : « Le ciel est gris ». Les énoncés génériques sont « surassertifs » dans la mesure où ces faits énoncés par rapport à des situations spécifiques, tout en étant contradictoires avec leur contenu sémantique, ne mettent pas en question leur vérité. Au point qu'il est possible de dire quelque chose comme « Cette neige est grisâtre, mais la neige est blanche ». Évidemment, les choses ne marchent pas, en principe, dans le sens inverse ; c'est-à-dire qu'il n'arrive pas que l'on rejette, pour une situation spécifique, l'énoncé « Cette neige est grisâtre » parce qu'il est contradictoire avec l'énoncé « La neige est blanche ». De même, si quelqu'un produisait l'énoncé « Cet oiseau n'a pas d'ailes » devant un kiwi, on ne dirait pas qu'il est faux parce qu'il est contradictoire avec l'énoncé : « Les oiseaux ont des ailes ».

Cela devrait nous permettre d'affirmer que, à l'heure d'accepter la vérité d'une proposition énonçant un fait dans une situation spécifique, la cohérence entre propositions ne tient pas compte des énoncés génériques ou, plus généralement, de toute proposition étant insensible aux données d'une situation spécifique. Pour le dire très informellement, les « grandes vérités » peuvent et doivent être ignorées pour accepter certains faits du moment où ils sont cohérents avec d'autres propositions tenues pour vraies et dont le contenu sémantique ne prend pas la forme d'un énoncé générique surassertif⁸⁷. Pour en donner un premier exemple superficiel, si je vois un kiwi et que je dis : « Cet oiseau n'a pas d'ailes », ce qui compte pour valider l'énoncé, ce sont plutôt les raisonnements auxquels on pourrait donner une forme comme : « Si je vois une bête qui a un bec, qui a deux pâtes, qui sautille, etc., qui ne peut donc pas être autre chose qu'un oiseau même si elle n'a pas d'ailes, je peux dire qu'il s'agit d'un oiseau qui n'a pas d'ailes ».

Mais, malheureusement, nous ne pouvons pas affirmer empiriquement que la cohérence ne fait pas intervenir les énoncés génériques surassertifs. Nous sommes obligés de limiter notre conclusion et de nous contenter de dire : la cohérence *ne devrait pas* faire intervenir les énoncés génériques surassertifs. La raison pour laquelle nous adoptons cette

⁸⁷ Cela ne va pas sans rappeler les arguments des sceptiques (depuis Pyrrhon) contre les énoncés qu'ils considéraient « dogmatiques ». En fait, les remarques de Sextus Empiricus à propos des énoncés comme « L'huile d'olive est bénéfique » pourraient être formulés dans nos propres termes. Cf. Sextus Empiricus, *Esquisses Pyrrhoniennes* [III^e siècle] (trad. Pierre Pellerin), Paris. Seuil, 1997, I, 10 [19].

formulation si prudente c'est que nous croyons que, dans la plupart des cas où les agents impliqués dans une situation (ou recevant un témoignage) se heurtent à un désaccord apparemment irrésoluble sur la vérité d'un énoncé, la raison de ce désaccord est dans l'intervention d'une proposition surassertive qui empêche le bon fonctionnement de la cohérence. Il y aurait ainsi des cas où quelqu'un peut déclarer un énoncé spécifique faux parce qu'il contredit un énoncé générique, sans tenir compte de toutes les autres incohérences que cela peut produire. Ces incohérences sont en quelque sorte « balayées » parce que l'énoncé générique est traité comme s'il était vrai par nécessité dans toutes les situations possibles, au lieu de considérer que la portée des énoncés génériques est restreinte parce qu'il s'agit de représentations « hors situation spécifique », c'est-à-dire des définitions. Autrement dit, « Les oiseaux ont des ailes » (tout comme « Les oiseaux volent » ou autre) permet de décrire les oiseaux sans faire référence à des situations spécifiques ou, plutôt, lorsque l'on n'est pas dans une situation spécifique.

Il peut sembler de prime abord peu envisageable qu'il existe des cas où quelqu'un dise que l'énoncé à propos du kiwi « Cet oiseau n'a pas d'ailes » est faux parce que « Les oiseaux ont des ailes ». Comme il semble aussi peu envisageable que cette personne ajoute : « Soit ce n'est pas un oiseau [en ignorant tout ce qu'il y a d'oiseau dans la bête], soit il a des ailes cachées quelque part ». Nous nous heurtons, à ce propos, à une difficulté méthodologique, parce que nous ne voyons pas comment montrer, par le biais d'un exemple fabriqué, le rôle potentiellement destructeur de la cohérence qu'ont les énoncés surassertifs. Tout simplement parce qu'une expérience de pensée perd tout son sens si elle ne s'appuie pas sur l'intuition et la rationalité les plus immédiates, ce qui n'est pas possible pour le cas qui nous occupe. C'est pourquoi nous sommes obligés ici d'avoir recours à notre propre témoignage afin d'illustrer comment un énoncé surassertif peut donner lieu à un désaccord apparemment insurmontable du moment où il bloque le recours à la cohérence pour établir la vérité d'un fait. Nous espérons que cet exemple, issu de notre propre expérience, permettra aux lectrices et aux lecteurs d'en évoquer d'autres en toutes sortes de situations. Par ailleurs, il n'y a peut-être pas de meilleure façon de montrer le rôle vériconditionnel de la cohérence que par l'observation de ce qui arrive lorsque quelqu'un refuse de s'en remettre. Le « je » de l'exemple qui suit n'est donc pas, pour une fois, l'instance argumentative habituelle, mais le « je » d'un témoignage :

J'ai porté des lunettes pour corriger une myopie depuis mes 18 ans. Pendant des années, les mesures effectuées par plusieurs ophtalmologistes (dans des pays et des villes différentes) étaient toujours de 2,00 pour l'œil gauche et de 2,25 pour l'œil droit. Je portais mes lunettes tout le temps et me trouvais « démuni » si jamais elles se cassaient et que je devais faire quoi que ce soit sans les porter. Or, lorsque j'avais 35 ans, j'ai commencé à sentir que les lunettes me dérangent un peu et, sans être au départ tout à fait conscient du geste, je les enlevais de temps en temps. J'ai ainsi commencé à envisager que la correction portée était supérieure à ce dont j'avais besoin. Je suis donc allé voir l'ophtalmologiste qui avait fait les dernières mesures et je lui ai fait part de mon impression en lui disant : « Je crois que ma myopie a diminué ». Sans rien dire de particulier, elle m'a fait passer les examens protocolaires dont le résultat a été 1,25 pour l'œil gauche et 1,50 pour l'œil droit. Face à ce résultat j'ai *réduit la situation* au fait : « Ma myopie a donc diminué ». Ce à quoi elle a rétorqué : « Non, monsieur, la myopie ne peut que se stabiliser ou augmenter. Elle ne peut pas diminuer ». Un peu perplexe, je lui ai alors demandé pourquoi j'avais porté pendant autant d'années des lunettes avec une correction supérieure à celle qui me correspondait. Sa réponse : « Il y eu une erreur dans les mesures ». J'ai encore protesté un peu parce que j'avais du mal à concevoir que plusieurs ophtalmologistes, elle incluse, puissent se tromper tout en convergeant sur les mêmes mesures et, surtout, parce que je ne voyais pas comment j'avais pu porter pendant dix-sept ans sans m'en apercevoir des lunettes qui ne me convenaient pas. Mais elle n'a fait que répéter : « Monsieur, la myopie peut se stabiliser ou augmenter. Elle ne peut pas diminuer ». Quoi qu'il en soit, j'ai commencé à porter mes nouvelles lunettes, mais au bout d'à peine deux ans la situation s'est reproduite. J'enlevais mes lunettes très souvent et ça m'arrivait même de les oublier. Au point qu'un jour je suis allé au cinéma sans elles et, qu'à ma grande surprise, j'ai pu lire les sous-titres même si j'étais assez loin de l'écran. Je suis donc retourné voir mon ophtalmologiste pour lui exposer la nouvelle situation. Après les examens habituels, elle a conclu : « En effet, vous avez 0,25 à l'œil gauche et 0,50 à l'œil droit. C'est pourquoi vous pouvez vous passer des lunettes ». Je n'ai pas pu alors m'empêcher de lui dire, en me croyant cette fois irréfutable : « J'avais donc raison : ma vue s'est améliorée, la myopie a diminué ». Et c'est là qu'à ma grande consternation elle a répété avec un regard plutôt hostile : « Non, monsieur, je vous ai déjà dit que la myopie

ne peut que se stabiliser ou augmenter, mais elle ne peut pas diminuer ». La seule explication à mon cas étant toujours pour elle l'erreur dans les mesures, je lui ai fait remarquer que c'était elle-même qui avait obtenu les résultats 2,00 et 2,25 une première fois et 1,25 et 1,50 une deuxième fois. Elle n'a fait que répéter sa phrase et, même si je ne voyais pas comment cela était possible, a accepté tacitement d'être, au moins en partie, responsable des erreurs. Ma dernière remarque : « Donc, selon vous, j'ai porté pendant dix-sept ans, sans jamais m'en apercevoir, des lunettes dont je n'avais pas besoin », a été accueillie avec un haussement des épaules. N'ayant eu plus besoin de lunettes, l'histoire n'a pas eu de suite.

A chacun de juger si cette anecdote, qu'on aurait du mal à inventer, peut aisément trouver des semblables dans d'autres situations bien différentes, notamment dans des situations plus complexes. Mais outre son pouvoir pour illustrer comment un désaccord « non négociable » peut survenir entre deux agents impliqués dans la même situation lorsqu'un énoncé surassertif intervient, cet exemple nous aide à mieux cerner quelles sont les propositions dont dépend le bon fonctionnement de la cohérence. Sans entrer dans les détails, Davidson (*op. cit.*) fait remarquer que nos désaccords sur certaines propositions sont exprimables précisément parce que nous sommes d'accord sur la vérité de la plupart des propositions. L'idée est, certes, bien orientée, mais à condition de pouvoir expliciter quelle forme auraient ces propositions dont la vérité est partagée une fois que nous avons écarté celles ayant la propriété d'être surassertives. Dans l'exemple de l'ophtalmologiste, nous avons déjà avancé le type de raisonnement nous faisant croire à la vérité des énoncés comme « Ma vue s'est améliorée » ou « Ma myopie a diminué ». Nous avons par ailleurs tenu pour sûr tout au long du récit que la lectrice et le lecteur suivraient ces raisonnements, c'est-à-dire qu'il y aurait accord pour dire que l'attitude de l'ophtalmologiste était pour le moins bizarre. D'où vient cette certitude ? Reprenons pour y répondre le déroulement de l'histoire dans les termes de cet essai.

Je suis impliqué dans une situation spécifique et, indépendamment de tout savoir scientifique, j'ai trouvé, à partir des données et des indices présents, que cette situation pouvait être réduite soit au fait « Ma myopie a diminué », soit au fait « Ma vue s'est améliorée ». Il se peut que ces deux énoncés ne soient pas les meilleurs possibles pour tout le monde, parce qu'il se peut qu'il y ait d'autres façons plus adéquates de formuler la

qualité de la situation à partir des stimuli présents. L'ophtalmologiste aurait sans doute accepté mes énoncés si j'avais réduit la situation à « J'ai besoin de nouvelles lunettes » ou, dans la dernière visite : « Je n'ai plus besoin de porter de lunettes ». Mais, en tout état de cause, pour moi les deux premiers énoncés, ceux qui visent comme qualité de la situation l'amélioration de ma vue, sont vrais et je suis convaincu que d'autres agents impliqués (l'ophtalmologiste, le cas échéant) partageront avec moi cet avis sur leur vérité. La raison de ma certitude c'est, nous semble-t-il, qu'ils sont cohérents avec d'autres énoncés vrais qui pourraient avoir la forme suivante : « Si quelqu'un porte des lunettes tout le temps, c'est qu'il voit mieux avec que sans elles », « Si quelqu'un porte des lunettes qui ne lui correspondent pas, il ne tardera pas à s'en rendre compte », « Si plusieurs ophtalmologistes sont tombés sur les mêmes résultats à des endroits et à des moments différents, il n'est pas possible qu'ils aient tous fait la même erreur », « Si quelqu'un regarde un film sans lunettes alors qu'il ne pouvait pas faire avant, c'est que quelque chose a changé dans sa vue » et ainsi de suite. Ce sont les mêmes choses que je dirais si jamais il fallait convaincre quelqu'un qui, n'étant pas impliqué dans la situation et recevant mon énoncé comme témoignage, refuserait de prime abord de me croire. Et je le ferais avec la certitude que ces arguments suffiraient pour que cette personne finisse par accepter la vérité de mon témoignage.

Sans jamais perdre de vue qu'il s'agit d'une façon conventionnelle de nous représenter les choses, nous nous aventurerons à proposer que la forme de ces propositions dont la vérité est partagée et qui garantissent la cohérence (et donc la vérité) d'un énoncé serait proche de celle des conditionnels que nous venons d'énumérer. On pourrait les caractériser de la façon suivante :

- a) Les variables introduites comme sujet (« quelqu'un », « quelque chose ») et les prédicats correspondants (« fait telle ou telle chose ») sont toujours dans la portée d'une quantification existentielle et non pas universelle. C'est pourquoi ces propositions ne peuvent que parler de situations spécifiques. Ainsi, la proposition « Si plusieurs ophtalmologistes tombent sur les mêmes résultats » a la forme : « Il existe au moins un x tel que si $x...$ » et non pas la forme : « Pour tout x , si $x...$ ».
- b) Les prédicats ne décrivent pas des caractéristiques appartenant à la définition hors contexte de la variable. En invoquant la terminologie la plus classique, ce sont toujours

des prédicats synthétiques et non pas analytiques. Ainsi, le prédicat « lire les sous-titres d'un film lorsqu'on est placé loin de l'écran » ne dit rien qui soit inclus dans des caractéristiques définissant un myope (ou qui que ce soit).

c) Par conséquent, ces propositions contiennent des inférences sans base logique. Ainsi, il n'y a pas de relation logique d'implication déterminant que plusieurs ophtalmologistes ne peuvent pas faire d'erreurs de mesure tout en tombant sur les mêmes résultats.

d) Les inférences sont de type inductif, c'est-à-dire que ce sont des hypothèses obtenues à partir d'expériences répétées. C'est le cas, par exemple, de l'inférence selon laquelle quelqu'un qui porte des lunettes avec trop de correction n'éprouve pas le besoin de les porter tout le temps.

f) Les conditionnels formés à partir de ces inférences ont une interprétation causale, ce qui nous permet de supposer qu'ils sont établis à partir de la connaissance des dépendances causales se manifestant dans des situations spécifiques dont les agents ont fait l'expérience et qu'ils ont groupées en familles. La source causale est aussi la raison pour laquelle il ne peut pas s'agir d'inférences logiques. Ainsi, le conditionnel du point précédent peut être reformulé comme une dépendance causale d'une situation spécifique : « x ne porte pas ses lunettes tout le temps parce qu'elles ont trop de correction » sans implication logique entre les deux termes⁸⁸.

Signalons enfin que ces relations inférentielles incluraient celles évoquées par Grice pour caractériser les « implicatures conversationnelles »⁸⁹. Si, par exemple, quelqu'un me demande une cigarette dans la rue et que je lui dis : « Il ne m'en reste qu'une », cette personne comprend ma réponse implicite (« Non ») parce qu'il suit l'inférence « non-conventionnelle » : « Si x n'a qu'une cigarette, x ne veut pas la donner », inférence qui a, comme attendu, une formulation causale : « X ne veut pas donner une cigarette parce qu'il ne lui en reste qu'une ». À nouveau, nous voyons qu'il n'y a pas de relation logique puisque celui qui reçoit cette « justification » pourrait, s'il ne veut pas jouer le jeu, rétorquer *logiquement* : « Mais je n'en veux qu'une ».

⁸⁸ Il est peut-être opportun de rappeler ici que les doutes sceptiques de Hume par rapport à la relation causale (cf. David Hume, *An Enquiry concerning Human Understanding* [1748], Oxford, Oxford University Press, 2007, sections 3-5.), et que l'on évoque habituellement comme « le problème de Hume », partent du constat qu'il n'y a pas de certitude logique permettant de faire des prédictions causales dont on est pourtant sûr.

⁸⁹ Cf., entre autres, H. Paul Grice, « Logic and Conversation », dans Peter Cole et Jerry L. Morgan (dir.), *Syntax and Semantics 3: Speech Acts*, New York, Academic Press, 1978, p. 41-58.

Il peut sembler excessif d'affirmer qu'il n'est jamais question d'inférences logiques car il y aurait une apparente anomalie à parler de cohérence entre propositions et, en même temps, exclure des relations logiques gouvernées par le principe de contradiction. Mais ce n'est pas une anomalie de notre raisonnement mais, plutôt, la conséquence du constat que le langage ordinaire, dans les situations « ordinaires », n'est pas soumis au principe logique selon lequel « p et non-p » ne peut pas être vrai. Bien au contraire, le langage ordinaire peut produire du sens justement parce qu'il ne respecte pas le principe de contradiction, comme nous venons de le voir avec l'implicature de la cigarette. Rien de plus normal que de regarder un tableau ou de goûter un plat et dire : « J'aime et je n'aime pas », pour en donner un exemple banal⁹⁰. Raison de plus pour insister sur l'idée que ce qui permet de déclarer vrai ou faux un énoncé réduisant une situation à un fait c'est qu'il s'intègre sans produire de contradictions dans un tissu partagé de propositions induites à partir de l'expérience de situations spécifiques, et non pas à partir des propositions hors situation à contenu générique et soumises au principe de contradiction.

Nous allons reprendre ici à ce propos la blague qui nous a servi dans le chapitre 4 à illustrer les limites de la performativité. Pour rappel, à la fin de l'histoire le client qui à chaque fois boit « symboliquement » un verre de whisky au nom de son copain dit un jour qu'il ne boit qu'un seul verre parce qu'il a arrêté de boire, prétendant ainsi qu'il ne boit que le verre de son copain. On peut penser de prime abord que l'énoncé, apparemment inacceptable : « C'est que j'ai arrêté de boire » dit tout en buvant le whisky « de son copain » produit un effet humoristique parce qu'il va à l'encontre du principe logique de contradiction – c'est-à-dire qu'on ne peut pas ne pas boire de l'alcool et boire de l'alcool en même temps. Mais, comme nous l'avancions, ce n'est pas cette sorte de contradiction entre énoncés hors situation qui produit le rejet de l'énoncé. Car on peut accepter sans réserve que dans une situation donnée quelqu'un dise : « J'ai arrêté de boire / je ne bois jamais, mais aujourd'hui c'est un jour spécial et je vais prendre un verre ». Si l'on appliquait le principe logique de contradiction, on ne pourrait que rétorquer : « Alors, c'est faux que tu as arrêté de boire » ou « Alors, c'est faux que tu ne bois jamais ». Mais, nous insistons, le langage ordinaire

⁹⁰ La littérature fait, en revanche, un usage pas du tout banal de la contradiction pour produire du sens. Ursula K. Le Guin (*The Left Hand of Darkness* [1969], Londres, Gollancz, 2017, p. xvi) le fait et le dit dans une seule phrase : « The novelist says in words what cannot be said in words » (“Le romancier dit avec des mots, ce qui ne peut pas être dit avec des mots »).

ne fonctionne pas comme ça et le fait établi par cette personne peut être parfaitement compréhensible et vrai. La raison en est, à notre avis, que le tissu propositionnel mobilisé pour « contrôler » cet énoncé est bien plus subtil et spécifique aux situations, parce que fondé sur des inférences inductives non logiques. Ainsi, les propositions qui semblent intervenir pour valider l'énoncé « J'ai arrêté de boire, mais... » pourraient être quelque chose comme : « Si quelqu'un a arrêté de boire, alors c'est qu'il consommait de l'alcool en excès », « Si quelqu'un qui a arrêté de boire prend un jour exceptionnellement *un* verre, on peut toujours dire qu'il a arrêté de boire » (et il nous semble plus qu'évident que ce n'est pas la logique qui gouverne ces conditionnels). Preuve en est que dans la même situation, il suffirait pour mettre en question la vérité du fait énoncé que quelqu'un rétorque : « C'est ça, tu as dit la même chose la semaine dernière ». Là, aux conditionnels à l'œuvre s'ajouterait : « Si quelqu'un prend dès que l'occasion se présente un verre, il ne peut pas dire qu'il a arrêté de boire » ou « Quelqu'un qui a arrêté de boire ne prend pas un verre dès que l'occasion se présente ». Qu'ils prennent une forme ou une autre, ces conditionnels auront toujours une interprétation en termes de dépendances causales vérifiées par des contrefactuels et fondées sur l'induction à partir de l'expérience de situations spécifiques. Par ailleurs, s'il n'y a pas de motifs pour faire intervenir les deux derniers conditionnels ou autres de la même teneur, il n'y a pas de raison pour ne pas déclarer l'énoncé « J'ai arrêté de boire, mais aujourd'hui c'est un jour spécial et je vais prendre un verre » vrai sans pour autant l'interpréter comme « Je me suis remis à boire ». Et remarquons aussi, pour en finir, que la chute de la blague examinée perdrait tout son sens si le client arrivait au bar et disait, par exemple : « Je ne viendrai plus parce que j'ai arrêté de boire, mais pour marquer le coup je vais boire une dernière fois le verre de mon copain ». Si la blague fait rire, c'est parce qu'elle laisse entendre que le client compte continuer à « ne boire que le verre de son copain » avec la même fréquence qu'avant. L'intérêt de ces précisions sur le fonctionnement de la cohérence c'est qu'elles mettent au même niveau les faits appris par témoignage et ceux énoncés lorsque l'on est impliqué dans la situation ou qu'on se rappelle d'une situation vécue. De même, notre approche convient telle quelle aux énoncés fondés uniquement sur l'autorité de la première personne, comme « J'ai mal à la tête » ou « Je suis triste », puisqu'ils sont aussi soumis à la même

exigence de cohérence avec un tissu de propositions inductives issues de l'expérience des situations, comme nous l'avons indiqué implicitement dans le chapitre 2.

Pour en finir, nous voudrions évoquer un dernier exemple parce qu'il nous semble illustrer, comme aucun autre ne saurait le faire, ce que nous proposons. Dans le film *Un homme d'exception* (*A Beautiful Mind*) qui raconte la vie du mathématicien John Nash, une scène montre comment Nash, en proie à ses hallucinations habituelles qui le font voir et parler avec un ami imaginaire toujours accompagné de sa petite nièce, acquière la certitude que l'énoncé « Ils sont là », dit par lui-même, est faux. Il ne le fait pas parce qu'il « applique » la définition de sa maladie, il le fait parce qu'il remarque que la petite n'a pas grandi depuis des années. Derrière ce processus on peut aisément trouver l'intervention d'un conditionnel comme : « Si quelqu'un revoit une petite fille après des années, il doit trouver qu'elle a grandi ».

Nous pourrions ajouter d'autres exemples ou en reprendre quelques-uns déjà traités dans les chapitres précédents et qui nous ont fait évoquer, sans encore l'expliciter, la cohérence comme l'instance régulatrice de la vérité d'un énoncé. Mais cela ne ferait qu'alourdir davantage ce dernier chapitre sans ne rien lui apporter. Il nous semble que ce qui a été déjà dit est suffisant pour justifier notre dernière hypothèse :

(H₁₁)

La vérité d'un énoncé réduisant une situation S à un fait F est établie à partir de la cohérence de l'énoncé avec le tissu des propositions tenues pour vraies par les agents impliqués ou par ceux recevant un témoignage.

La cohérence agit de façon négative. En absence de contradiction, un agent A n'a pas de raisons pour ne pas valider l'énoncé d'un agent B.

Le tissu propositionnel intervenant dans la vérification de la cohérence est composé de propositions, obtenues par induction à partir de l'expérience des situations spécifiques, dont la représentation conventionnelle pourrait être : Si un x fait telle ou telle chose dans une situation spécifique, alors ce x peut ou ne peut pas faire telle ou telle chose.

L'inférence établie par ces conditionnels est fondée sur la connaissance partagée des dépendances causales se manifestant dans des situations spécifiques. Il ne s'agit donc pas d'inférences logiques.

Les énoncés génériques « surassertifs » qui sont vrais en tant que définition en dehors des situations spécifiques ne contribuent pas à la vérification de la cohérence. Bien au contraire, ils peuvent pousser à l'ignorer et être la source des désaccords sans solution.

Conclusion : récapitulation des hypothèses et remarque finale sur le désaccord

Onze hypothèses ont été proposées et justifiées tout au long de cet essai. Il nous semble que la meilleure conclusion que nous pouvons offrir c'est de les reprendre ici en ajoutant quelques commentaires sur le chemin parcouru, ainsi qu'une remarque finale à propos du désaccord.

L'idée qui a guidé tout notre raisonnement est qu'une proposition réduit une situation à un fait, ce qui peut être formulé comme la première hypothèse :

(H₁)

Une proposition P permet de réduire une situation S à un fait F.

La proposition P est donc une fonction de la situation S au fait F.

La situation S détermine lequel des mondes possibles est le monde actuel pour une proposition donnée.

Elle implique que ce sont les situations, et non pas les faits, qui existent indépendamment de nos propositions, ce qui revient à dire que les faits ne sont pas les unités ontologiques dont le monde est composé. Pour que cette hypothèse soit recevable, il faut commencer par cerner convenablement la notion de « situation », puisque nous avons fait d'elle la seule unité ontologique de base. C'est ce que nous avons tâché de faire avec les quatre hypothèses suivantes :

(H₂)

A et B partagent une situation S lorsque :

a) A et B partagent une région spatio-temporelle source de stimuli.

b) A et B possèdent le même dispositif cognitif.

c) A et B possèdent les mêmes conventions sémantiques (ou la possibilité d'une traduction des unes vers les autres) pour associer les mêmes représentations discontinues aux mêmes stimuli.

(H₃)

La situation S étant du pur processus, elle n'a pas de limites spatiotemporelles intrinsèques. En tant que devenir, les contours de la situation relèvent de la subjectivité (portée sensorielle et perception de la durée).

La réduction de la situation à un fait élimine la multiplicité des perspectives.

Seuls les faits énoncés peuvent imposer des limites intersubjectives et, par conséquent, des changements de situation, grâce à la forme de la proposition qui les énonce.

Une région spatio-temporelle ne peut pas être évoquée comme ayant des limites avant d'être réduite à un fait. La sensation de limites est donc produite *a posteriori*.

(H4)

Les agents impliqués dans une situation S peuvent interpréter les stimuli perçus :

- a. De façon non inférentielle (données).
- b. De façon inférentielle, moyennant des analogies avec d'autres situations vécues (indices).

Le traitement des stimuli comme indices a deux conséquences :

1. Étendre la situation en extension spatio-temporelle ou en complexité.
2. Produire le désaccord sur le fait auquel on peut réduire la situation.

Les stimuli peuvent être authentiques ou inventés, mais pas vrais ou faux ; ce sont les propositions énonçant des faits appréhendés par inférence qui peuvent être vraies ou fausses.

(H5)

Les agents impliqués dans une situation S peuvent la réduire à un ou plus faits F :

1) *in situ*, c'est-à-dire en conditions de perception des stimuli avant qu'il y ait un changement de situation. Une fois le fait établi, la situation sera évoquée à travers et grâce à lui (appelons cela « mémoire propositionnelle »).

2) par un acte de mémoire récupérant des sensations éprouvées *in situ* qui permettent de « revivre » de façon partielle et lacunaire la situation dissipée.

Les faits établis *in situ* et gardés en mémoire « propositionnelle » peuvent entrer en conflit avec les faits établis par voie de mémoire des sensations.

Lorsqu'une personne n'a pas partagé une situation ou lorsqu'elle a oublié les sensations éprouvées et qu'elle n'a pas gardé en mémoire propositionnelle le ou les faits auxquels elle a été réduite *in situ*, cette personne accepte le fait comme témoignage.

On accepte un témoignage dans la mesure où l'on peut concevoir une situation où la proposition serait vraie et l'on peut concevoir une telle situation parce qu'on a partagé des situations permettant une analogie avec celle qui n'a pas été vécue.

Une fois que nous avons bien consolidé notre idée de ce qu'est une « situation » et comment la situation est à l'origine de l'établissement des faits, nous étions en mesure de donner des arguments en faveur de l'idée que les faits relèvent des propositions qui les énoncent et qu'ils ne sont donc pas dans le monde indépendamment d'elles parce qu'ils ne sont pas des composants des situations. Les deux arguments avancés se retrouvent dans les sixième et septième hypothèses :

(H6)

Les situations ne sont pas composées de faits. Faits et situations ne sont pas dans une relation tout/partie.

Une situation étant indivisible, elle ne peut être réduite à un fait que si ce fait est vrai et pertinent pour la situation S en tant que tout indivisible et homogène.

(H7)

Les faits ne sont pas dans la situation S indépendamment de la proposition qui les énonce. Toute proposition a une dimension performative qui façonne la situation S lorsqu'elle la réduit à un fait.

Cette performativité locutoire est limitée par la cohérence imposée par les connaissances intersubjectivement partagées

Le dernier pas nécessaire pour consolider la première hypothèse était celui d'expliquer comment une proposition peut *réduire* une situation à un fait. Nous savions jusqu'ici que la proposition impose sa forme sujet-prédicat au fait, mais il s'agissait de comprendre quelle était la nature même de la fonction propositionnelle ; non seulement comme elle est mais aussi *ce qu'elle fait*. De là notre huitième hypothèse :

(H8)

Un fait F est une qualité à laquelle on réduit une situation S. En tant que qualité de la situation, le fait capture la situation comme un tout homogène et pas comme une description de ses parties. C'est pourquoi :

- a) la proposition énonçant le fait peut ne pas inclure de termes se rapportant aux données ou aux indices présents dans la situation ;
- b) on peut réduire une situation à un fait avec une proposition négative ou avec une métaphore.

Un fait étant donc toujours rattaché à une situation, il nous a fallu expliquer comment les faits passés et futurs qu'on énonce peuvent être rattachés à des situations qui n'existent plus ou pas encore. Ces explications ont donné lieu à la neuvième hypothèse :

(H9)

Il n'existe pas de situation S dans le passé ou dans le futur. L'évocation d'une situation S dans le passé ou dans le futur est seulement le résultat de la certitude que tout fait présuppose l'existence d'une situation.

Le temps de la situation correspond à la durée.

Le temps du fait correspond au temps normatif qui permet de placer le fait dans le futur ou dans le passé.

Tout fait dans le passé ou dans le futur est interprété grâce à la projection des dépendances causales de la situation « actuelle » sur les situations « passées » ou « futures » évoquées

schématiquement. Cette projection donne à ces « silhouettes de situations » une consistance semblable à celle de la situation actuelle.

Lorsqu'un fait est considéré certain dans le futur, c'est parce que l'on considère que les dépendances causales de la situation actuelle ayant une portée immédiate sur lui ne changeront pas.

Lorsqu'un F est considéré seulement probable dans le futur, c'est parce que l'on considère que les dépendances causales de la situation actuelle ayant une portée directe sur lui peuvent changer.

À ce point de notre essai, il nous manquait de répondre à deux questions laissées en attente et dont la réponse était indispensable pour que tout l'ensemble tienne. Il fallait ainsi expliquer comment l'on peut être d'accord sur le fait qui convient pour réduire une situation à une qualité (la convergence) et comment la vérité de ce fait est établie de façon partagée (la cohérence). Ces explications ont donné lieu aux deux dernières hypothèses :

(H₁₀)

Il existe convergence pour réduire une situation S à un même fait F lorsque deux ou plusieurs agents impliqués dans une situation et qui disposent d'une représentation intersubjectivement partagée s'accordent indépendamment l'un de l'autre pour répondre « tel ou tel F » à la question : « Que s'est-il passé ? » (ou « Que se passe-t-il ? »).

Cette convergence se produit lorsque la cause du fait n'est pas présente dans la situation, c'est-à-dire lorsque les données présentes dans la situation S ne permettent pas d'établir pour ce fait une dépendance causale à l'intérieur de S.

Lorsque la cause d'un potentiel fait est dans la situation, l'énonciation de ce fait, bien que possible, n'est pas pertinente pour répondre à la question « Que s'est-il passé ? ».

Lorsque tous les faits potentiellement énonçables trouvent leur cause dans la situation, il y aura convergence pour réduire la situation au fait « Il ne s'est rien passé ».

(H₁₁)

La vérité d'un énoncé réduisant une situation S à un fait F est établie à partir de la cohérence de l'énoncé avec le tissu des propositions tenues pour vraies par les agents impliqués ou par ceux recevant un témoignage.

La cohérence agit de façon négative. En absence de contradiction, un agent A n'a pas de raisons pour ne pas valider l'énoncé d'un agent B.

Le tissu propositionnel intervenant dans la vérification de la cohérence est composé de propositions obtenues par induction à partir de l'expérience des situations spécifiques dont la représentation conventionnelle pourrait être : Si un x fait telle ou telle chose dans une situation spécifique, alors ce x peut ou ne peut pas faire telle ou telle chose.

L'inférence établie par ces conditionnels est fondée sur la connaissance partagée des dépendances causales se manifestant dans des situations spécifiques. Il ne s'agit donc pas d'inférences logiques.

Les énoncés génériques « surassertifs » qui sont vrais en tant que définition en dehors des situations spécifiques ne contribuent pas à la vérification de la cohérence. Bien au contraire, ils peuvent pousser à l'ignorer et être la source des désaccords sans solution.

Remarque finale sur le désaccord :

Ces hypothèses nous permettent de proposer, pour finir, trois sources non excluantes pour le désaccord entre deux agents voulant réduire une situation S à un fait F :

- a) Les inférences divergentes faites à partir des stimuli traités en tant qu'indices.
- b) Des jugements différents sur la qualité la plus apte à capturer la situation comme un tout homogène.
- c) L'interférence d'énoncés génériques surassertifs empêchant la vérification de la cohérence d'une proposition avec les autres tenues pour vraies.

Lewis propose une maxime pour pratiquer la philosophie : « N'avance jamais une théorie philosophique que tu ne soutiendrais pas dans tes moments les moins philosophiques »⁹¹. Les onze hypothèses précédentes satisfont, quant à nous, cette exigence.

⁹¹ La formulation complète en est : “Never put forward a philosophical theory that you yourself cannot believe in your least philosophical and commonsensical moments” (David Lewis, *On the Plurality of Worlds*, *op. cit.*, p. 135.).

Bibliographie

Aristote, *Métaphysique*, texte établi par Werner Jaeger, Oxford, Oxford University Press, 1957 (traduction de Jules Barthélemy-Saint-Hilaire revue par Paul Mathias, Paris, Presses Pocket, 1991).

Aristote, *Leçons de physique*, traduction de Jules Barthélemy Saint-Hilaire, Paris, Pocket, 1990.

Austin, John L., *How to do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press, 1962 (trad. *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970).

Bacharach, Julian, "Are Events Things of the Past?", *Mind*, 130, 2021, p. 382-402.

Barra-Jover, Mario, *Sur la régularité*, Paris, PUV, 2023.

Battistini, Yves, *Trois présocratiques*, Paris, Gallimard, 1988.

Beebe, Helen ; Hitchcock, Christopher et Menzies, Peter (dir.), *The Oxford Handbook of Causation*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

Berger, Peter L. et Luckmann, Thomas, *The Social Construction of Reality* [1966], New York, Anchor Books, 1967.

Bhat D., N. S. (sic), « La polarité verbo-nominale dans les langues munda », dans *Faits de langues*, n° 101, *Les langues d'Asie du Sud*, 1997, p. 51-55.

Bergson, Henri, *Matière et mémoire* [1896], Paris, Flammarion, 2012.

Bergson, Henri, *La pensée et le mouvant* [1934], Paris, Flammarion, 2014.

Block, Ned, *The Border Between Seeing and Thinking*, Oxford, Oxford University Press, 2023.

Boucheron, Patrick, *Léonard et Machiavel*, Paris, Verdier, 2008.

Cariani, Fabrizio et Santorio, Paolo, "Will done Better: Selection Semantics, Future Credence, and Indeterminacy", *Mind*, n° 127, 129-165.

Chierchia, Gennaro, Fox, Danny et Spector, Benjamin, « Scalar Implicature as Grammar Phenomenon », dans Maienborn, Claudia, von Heusinger, Klaus et Portner, Paul, *Semantics*, Berlin, De Gruyter, 2012, vol. 3, p. 2297-2331.

Cross, James Alexander, *Rule-Following, Normativity and Objectivity. An Analysis of MacDowell's "Wittgenstein on Following a Rule"*, Thèse de doctorat, University College London, 2013.

Davidson, Donald « First Person Authority » [1983], dans *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 3-14.

Davidson, Donald, « Ce qui signifient les métaphores », dans *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation* [1984], traduction de Pascal Engel, Paris, Jacqueline Chambon, 1993.

Davidson, Donald, *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford, Oxford University Press, 2001.

Du Bartas, Guillaume de Salluste, *La sepmaine* [1578], texte établi par Bellenger, Yvonne, Publications de la Société des Textes Français Modernes, 1981.

Fuster, Joaquín M., *Memory in the Cerebral Cortex*, Cambridge, MIT Press, 1995.

Gospodinov, Guéorgui, *Le pays du passé* [2020], traduction de Marie Vrinat, Paris, Gallimard, 2021.

Graham, Daniel W., *The Texts of Early Greek Philosophy. The Complete Fragments and Selected Testimonies of Mayor Presocratics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

Grice, H. Paul., "Logic and Conversation", dans Cole, Peter et Morgan, Jerry L. (dir.), *Syntax and Semantics 3: Speech Acts*, New York, Academic Press, 1978, p. 41-58.

Gronewald, Michael, « Ein neues Protagorasfragment », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 2, p. 1-2.

Hauser, Marc D. et Watumull, Jeffrey, "The Universal Generative Faculty: The source of our expressive power in language, mathematics, morality, and music", *Journal of Neurolinguistics*, 43, 2017, p. 78-94.

Hobbes, Thomas, *Leviathan* [1651], texte établi par Gaskins, John C. A., Oxford, Oxford University Press, 1998.

Hume, David, *An Enquiry concerning Human Understanding* [1748], Oxford, Oxford University Press, 2007.

Jacquard, Albert, *La légende de la vie*, Paris, Flammarion, 2008.

Le Guin, Ursula K., *The Left Hand of Darkness* [1969], Londres, Gollancz, 2017.

- McHenry, Leemon, “Modern Physics and the Ontology of Events”, dans Bahoh, James (dir.), *21st-century Philosophy of Events: Beyond the Analytical-Continental Divide*, Edinburg, 2023.
- Lakoff, George et Johnson, Marc, *Metaphors We Live By*, Chicago, The Chicago University Press, 1980
- Levinson, Stephen C., *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge UP, 1983.
- Lewis, David, « Causation », *Journal of Philosophy*, n° 71, 1973, p. 556-567.
- Lewis, David, *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Blackwell, 1989.
- Lewis, David, « Elusive Knowledge », *Australasian Journal of Philosophie*, vol. 74, 1996, p. 549-567.
- Lightman, Alan, *Einstein’s dreams* [1993], London, Corsair, 2012.
- Locke, John, *An Essai Concerning Human Understanding*, London, Bodleian Library, 1706, 5^e édition.
- MacDowell, John, “Wittgenstein on Following a Rule”, *Synthese* n° 58, 1984, p. 325–363.
- MacDowell, John, “Some Remarks on Intention in Action”, *The Amherst Lecture in Philosophy*, 6, 2011, p. 1–18.
- Mackie, John L., *The Cement of the Universe. A Study of Causation*, Oxford, Clarendon Press, 1980.
- Magris, Claudio, *Danube* [1986], traduction de Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Paris, Gallimard, 1988.
- Mazzucato, Mariana, *The Entrepreneurial State: Debunking Public vs. Private Sector Myths*, Anthem Press, 2013.
- Minkowski, Hermann, “Space and Time” [1907-1908], *The Monist*, vol. 28, 1918, p 288-302.
- Nietzsche, Friedrich, *La volonté de puissance* [1937-1938], texte établi par Friedrich Würzbach, traduction de Geneviève Bianquis, Paris, Gallimard, 1995.
- Panofski, Edwin, *Idea. Contribution à l'histoire du concept de l'ancienne théorie de l'art* [1924], Paris, Gallimard, 1984
- Pastureau, Michel, *Bleu. Histoire d’une couleur*, Paris, Seuil, 2000.

Peirce, Charles Sanders, “Speculative Grammar”, dans *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, édités par Hartshorne, Charles et Weiss, Paul, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, vol. II, *Elements of Logic*, chap. 3.

Platon, *Parménide, Théétète, le Sophiste*, texte et traduction d’Auguste Diès, Paris, Gallimard, 1992.

Popper, Karl R., *The Logic of Scientific Discovery* [1959], London-New York, Routledge, 1992.

Popper, Karl, *Postscriptum à la Logique de la découverte scientifique. I. Le réalisme et la science*, Paris, Hermann, 1990.

Proust, Marcel, *Le temps retrouvé* [1927], vol. 7 d’*À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, Tome 4, 1989.

Quine, Willard Van Orman, “Variables Explained Away”, *Proceedings of the American Philosophical Society*, Vol. 104, n° 3, 1960, p. 343-347.

Quine, Willard Van Orman, *Word and Object*, Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 1960.

Saint-Augustin, *Confessiones*, texte établi par L. Verheijen, Brepols, Turhout, 1981 (traduction de M. de Saint-Victor (sic), Paris, Charpentier, 1845).

Searle, John R., *Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969 (trad. *Les actes de langage*, Paris, Hermann, 1972) .

Searle, John R, *Expression and Meaning. Studies in the Theory of Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

Seibt, Johanna, *Process Philosophy. Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2012, révisé en 2022.

Sextus Empiricus, *Esquisses Pyrrhoniennes* [III^e siècle] (trad. Pierre Pellerin), Paris. Seuil, 1997.

Stalnaker, Robert C., *Context and Content*, Oxford, Oxford UP, 1999.

Tarski, Alfred, “The Concept of Truth in Formalized Languages”, dans *Logic, Semantics, Metamathematics*, Oxford, Oxford University Press, 1956, p.152-278

Trollope, Antony, *Can You Forgive Her?* [1865], London, Penguin Books, 2004.

Tucker, Aviezer, *Our Knowledge of the Past. A Philosophy of Historiography*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

Veyne, Paul, *L'empire gréco-romain*, Paris, Seuil, 2005.

Vendler, Zeno, "Verbs and Times", *The Philosophical Review*, vol. 66, p. 143-160.

Werner, Karl Ferdinand, *Naissance de la noblesse*, Paris, Fayard, 1998

Whitehead, Alfred N., *The Concept of Nature*, Cambridge University Press, 1920.

Whitehead, Alfred N., *Process and Reality: An Essay in Cosmology* [1929], New York, Macmillan, 1978.

Wilson, Deirdre et Sperber, Dan, "Relevance Theory", dans Horn, Laurence R. et Ward, Gregory (dir.), *Blackwell's Handbook of Pragmatics*, Malden, MA & Oxford: Blackwell, p. 607-632.

Wittgenstein, Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus* [1922] suivi de *Investigations philosophiques*, traduction de P. Klossowski, Paris. Gallimard, 1961.

Wright, Crispin, *Truth and Objectivity*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1992.

Table des matières

Introduction	2
1. La proposition : des situations aux faits	8
2. La situation	18
2.1. La situation partagée	18
2.2. Les limites de la situation	27
2.3. Les modes d'interprétation des stimuli	34
2.4. Perception directe, mémoire et témoignage	42
3. La situation n'est pas un « grand fait » composé de faits plus petits	48
4. Les faits n'existent pas indépendamment de la proposition	59
5. Le fait comme « qualité » d'une situation	76
5.1. Le problème des « faits négatifs »	77
5.2. Analogie, comparaison et métaphore	89
6. Il n'y a d'autre situation que la situation actuelle	96
6.1. Temps et situation actuelle	97
6.2. La situation et les dépendances causales	103
6.3. Les faits dans le passé et la situation actuelle	109
6.4. Les faits dans le futur et la situation actuelle	115
7. Convergence et cohérence	122
7.1. Convergence et pertinence	122
7.2. Cohérence et vérité	132
Conclusion : récapitulation des hypothèses et remarque finale sur le désaccord	148
Bibliographie	153